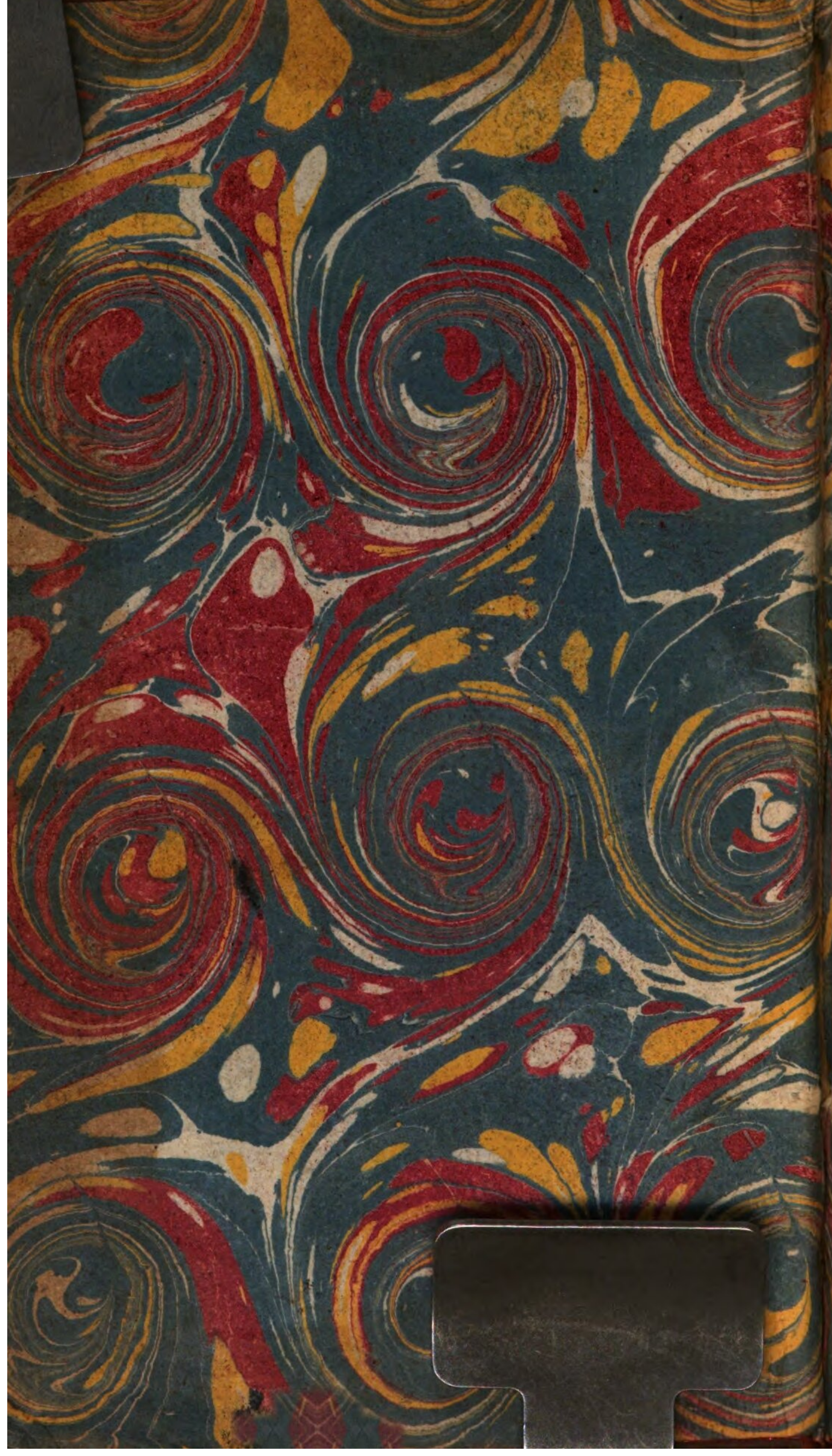








Paed. Th.

764

Caraccioli

~~7c 748~~

May 28 1788

R

LE
VÉRITABLE
MENTOR,

OU
L'ÉDUCATION

DE LA NOBLESSE,

PAR LE MARQUIS CARACCIOLI,

Colonel au Service du Roi de Pologne,

Electeur de Saxe.

SECONDE ÉDITION,

Educate filios in disciplina & correptione Domini.

Eph. ch. 6, v. 4.



A LIÉGE,

De l'Imprimerie de J. F. BASSOMPIERRE,
Libraire, rue Neuve.

M. D C C. L X I.

Avec Approbation & Permission.

LE
VÉRITABLE
MENTOR
OU
L'ÉDUCATION
DE LA NOBLESSE,

PAR M. MARGUIS CARACCIOLI,
Colonel au Service du Roi de Pologne,
Ancien de l'Ordre.

DEUXIÈME ÉDITION.

Paris chez la Citoyenne D'Orléans,
Rue de la Harpe, vis-à-vis l'École de la Vierge.



À PARIS,

De l'Imprimerie de J. F. BASSOMPIERRE,
Libraire, rue N. 22.

À la vente de la Citoyenne D'Orléans,

M. D. C. C. L. X. I.

À la vente de la Citoyenne D'Orléans,

Bayerische
Staatsbibliothek
München



AVERTISSEMENT.

LE Public ayant paru désirer cet Ouvrage imprimé à Breslaw en 1756 , j'ai cru devoir le faire réimprimer. Je me serois dispensé de donner cette seconde Edition , si tous les Exemplaires de la première se fussent répandus ; mais la guerre empêchant , depuis deux ans , le commerce de la Librairie de Breslaw , ils y sont en captivité , supposé qu'ils n'aient pas servi à bourrer quelques fusils.

Cet Ouvrage n'est qu'un essai sur l'Education ; matière qui exigeroit encore des Volumes entiers , quoiqu'elle semble épuisée. On ne vit jamais tant de Livres sur la manière de bien élever la Jeunesse , & jamais la Jeunesse ne fut plus ignorante , plus indocile & plus corrompue. Ceux qui sont chargés de l'instruire , ne s'appliquent qu'à répandre un certain vernis sur les mœurs & sur les passions , qui n'en change que la forme. Aussi ne sommes-nous

AVERTISSEMENT. v

plus que des ombres de nous-mêmes , & avons-nous toute la peine à pouvoir démêler un homme au milieu de la multitude. Un certain *Papillotage* , qu'on ne fauroit définir , nous dénature en quelque sorte , de maniere que notre ame , créée pour réfléchir , se perd dans le fein des bagatelles & dans un flux de mots qui ne signifient rien. Nous nous frisons , nous jouons , nous babillons , & nous voilà. Nous ne prenons des Sciences qu'une super-

vj *AVERTISSEMENT.*

ficie très légère , & nous n'apprenons que deux ou trois phrases de Catéchisme , fans en pénétrer le sens , ni en approfondir les raisons.

On ne doit plus s'étonner si les Sages manquent ; la source en est tarie. Les Collèges n'enseignent qu'une Langue morte , & il faudroit des Académies qui formassent le cœur , en ornant l'esprit. Le génie s'étouffe sous les loix d'une éducation austere , pédantesque & toute de routine. Il suffit

AVERTISSEMENT. vij

qu'on se leve à telle heure ;
qu'on aille en Classe ; qu'on
récite quelques vers Latins ;
qu'on traduise de la Prose ,
& tout est merveilleux. Où
sont les Maîtres attentifs à
faire éclorre l'esprit , à l'é-
chauffer, & à lui donner l'es-
for ? Il reste concentré dans
la sphere d'un rudiment ou
d'une Prosodie , jusqu'à ce
qu'il aille se noyer dans un dé-
luge de questions ridicules,
qu'on nomme *Logique & Mo-
rale.*

Quittons ce point de vue ,
& représentons - nous main-

viii *AVERTISSEMENT.*

tenant l'éducation que donnent les Gouverneurs. Ils font de la meilleure intelligence avec le monde, pour inspirer le goût des frivolités. Ils s'efforcent de subtiliser tellement les choses, que tout s'évapore, & qu'il ne reste à la Jeunesse qu'un certain jargon & un certain air qui la rendent automate. On ne travaille point sur l'ame, ce fonds si riche & si fertile, mais sur les sens. On les accoutume à n'estimer que ce qui les flatte, & à respirer, du matin au soir,

des voluptés criminelles. On les amuse par des Spectacles, on les endort par des concerts efféminés, on les enivre dans des repas somptueux ; de sorte que l'ame s'éclipse, & que les jeunes Gens, avant de savoir ce qu'ils font, se croient tout-à-fait matériels.

Tous les Gouvernemens, en conséquence, cherchent aujourd'hui des hommes de génie, & n'en trouvent pas. Le Sanctuaire regrette ses Bossuet ; le Ministère, ses Richelieu ; l'Art militaire, ses

x *AVERTISSEMENT.*

Turenne ; la Chaire , les Bourdaloue ; le Barreau , les Patru. On en pourroit dire autant de toutes les Sciences , qui n'ont presque plus de disciples , & qui sont bientôt prêtes à tomber dans l'oubli. Combien d'ignorans qui les travestissent , qui les décharent , & qui les font servir à autoriser leurs préjugés ! La véritable Philosophie , ainsi que la vertu , sont devenues un objet de dérision : & quoique chacun s'efforce de se dire homme de bien ,

AVERTISSEMENT. [xj]

& de s'afficher pour Auteur ,
on n'estima jamais moins
le galant homme & les Au-
teurs.

Nos inconséquences , qui
caractérisent le siècle pré-
sent , naissent , n'en dou-
tons pas , de ce que nous re-
cevons une éducation sans
principes , une éducation
toute de fantaisie. Il semble ,
en effet , que l'éducation
soit un système de Philoso-
phie , qu'on puisse accom-
moder selon son caprice , &
prendre ou laisser , lorsqu'on
veut. Delà vient cette gran-

A vj

xij *AVERTISSEMENT.*

de difficulté d'établir des règles infaillibles d'éducation , & d'en parler d'une manière qui plaise à tout le monde ; delà vient que cet Ouvrage fera contredit par tous ceux qui auront des préjugés , ou en faveur des Spectacles , ou en faveur du Jeu. Personne ne veut se dépouiller des idées qui sont favorites ; & c'est toujours sur elles qu'on fonde ses jugemens.

Qu'on réforme l'éducation , qu'on la dégage des inutilités dont on la sur-

AVERTISSEMENT. xiiij

charge ; en un mot, qu'on la spiritualise & qu'on la simplifie, & les grands hommes renaîtront.

Mais comment faire pour réussir ? La chose n'est pas impossible. Il faut choisir des Gouverneurs capables, des Gouverneurs qui puissent dans leurs entretiens, perfectionner ce que les Précepteurs ont ébauché dans les études, des Gouverneurs qui soient tout ensemble agissans & méditatifs, sérieux & enjoués, solitaires & sociables ; mais

xiv *AVERTISSEMENT.*

qui ne soient jamais pédans. Lorsqu'on voudra les récompenser & les estimer, on les trouvera. Combien de cinquiemes étages renferment dans des Villes, comme Naples, Londres & Paris, de pauvres Gentilshommes d'un mérite rare; mais qui ne sont point du goût du siècle, parcequ'ils n'ont rien de frivole, & qui ne veulent point être Gouverneurs, parce que le monde est assez stupide pour en faire peu de cas? On croit sottement qu'il est plus ho-

norable de conduire , en
qualité de Capitaine , une
troupe d'Ouvriers , ou de
Payfans , qu'on nomme Sol-
dats , que de commander à
de jeunes Seigneurs , & de
leur former le cœur & l'es-
prit. Je le repete : si les pa-
rens veulent considérer un
Gouverneur comme il doit
l'être , ils en trouveront.
Nous avons vu , depuis peu ,
des Chevaliers de Malthe
& de Saint Louis , des Ca-
pitaines , & même des Co-
lonels se prêter volontiers
à l'éducation d'une Jeunesse

xvj *AVERTISSEMENT.*

distinguée , parcequ'on les distinguoit eux-mêmes. Des Souverains deviennent bien quelquefois Sujets d'une Couronne étrangere , & quittent leurs propres Etats , pour faire la fonction de Gouverneurs de Province, & pour en percevoir les revenus ; pourquoi des Gentilshommes rougiroient-ils de se charger de l'éducation d'un Seigneur ? Mais les hommes , dans leurs démarches , ainsi que dans leurs opinions , sont toujours inconséquens.

On n'a point un esprit de

AVERTISSEMENT. xvij

justesse & de proportion ,
parcequ'on ne se décide
que par le préjugé. Quoi
qu'il en soit , l'éducation est
l'art des arts ; & celui qui en
connoît le prix , & qui s'ap-
plique à former de vrais
amis , de bons parens & de
dignes Citoyens , mérite d'être
honoré. On voit combien
Alexandre estima son Gou-
verneur Aristote , & com-
bien Philippe se félicitoit
d'avoir pu donner à son fils
un Guide aussi intelligent &
aussi sage.

J'ai intitulé ce Livre : *Le*

xviii *AVERTISSEMENT.*

véritable Mentor, pour le distinguer de tant de Gouverneurs mercénaires, qui font le métier de Gouverneur, comme un Cordonnier fait des souliers. Tout est mécanique dans leurs idées, ainsi que dans leurs actions. Le mot de Mentor est synonyme de Gouverneur, & il est devenu célèbre, depuis que l'élégant Fénélon l'a employé dans son *Télémaque*, pour désigner Minerve. Mentor originairement étoit un ami d'Homere.

On ne trouvera dans cet-

AVERTISSEMENT. xix

te Edition que quelques corrections & fort peu d'additions. Ce ne sont pas toujours les Ouvrages les plus volumineux qui sont les meilleurs. Tous les Ecrivains ne pensent pas comme certains Auteurs Italiens & Allemands , qui n'estiment un Livre que lorsqu'il est plein de dissertations & de citations. Aussi ont-ils coutume de ne mettre que cent pages de leur crû dans un *in folio* qui en contient mille.

J'ai cru devoir insérer à la fin de cet Ouvrage un

xx *AVERTISSEMENT.*

petit article sur les voyages & sur les observations qu'on doit faire dans les principales Villes de l'Europe. Cet article n'entre dans le détail , ni des Eglises , ni des Palais , parcequ'une multitude de brochures en parle.

Je ne me suis que trop étendu sur certains points , selon la critique judicieuse de M. Freron , qui d'ailleurs a eu la bonté de louer ce Livre dans ses Feuilles périodiques de l'an dernier ; mais j'ai cru qu'il fal-

AVERTISSEMENT. xxj

loit entrer dans bien des
détails : je veux bien m'être
trompé.

A P P R O B A T I O N.

RIEN n'est plus important à un Pere de famille que de donner bonne éducation à ses enfans ; car un fils bien élevé , le consolera , & deviendra les délices de son ame : *Erudi filium tuum , & refrigerabit te , & dabit delicias animæ tuæ.* Prov. 29. Au lieu qu'un fils mal instruit fera sa honte : *Confusio patris est , de filio indisciplinato.* Eccles. 22. C'est pourquoi ne doit-il pas le rendre maître de soi même dans sa jeunesse : *Non des filio potestatem in juventute suâ.* Ibid. cap. 30. Les Nobles Seigneurs donc , & autres qui ont les facultés convenables, ont intérêt de choisir à leurs enfans des Gouverneurs capables, qui, par leur conduite, prudence, sagesse, piété & entretiens, puissent perfectionner ce que les Précepteurs ont ébauché dans les Etudes. Le Livre intitulé : *LE VÉRITABLE MENTOR , par M. le Marquis Caraccioli , Colonel au Service de Sa Majesté le Roi de Pologne , Electeur de Saxe* , dépeint avec érudition , les qualités dont ces Gouverneurs doivent être doués , les soins & prévoyances qu'ils doivent prendre pour leurs Eleves ; &

l'attention que ceux-ci sont obligés d'avoir pour eux & à leurs instructions , soit dans la maison paternelle, soit en voyage, ou ailleurs , pour se rendre respectables , tant dans la vie spirituelle , que civile , dans tout état ; de maniere que je suis d'avis que l'impression de ce Livre sera utile au Public. Donné à Liége, le 7 Novembre 1758.

J. D E H A R E ,

*Doyen du Concile de Saint
Remacle , Curé de Saint
Christophe , Examina-
teur Synodal,*

PERMISSION.

Nous permettons à J. F. BASSOM-
PIERRE d'imprimer le présent Li-
vre. Liège, ce 8 Novembre 1758.

ED. STOUPLY,

Vicaire Général.

LE



LE
VÉRITABLE
MENTOR.

IL est si difficile de trouver , parmi les hommes , un véritable Mentor , que Mr. de Fénelon lui-même crut devoir recourir aux Divinités , pour donner un Guide à son Télémaque. Il seroit réellement à souhaiter que chaque Gouverneur eût en partage les vertus qu'on prête à Minerve. La jeunesse , la portion la plus intéressante des Etats , exige tous nos soins & tou-

2 LE VÉRITABLE

te notre application. Chaque jeune homme forme en soi une république, disons mieux, un monde, où il faut employer différentes manières de gouverner, tantôt le despotisme, & tantôt la monarchie.

Mais comment trouver des Sages assez versés dans cet art ? On ne parle que de la manière de conduire & d'enrichir les Royaumes ; chacun, du coin de son feu, se croit en droit de faire des projets. L'un dispose des armées, l'autre donne des leçons aux Ministres ; & toute cette belle politique vient échouer dès qu'il s'agit seulement de former un jeune homme : tant il est vrai que les passions qui agitent son cœur, & que les nuages qui l'enveloppent, sont difficiles à dissiper.

Ce feroit vraiment une découverte que celle d'un tel cœur ; mais si la chose est presque impossible , un Mentor doit , au moins , descendre dans le sien propre. Là , il se retrouvera tel qu'il étoit dans ses premières années ; là , il sentira le mobile qui le faisoit agir alors. Se bien connoître soi-même , c'est connoître les autres. Notre jeunesse n'est , en quelque sorte , qu'une répétition de celle de nos Peres. Mêmes goûts , mêmes desirs , mêmes caprices. Toute la différence ne consiste que dans l'ardeur plus ou moins vive , avec laquelle on suit ses penchans.

Si les hommes renaissoient une fois , sans doute ils profiteroient des écarts de leur première vie

4 LE VÉRITABLE

pour tenir une conduite plus réglée ; mais malheureusement le tems qui nous emporte , nous laisse à peine le loisir de réfléchir. Nous suivons sa carrière , ou plutôt son torrent , & souvent , jusqu'au tombeau , sans nous appercevoir que nous avons vécu. Alors une vie toute en désordre se présente confusément à notre esprit ; nous poussons un soupir , & nous fermons l'œil pour ne le plus rouvrir. Tel est le sort de ceux qui n'ont point écouté des Guides éclairés , & qui n'ont entendu que le cri de leurs passions. Malheureux cri ! il nous enchante & nous conduit au précipice.

A peine avons nous sept ans , qu'une petite volonté , déjà incli-

née vers le mal , commence à percer , & qu'un intellect, déjà esclave de la frivolité , ne comtemple que des bagatelles : alors tout nous étonne ; tout , excepté la raison , paroît admirable à nos yeux. Le plaisir nous semble charmant , la vertu farouche , la pauvreté hideuse , l'opulence digne d'envie. Il n'y a point d'enfant qui ne soit prêt à vendre son droit d'aînesse pour un colifichet , ou pour une dragée ; point d'enfant qui ne pleure pour avoir un bel habit. Tous les caprices , tous les goûts différens , & toutes les opiniâtres font les premiers tiraillemens dont la concupiscence se sert pour appesantir vers la terre une ame supérieure aux astres. Quel sera le sort de l'enfance

6 LE VERITABLE

au milieu de ce désordre ? de s'égarer , si une lumière proportionnée à sa foible vue , ne vient l'éclairer. C'est à l'aide de cette lueur , que nous commençons à mettre un pas devant l'autre , & à suivre tout doucement le petit sentier que la Providence trace à chacun de nous. Sans les précautions de nos Parens & sans leurs leçons , nous ne marcherions qu'à tâtons ; mais notre premier âge s'écoule sous leurs yeux , jusqu'au moment où s'annonce notre jeunesse.

Quelle saison que cette jeunesse ! qui pourra nous en tracer le tableau ! Ici elle se présente avec le plus charmant coloris & toutes les graces de la naïveté ; là, elle s'enveloppe de vices & de dissimulation.

Ici , c'est un visage épanoui , qui , comme une fleur du matin , brille dans toute sa fraîcheur ; là , c'est un air mutin & colere , qui éclate sur le front & dans les yeux. Ici , c'est une vigueur qui s'accroît chaque jour , qui résiste aux intempéries de l'air & des saisons , qui ne redoute , ni les veilles , ni les travaux ; là , c'est une nonchalance qui laisse prendre au corps toutes sortes de mauvais plis , une succession de maladies feintes ou réelles qui empêchent l'esprit de s'appliquer. La mémoire retient-elle les termes les plus barbares & les choses les plus difficiles ? une indifférence entière à l'égard des sciences empêche ces progrès : l'imagination , comme un feu d'artifice ,

8 LE VÉRITABLE

s'élève & s'étend-elle de toutes parts? une légereté, plus agile que le vent même, ne laisse entrevoir que de la fumée.

Tel est le contraste qui se rencontre chez la plupart des jeunes gens. Aussi faut-il tout l'art possible pour connoître un jeune homme & pour le définir. Vous voulez le peindre, vous croyez avoir exprimé ses traits : vous vous trompez ; il vous a échappé. Ce n'est plus lui. Il y a quatre choses, dit le Sage, qu'il est difficile de suivre ; le vol de l'aigle qui fend la nue, la rapidité du navire qui traverse les mers, les sinuosités du serpent qui se replie, & les voies de la jeunesse. En effet, toujours inquiète & toujours en mouvement, elle ne se

trouve jamais bien que là où elle n'est pas. C'est un vif-argent qu'on ne peut fixer , un vin nouveau qui fermente dans toute sa force , un caméléon qui prend toutes sortes de figures.

Belles années ! années qui ne revenez jamais , faut-il donc que vous vous écouliez dans l'ignorance de nous-mêmes , dans l'éloignement de nos devoirs , dans le trouble & dans l'agitation ? faut-il que ces momens , qui feroient pour nous des semences de gloire & de bonheur , soient presque toujours flétris par quelques désordres ! La Providence l'a permis pour humilier l'homme , pour lui faire sentir la foiblesse de sa raison , & la caducité d'un corps qui commença hier , qui aujour-

d'hui s'accroît, & qui demain n'est plus. Nous passons successivement, mais presque imperceptiblement, dans trois zones différentes : la torride est notre adolescence, la tempérée, l'âge viril, la glaciale, enfin notre vieillesse, puisqu'alors toutes nos passions s'amortissent, & toute notre imagination s'éteint.

Quel plaisir ne seroit-ce pas de voir un jeune homme, guidé par la raison, exercer noblement ses aimables facultés, de le voir rechercher le vrai bien au milieu de tant d'êtres épars çà & là ! car le jeune âge est la saison où on leve, pour ainsi dire, l'écorce de chaque objet, afin d'en examiner les propriétés. Nous faisons envers la nature, ce qu'elle a fait à notre égard. Elle

ne nous a pas formés tout-à-coup , mais peu à peu , tantôt en développant nos membres , & tantôt en y répandant des suc : ainsi nous n'apercevons cette nature que successivement.

Ces premières découvertes nous charmeroient sans doute , & nous appliqueroient beaucoup , si les malheureuses passions , qui commencent à frémir , ne se répandoient autour de nous avec fureur ; mais elles nous investissent de manière à défigurer étrangement notre jeunesse. Voulons-nous n'en plus douter ? rétrogradons vers l'âge de quinze & vingt ans. Qu'étions-nous alors ? un petit monde de passions & de préjugés , un assemblage de contradictions & d'er-

reurs. Nous ne pouvions supporter nos maîtres, nous évitions nos parens, nous ne soupirions qu'après une liberté qu'on peut nommer libertinage. L'étude nous sembloit un poids accablant. L'ignorance faisoit nos délices : il n'étoit de moment cher à nos yeux, que l'instant où nous trompions la vigilance d'un surveillant. Le domestique commode devenoit notre plus fidele ami. Nous préférions sa compagnie à toute autre, ravis d'escamoter, si l'on peut parler ainsi, la connoissance de certains divertissemens à un Pere, ou à un Gouverneur.

Plût au ciel que ce portrait ne subsistât que dans notre imagination, & que notre plume, en pei-

gnant les désordres de la jeunesse ,
allât plus loin que ces désordres
même ! Mais , hélas ! cette foible
peinture n'est , pour ainsi dire ,
qu'une idée de ce que font les jeu-
nes gens. Toutes leurs pensées
ne roulent-elles pas sur les moyens
de surprendre & de tromper ? Ils
ouvrent , par exemple , un Livre ,
où ils lisent le portrait de la ver-
tu , & en même-tems ils ébau-
chent au dedans d'eux-mêmes le
tableau du vice. Leurs oreilles
écoutent un discours de morale ,
& leur cœur s'y ferme tout en-
tier. Aussi chacun de nous doit-
il dire à Dieu , dans l'amertume
de son ame : *Delicta juventutis
meæ & ignorantias meas ne memi-
neris.*

C'est au milieu de ces miseres & de ces passions, que nous présentons *le véritable Mentor*, qui doit conduire un jeune homme. Il me semble que je le vois dans cette critique position : il commence par observer, & il se tient comme en *vedette* : de l'observation il passe à la tolérance, de la tolérance aux réprimandes, & des réprimandes, enfin, aux punitions, lorsque la circonstance les rend absolument nécessaires. Rien ne rebute plus un Elève, que de s'annoncer à lui sous un air austere & morose. Bien des Gouverneurs, faute de dérider leur front dans une premiere entrevue, s'interdisent une confiance qu'on ne sauroit trop ménager. La douceur nous rend, du moins, ad-

mirateurs de ceux que nous n'avons point encore le courage d'imiter. La jeunesse est comme une toile fine & délicate, où l'on doit tracer une magnifique broderie, & tantôt insérer l'or & tantôt la soie. Mais cela exige beaucoup de précaution. L'aiguille est-elle trop grosse? le fil n'est-il pas bien ourdi? la toile se déchire, la broderie se hérisse, & ne laisse entrevoir que des inégalités & des nœuds. Ainsi le véritable Mentor s'insinue avant que de reprendre. Il examine d'abord, si la plante qu'on lui confie, sera tardive ou précoce, si elle a pris racine dans un bon terroir, c'est-à-dire, si elle sort de dignes parens; car il faut convenir que l'éducation d'un jeune homme,

issu de parens vertueux , est beaucoup plus facile : l'ouvrage est déjà comme à demi fait ; tout concourt alors au bien du Pupille ; le Gouverneur ne fait que suivre , en quelque maniere , un plan tout tracé. Quel malheur , digne de nos larmes , de voir un enfant arrêté dans le sentier de la vertu , par des parens même qui se refusent aux bonnes intentions d'un sage Mentor.

Combien ne trouve-t-on pas de parens de cette espece , qui , à force de flatter les passions de leurs fils , & de leur tout accorder , finissent enfin par les rendre ce qu'ils sont eux-mêmes ? Delà ces générations de Seigneurs qui ne se multiplient dans chaque Pays , que pour en

devenir les fléaux , ou , du moins ,
que pour y végéter.

Mais laissons les fcandales , &
tournons les yeux du côté des ver-
tus. Supposons que le véritable
Mentor entre dans une maison par-
faitement réglée , & qu'il y reçoit ,
comme un dépôt sacré , l'enfant
qu'on lui confie : ses premiers re-
gards n'ont rien que de gracieux
& de doux. Il commence par ram-
per à terre , afin de se proportion-
ner à son Pupille , & de connoître
ses habitudes & ses goûts. D'abord
il ne le gêne point , il le voit venir ,
& lui laisse un certain effor qui fait
juger de ce que le cœur recherche
& chérit.

C'est un spectacle digne d'être re-
présenté que ces premiers instans.

On apperçoit un jeune homme timide & rusé , qui se tient sur la réserve , qui emploie ses yeux agiles , & toutes ses petites facultés pour découvrir l'endroit foible de son Gouverneur , & pour s'en prévaloir dans l'occasion. Aussi le Mentor habile a-t-il soin de ne viser qu'à l'estime : ce doit être son but. La crainte nous rend odieux , l'amitié familiers ; mais l'estime tient un milieu capable d'opérer le bien avec succès. L'amitié d'un Seigneur qu'on élève , ne doit être que le terme & la récompense de l'éducation. Il faut la réserver à ce moment où le Pupille plus en état de juger , connoit tout ce qu'il doit à son Guide , & devient plein de reconnaissance. L'amitié des jeunes

gens encore sous la discipline , ne dure que peu de jours ; elle se perd ou à la moindre réprimande qu'on leur fait , ou par la seule inconstance de leur volonté. La plus légère correction détruit tout-à-coup dans leur cœur des sentimens d'affection qu'on cultivoit depuis plusieurs mois ; mais elle ne sauroit rien prendre sur les sentimens d'estime. On ne la peut jamais mieux mériter , que par une conduite soutenue. Un enfant, de quelque caractère qu'on le suppose , a peine à se défendre contre l'exemple d'un Mentor toujours uniforme. Cette uniformité d'ailleurs accoutume , de bonne heure , un jeune Seigneur à se faire un caractère égale ; & ce n'est pas une petite victoire , sur-

tout chez les Grands, qui, pour l'ordinaire, deviennent capricieux presque en naissant. Soit routine de famille, soit idée d'une fausse grandeur, ils ne regardent pas aujourd'hui la personne qu'ils encensoient hier. Ils affectent même de ne pas se ressouvenir de certains détails qu'ils n'ont pu oublier, & de faire, en conséquence, mille fois les mêmes questions.

On peut dire enfin au sujet de la manière dont le véritable Mentor s'annonce, qu'il paroît sous la forme de ces quatre animaux symboliques qui figurent les Evangélistes : d'abord en homme, pour s'accommoder aux foiblesses de son Pupille, & pour supporter ses défauts; en bœuf, pour souffrir le

poids de la chaleur & du jour, les fatigues & les contradictions; en lion, pour exterminer les vices; & enfin en aigle, pour élever les pensées & les affections au dessus du vulgaire.

Mais quel Mentor aura ces qualités? le véritable, & non ces mercenaires qui n'estiment une éducation que par rapport au profit qu'ils en retirent, qui, de concert avec leurs Eleves même, & peut-être encore plus écoliers qu'eux, travaillent à surprendre la bonne foi des parens, qui enfin n'ont d'autre occupation dans les maisons où ils se trouvent, que de tout voir & de tout rapporter. Le parfait Gouverneur, étranger à tout ce qui n'entre point dans sa profession, se

renferme en lui-même , & ne se mêle absolument que de son emploi. Eh , quel emploi ! Ici , il faut devenir enfant une seconde fois ; là , il faut parler en maître. Ici , il faut louer avec discrétion ; là , il faut blâmer avec prudence , tantôt relever une faute , & tantôt la dissimuler. Tout dépend de savoir bien s'accommoder aux tems & aux circonstances ; mais telles qu'elles soient , un Mentor doit toujours être en état d'arrêter les ris & les faillies de celui qu'il dirige. On ne voit que trop de jeunes Seigneurs passer les bornes des récréations qu'on leur accorde , parceque le Gouverneur n'est plus maître de suspendre la dissipation : cet inconvénient naît des commencemens

où l'on néglige souvent de se faire obéir. Il est alors très difficile de reprendre un certain air d'empire, & de conduire les jeunes gens à son gré.

Je fais que l'indépendance d'un Seigneur, & que ses mauvaises manieres à l'égard d'un Gouverneur, naissent souvent de ce que ce Gouverneur n'est point homme de condition. Quel respect peut avoir un Pupille pour un Mentor que des parens méprisent, qu'ils ne regardent que comme une personne à gages, & peut-être comme un honnête valet de chambre ? Aussi seroit-il à souhaiter que la Noblesse fût toujours confiée à la Noblesse, surtout lorsqu'il s'agit de connoître le monde & de le fre-

quenter. Sans doute la vertu n'est point attachée à la naissance, sans doute la naissance est l'effet du hazard ; mais cette même naissance procure ordinairement une heureuse éducation , qui élève l'ame , qui annoblit le cœur , & qui met en état de donner des leçons de savoir vivre. Il y a un ton de qualité , un ton de bonne compagnie , qu'on ne peut acquérir que dans le centre de la Noblesse. Que penser maintenant de cette foule d'aventuriers qui se répandent de toutes parts , & qui enfin à force de souplesses & de supercheries , viennent à bout d'obtenir la conduite des Seigneurs ? Comme on ne fait d'où ils sont , ni ce qu'ils sont , on les méprise , & l'on se sert d'eux
comme

comme d'un mal nécessaire. Le véritable Mentor ne se fait point recevoir sans se faire connoître ; il veut être estimé , & que cette estime soit fondée sur des témoignages honorables qui l'annoncent ; il se laisse même rechercher , & ne se détermine à accepter la qualité de Mentor , qu'après avoir su le bien qu'il peut faire : autrement c'est mettre les Seigneurs à l'enchere , ou se livrer au premier qui se présente. Tout doit se passer entre les Parens & les Gouverneurs , sur un ton de confiance & de politesse. Eh ! comment cela peut-il arriver , si les uns & les autres ne se connoissent pas , ni ne travaillent à se connoître ?

Ne nous étonnons plus que le

B

poste de Gouverneur soit avili , que cette place , qui devoit être une des premières dans la société , semble aujourd'hui n'intéresser personne. Les Peres & les Gouverneurs , eux-mêmes , l'ont voulu ; ceux-ci en ne se donnant pas la peine de se faire valoir ; ceux-là en ne considérant que le plus ou le moins d'argent qu'il en coûte pour acquérir un Mentor. O tems ! ô mœurs ! on est prodigue en dépenses superflues ; on achette à prix d'or une statue qui plaît ; on paie un Musicien au delà même de ses talens & de ses espérances ; on se donne tous les soins pour se procurer un chien de chasse qui soit bien dressé ; & on marchandé , on épargne , on lésine , dès qu'il s'agit

de donner un Guide à des enfans ; un Guide dont dépend leur honneur , & souvent même leur salut éternel.

Ah ! si l'on réfléchissoit sur le bien que peut opérer le véritable Mentor , on le chercheroit comme l'homme de Diogène , la lanterne à la main , on le recevrait comme un présent même du ciel , on l'écouterait comme l'oracle qui doit instruire & guider. Quel exemple les plus fameux Héros ne nous ont-ils pas laissé à ce sujet ! Je parle des Romains. Plotin , ce Philosophe si dégagé de la matiere , qu'il souffroit avec peine son ame logée dans un misérable corps , paroît-il au milieu d'eux ? chacun le recherche , chacun veut le connoître , & lui con-

fier l'éducation de ses fils. Les pères, près de mourir, recommandent dans leurs testamens que Plotin fera le Gouverneur de leurs enfans : ils pensent que cet avantage est le bien le plus précieux qu'ils puissent leur laisser. C'est ainsi qu'agissoit ce Peuple si souvent loué & si digne de l'être. Il n'estimoit l'agriculture, comme nous le rapporte un de leurs Auteurs, qu'autant qu'elle étoit une image de la culture des esprits. Effectivement, on apperçoit entre ces deux exercices, une relation admirable. Le Jardinier voit croître sous ses yeux des herbes & des fleurs, le Gouverneur voit éclore des talens & des vertus. Le Jardinier élague des branches, le Gouverneur retranche des

■

vices. Le Jardinier cueille les fruits qu'il a plantés, & les savoure; le Gouverneur participe à la gloire de son Eleve, & la fait paroître en Public. Ainsi les instructions passent dans le cœur d'un Pupille; elles s'y échauffent, elles y germent & produisent dans leur tems.

Le véritable Mentor connoît le prix de ces avantages, & il les fait valoir. Soutenant toujours son caractère, il apprend à ceux qui seroient tentés de le mépriser, combien l'homme de bonne conduite & l'homme à talens est préférable à tout autre, surtout dans un siècle où il faut voir un millier d'insensés avant de trouver un sage. Il fait naître l'estime convenable envers une personne qui se sacrifie

toute entiere au bien de la jeunesse. Sénèque disoit autrefois à un jeune Disciple qu'il excitoit à la reconnaissance : Souvenez-vous que vous vous devez tout entier à celui qui vous a rendu tel que vous êtes : *Te totum debes cui te talem esse debes.*

La vie nous est commune avec les animaux ; & si nous n'avions que l'avantage de vivre , nous ne mériterions certainement aucuns égards ; mais la seconde vie qui nous arrache aux sens & à la matiere , la seconde vie qui adoucit notre caractère , qui police nos mœurs , qui nous rend enfin hommes de société , est un bienfait si précieux , qu'on ne sauroit trop le priser & le reconnoître. Dépouillons , pour un moment , tous les grands Per-

sonnages de leurs Gouverneurs ;
ôtons à Trajan , à Marc-Aurele , à
Antonin , ceux qui les ont élevés ;
qu'auroient été ces Empereurs ?
ou des tyrans , ou des hommes inu-
tiles , uniquement propres à chas-
ser & à dormir. Les Empires fon-
dés , les loix en vigueur , les mœurs
civilisées , la science en honneur ,
furent les fruits d'une heureuse
éducation. C'est à elle que nous de-
vons ces Rois chéris de Dieu & de
leurs Peuples ; c'est à elle qu'il faut
attribuer ces exemples de vertu &
ces ouvrages excellens que nous ne
cessons d'admirer. Socrate avouoit
lui-même son penchant pour les vi-
ces les plus honteux , & il conve-
noit n'en avoir triomphé qu'à l'aide
des bons préceptes qu'on lui avoit

donnés. Nous ne saurions, sans frémir, jeter un regard sur ces Peuples, où l'éducation n'a point encore pénétré : ils paroissent ne différer des animaux les plus féroces, que par la forme de leurs corps.

Le plus grand malheur qui pût donc arriver à la jeunesse, ce seroit de rester entre les mains de Pères ignorans & déréglés, de vivre concentrée dans ces Châteaux où l'on ne fait que boire & jouer. Elle se verroit alors au milieu du désordre, & elle se prépareroit le plus affreux avenir. Un sage Mentor qui auroit ces obstacles à vaincre, détourneroit adroitement la vue de son Eleve, sans altérer en rien la vénération & l'attachement toujours dûs à un Père. Il sauroit maintenir

la soumission d'une part , & de l'autre conserver l'innocence.

Je ne veux point ici prétendre , qu'on guérira radicalement chez les jeunes Seigneurs , les vices de Nation. Laissez , dit l'Auteur de l'Esprit des Loix , faire les choses frivoles sérieusement , & gaiement les choses sérieuses à ceux qui ont cette coutume. En effet , vouloir , par exemple , inspirer certaines gentilleses Françoises à un Anglois , & le sérieux des Anglois à un François , c'est vouloir marcher contre le fil de la riviere , & de quoi préparer à rire à quiconque verroit de telles métamorphoses. Le climat influe , non sur notre Religion , comme a osé l'avancer le même Auteur de l'Esprit des Loix , mais

sur nos mœurs , de maniere que le vrai Mentor y fait attention. Il ne manque point de proportionner ses avis aux génies qu'il cultive & aux Pays qu'il habite. Ainsi il gagne les François par l'enjouement ; il conduit les Anglois par le point d'honneur , les Italiens par souplesse ; il en impose aux Allemands par un ton d'autorité ; il emploie à l'égard des Polonois , la politesse & la fermeté ; envers les Espagnols , une noble fierté.

Il ne s'agit ici, comme on le peut voir, que des différentes façons de plier les caracteres ; façons qui varient selon les circonstances & les lieux ; car, quand aux grandes maximes de l'éducation , par-tout elles sont les mêmes. Par-tout on doit

beaucoup s'observer devant la jeuneſſe : *Maxima puero debetur reverentia*. Par tout c'eſt un vice énorme de ſcandalifer le plus petit enfant ; par-tout la circonſpection doit ſe trouver ſur les lèvres d'un Mentor : jamais on ne l'entendra dire la moindre parole équivoque ; jamais on ne le verra applaudir à ces prétendus bons mots qui alterent la pudeur , & que ſaint Jérôme appelle les ſignes d'une chaſteté mourante. Un Gouverneur toujours attentif à écarter ce qui peut tant ſoit peu bleſſer cette vertu , la peint ſur ſon viſage , dans ſes paroles & dans tout ſon maintien ; ſes regards ſuivent toujours les démarches de ſon Pupille , & ſavent démêler tous ceux qui l'environnent ; car , il faut

l'avouer, si les jeunes Seigneurs se corrompent malheureusement de bonne heure ; si leur vertu se flétrit presque en naissant, les Domestiques qui les suivent par tout, en sont presque toujours cause. Un Laquais n'est qu'un Laquais aux yeux du Public ; mais aux yeux d'un jeune Homme qui n'a point encore de confident, & qui en cherche pour mettre à l'aise ses passions naissantes, un Laquais paroît un personnage important, un personnage digne enfin de devenir ami. On est sûr de trouver des âmes vénales chez ces fortes de gens : la jeunesse le sent bien, & elle en profite. Que fait le vrai Mentor pour prévenir ces abus ? il exige des Parens, avant toute condition, le droit

de les licencier, & de prendre à son gré les Domestiques qu'il juge à propos : il n'en place autour de son Pupille, que ceux dont il s'est assuré, soit par lui-même, soit par le témoignage de personnes dignes de foi. Il veut avoir la confiance de ces sortes de gens, sans cependant les accoutumer à une basse flatterie; car un vice aussi odieux n'est pas tolérable, même dans un Domestique : un jeune Homme, d'ailleurs, qui s'en appercevrait, se regarderait comme au milieu d'une Inquisition, dont il chercheroit perpétuellement à se débarrasser; & un Domestique, pour faire sa cour aux dépens de son Maître, diroit souvent ce qu'il fait & ce qu'il ne fait pas. L'habileté consiste à trouver

des serviteurs fideles & non des espions, des serviteurs amis de la vertu & non de leurs intérêts. On peut aussi travailler à les former sur ce plan, & quelquefois on y réussit.

Toutes ces précautions, dont nous venons de parler, & qui sont nécessaires pour maintenir la bienféance & conserver la pudeur, ne doivent point dégénérer dans des craintes paniques & dans des soupçons ridicules. Je m'explique : une trop grande défiance à l'égard de la conduite d'un Eleve, réveille souvent les passions des jeunes gens, & leur donne à penser à des objets dont ils n'avoient point d'idée. Il faut veiller, mais sans faire appercevoir que l'on veille. A force de

parler de ce qui blesse la pudeur , on risqueroit souvent d'exciter des desirs qui lui feroient contraires.

Loin d'ici ces pédans, qui, toujours inquiets & toujours inquiétans, veulent trouver du mal dans les actions les plus simples, & ne manquent jamais d'interpréter en mauvaife part le moindre signe & la moindre parole. Le vrai Mentor aime bien mieux juger favorablement que de se scandaliser fans raison ; il aime bien mieux s'occuper de la présence de Dieu que de celle du malin esprit, qu'un cagot visionnaire croit entrevoir de toutes parts.

Le grand point est de trouver un Mentor plein d'une piété éclairée, qui sache démêler le vrai du

faux ; & tel est celui que nous peignons. Sans la piété , les bonnes mœurs sont équivoques , & la probité même douteuse. On ne confie point une bourse d'or à un homme qui n'a point de religion ; on ne s'avise point de le nommer exécuteur testamentaire ; c'est la conséquence de ce que nous venons d'avancer , & c'est la condamnation de ces Pères assez téméraires , ou plutôt insensés , pour remettre leurs fils entre les mains d'un incrédule. Un homme sans religion peut avoir très certainement les mœurs corrompues ; mais un homme plein de religion, les aura infailliblement pures & réglées. Voici la différence ; elle est palpable , & ne permet pas d'hésiter un instant sur le choix

d'un Mentor aussi pieux que savant.

Quelle consolation pour des Parents, de pouvoir se dire à eux-mêmes, notre Fils a un Ange tutélaire qui le tient dans la garde de Dieu, qui lui apprend à devenir bon Citoyen & bon ami, à regarder ce monde comme une figure qui passe, à aimer le travail comme un devoir imposé à tous les enfans d'Adam, à acquérir enfin un trésor de vertus ! Plus de doutes alors sur les démarches d'un enfant, plus d'incertitudes sur ses progrès, plus de craintes sur sa santé. On fait que le Mentor ne le perd point de vue, qu'il agit par conscience & non par intérêt, qu'il se croit responsable à Dieu même de l'éducation qu'on

lui a confiée. Aussi un Pere , tel qu'il soit , n'eut-il en vue que son repos & son honneur , ne fauroit-il trop s'informer de la religion d'un Mentor. Mais de quelle Religion ? de la Catholique sans doute , puisque toutes les autres sectes n'étant que des mensonges , & se croyant indépendantes d'un culte extérieur , détruisent la ressource des bons exemples. Je défie un jeune homme de pouvoir jamais s'édifier de la piété d'un Calviniste , qui concentre toute sa religion dans son cœur , & qui passe souvent des années entières sans en laisser entrevoir aucunes traces.

Ah ! si la vraie Religion entre bien dans le cœur d'un Eleve , il croîtra à l'ombre de la vertu , &

seul avec lui-même comme avec ses Peres & ses Maîtres, il fuira le mal, & fera le bien. Quel soulagement pour le Mentor au milieu des inquiétudes inséparables de son emploi ! il fait que son Pupille n'agit qu'en vue de Dieu, & qu'il appréhende d'encourir sa disgrâce plus que celle de tous les hommes ensemble.

Puissante Religion ! il n'y a que vous qui ayez droit d'opérer de tels miracles. Vous seule adoucissez un caractère farouche, vous seule reglez les desirs, vous seule changez les passions en vertus. Sans vous tous les plus beaux préceptes ne font que des orgueilleux, ou des hypocrites. Emparez-vous donc de tous les cœurs, & nous

verrons se renouveler la face de la terre ; nous verrons les Peres donner de bons exemples , & les Enfans dociles à les suivre.

Il ne faut pas confondre la Religion que nous implorons, avec le catotisme & la superstition. Une dévotion mal-entendue ne fait que rétrécir l'esprit , & remplir la tête de caprices : c'est sur quoi le véritable Mentor a bien soin d'insister , d'autant mieux que les Grands qui se convertissent deviennent ordinairement dévots , plutôt que pieux. J'entends par dévots , ainsi que l'entendoit M. Fléchier , ce digne Evêque qui nous a tracé leurs caractères , des gens à minuties , indulgens pour eux-mêmes , & sévères pour les autres , des gens qui se scanda-

lisent de tout, qui sont plus attachés à de petites pratiques de Religion qu'ils imaginent, qu'à celles qui sont prescrites par l'Eglise; qui sans s'embarasser si un Aumônier peut tous les jours monter à l'Autel, l'obligent à célébrer tous les jours, qui aiment à être entendus lorsqu'ils prient, à être vus lorsqu'ils jeûnent, qui établissent, à cet effet, des heures d'oraison & des jours d'abstinence, & qui par de telles singularités affichent leurs Palais & s'affichent eux-mêmes pour dévôts. La Religion plus simple n'observe à l'extérieur que ce qu'ordonne l'Eglise, confiant le reste à Dieu seul qui recommande, & de prier en secret, & de faire l'aumône en secret. Que de personnes travestis-

sont tous les jours une Religion si belle & si pure, en détruisent l'ame, & n'en conservent que l'écorce ! Ils se font scrupule d'omettre un jeûne de dévotion, & ils ne travaillent ni à payer leurs dettes, ni à faire instruire leurs propres serviteurs dans la piété ; quoique saint Paul dise formellement : Que quiconque n'a pas soin de ses Domestiques, est pire qu'un Infidèle. N'est-ce pas avoir peur d'avaler un moucheron, & avaler un chameau ?

Ce sont ces grimaces qui diminuent le respect qu'on doit avoir pour la Religion, comme si la Religion elle-même ne gémissoit pas de telles superstitions : le sage Mentor ne cesse de le faire sentir, ren-

dant la piété respectable. Il la peint aux yeux de son Eleve , comme le spectacle le plus digne d'admiration, comme l'ouvrage ; en un mot, de la Divinité même. Le Christianisme inculqué dans un jeune cœur, prend racine, & se fortifie. On a vu des hommes s'arracher eux-mêmes au libertinage , & sortir enfin du précipice qu'ils s'étoient creusé , par le bonheur qu'ils ont eu de se rappeler les sentimens chrétiens qu'on leur avoit inspirés. Aussi les Parens & les Gouverneurs ne feroient-ils trop apprendre aux jeunes gens la Religion par principes ; car la vraie Religion ne craint que d'être ignorée.

Ce que nous pouvons ajouter ici à cette occasion , c'est qu'un mot à

réflexion , placé à propos sur la Religion, saisit souvent l'ame d'un Disciple mieux que tous les Sermons. Survient-il , par exemple , la mort inopinée d'un Grand ? le Mentor en prend occasion pour faire sentir le vuide des biens & des honneurs. Une guerre s'allume-t-elle au milieu des Royaumes ? il peint les hommes comme des instrumens des vengeances célestes ; il saisit la fin d'un spectacle ou d'un jeu , & dans cet instant il dit une parole sur la rapidité des plaisirs & sur leur néant. De telles remarques percent comme un trait. Il y a aussi des moyens qu'on peut employer pour rendre la Religion intéressante aux jeunes gens. J'en citerai un exemple qu'on peut appeller un

un

un pieux stratagème : il m'a paru digne d'admiration.

Une Dame, aussi célèbre par sa naissance que par sa vertu, voulant inspirer à son fils un grand respect pour la parole de Dieu, s'y prit de la sorte : elle fit construire un Oratoire au dedans de sa maison; l'or & la pourpre y brilloient de toutes parts : au milieu étoit un prie-dieu magnifiquement orné, sur lequel on avoit mis le nouveau testament. Une balustrade fermoit l'entrée du lieu, & on ne l'ouvroit qu'à certains jours, où le jeune Seigneur, après s'être prosterné, s'approchoit enfin du saint Evangile, en lisoit posément trois versets, baisoit le livre, & se retiroit. Il ne lui étoit permis d'avoir cet avantage que lorsqu'il

avoit bien rempli ses devoirs. On lui faisoit envisager le bonheur de pouvoir lire la parole de Dieu , comme le plus grand dont il pût jouir , & la peine d'en être privé , comme un vrai malheur. L'appareil de ce Sanctuaire , la difficulté d'y pénétrer , le respect avec lequel il falloit lire l'Ecriture sainte avec les permissions requises , avoient rempli cet enfant d'une telle vénération pour le Testament de Jesus-Christ , qu'il l'a conservée toute sa vie. Jamais il n'a ouvert qu'avec une sainte frayeur , ce livre divin , qui contient les vérités éternelles. Qu'il seroit à souhaiter que ces sentimens passassent dans le cœur des jeunes gens , eux qui ne lisent jamais le nouveau Testament que

comme un livre ordinaire , sans respect & sans préparation !

C'est au véritable Mentor , qu'il appartient de représenter à son Eleve la profondeur , la sublimité , & en même-tems la simplicité de l'Ecriture sainte. C'est là qu'il puise les exemples de patience , de fermeté & de douceur , afin de les imiter , & de les faire ensuite imiter. C'est là qu'il lit ses propres devoirs & ceux de son Pupille : il reconnoît alors que sa fonction ne doit point différer de l'Ange Raphael même , conducteur du jeune Tobie.

Après avoir ainsi ébauché la Religion dans le cœur d'un jeune homme , on lui apprend à considérer son ame , & à faire un digne

usage de ses facultés. C'est de cette ame que naissent les connoissances, les desirs, les affections; c'est dans cette ame que se forment les projets, que s'arrangent les combinaisons, que combattent les pensées; c'est pour cette ame que nous devons employer les veilles & les travaux. Quiconque n'a point cet objet en vue, se ravale jusqu'à la condition des bêtes: comme elles il ne fait, ni son principe, ni sa fin. Inspirons donc de bonne heure à la jeunesse, l'envie de se connoître, & faisons-lui voir toutes les ressources qu'on trouve en soi-même: c'est le devoir du véritable Mentor. Il apprend à son Eleve à tirer de son propre fonds une multitude de productions sages & utiles. Bien-

tôt l'Eleve commence à se respecter & à se considérer comme l'image de la Divinité même ; bientôt il se multiplie , pour ainsi dire , en répandant sur toutes les Sciences , les facultés dont il est capable.

Loin d'ici ces Gouverneurs imbecilles , qui ne savent d'autre moyen d'élever les sentimens d'un Pupille , que de lui rappeler , sans cesse , sa naissance. Sans doute cette perspective doit se représenter quelquefois ; mais qu'est-elle en comparaison de la vaste carrière que nous offre une ame toute spirituelle , & , par conséquent , immortelle ? C'est à cette spéculation sublime que le sage Mentor applique souvent son Disciple. Eh ! quels fruits n'en tire-t-il pas ?

Je fais que ces fruits paroîtront imaginaires à la plupart des hommes ; je fais que parler de l'ame aujourd'hui, c'est comme si l'on parloit d'une chimere ; je fais qu'on ne s'attache qu'aux objets extérieurs , & qu'on s'embarasse peu de la lumière intérieure qui nous les fait connoître. Cependant négligerons-nous , pour cette raison , de remonter à la source de nos raisonnemens & de nos réflexions ? On peut bien dire de notre ame ce que M. de Fontenelle a dit de l'imagination du célèbre Mallebranche : Elle sert des ingrats. Chacun emprunte de cette ame les moyens de s'élever , de s'aggrandir , les moyens de connoître la nature, d'imaginer les arts ; & chacun ignore son excellence &

sa capacité : on abandonne à quelques Métaphysiciens , qu'on traite de visionnaires , le soin de considérer l'ame & de s'en occuper. Malheur étrange ! qui rend notre siècle le regne de la frivolité ! malheur , qui faisoit dire au Prophète Jérémie : Toute la terre est dans la désolation , parcequ'il n'y a personne qui réfléchisse sur soi-même. *Desolatione desolata est omnis terra , quia nullus est qui recogitet corde.*

Un jeune Seigneur, élevé dans de tels principes , s'accoutume à saisir les choses dans leur vrai point de vue : il ne regarde plus ce monde que comme une décoration de théâtre qui va bientôt disparoître , il n'estime plus de trésor que celui qu'il possède au dedans de soi ; il

reconnoit qu'il n'y a de vrais ennemis à craindre que ceux qui peuvent nuire à l'ame ; que le gain de l'univers entier ne serviroit de rien, si l'on venoit à la perdre. On dégage ainsi les créatures de cette espece d'alliage que nos passions mettent par-tout ; on démêle le faux clinquant qui séduit , & l'on approfondit les raisons de ce qui nous étonné ou nous enchante. Nous devenons alors Philosophes presque en naissant , & chaque objet n'ayant plus rien en lui-même qui puisse nous en imposer , nous l'évaluons au poids du bon sens ; & après cette opération , nous le méprisons , ou nous l'estimons.

Heureuse la Philosophie qui naît du fond de notre ame , & non du

trouble de nos passions , qui s'appuie sur la raison , & qui combat les préjugés ! Elle s'étend à mesure que nos années augmentent , elle entretient la paix , elle nourrit le vrai plaisir , & elle triomphe de toutes les situations critiques auxquelles la fortune nous expose. Les jours ne sont plus à charge , lorsqu'on fait solidement penser : la mélancolie , si ordinaire parmi les hommes même les plus voluptueux , n'a aucune prise sur celui qui réfléchit ; partout il se trouve bien , parceque partout il a la société d'une ame qu'on ne sauroit lui ravir. Telles sont les ressources que le véritable Mentor fournit à la jeunesse naturellement volage ; tels sont les objets qu'il lui présen-

te , mais avec ces charmes qui rendent aimables les choses même les plus abstraites.

De la connoissance de soi-même on passe insensiblement à la connoissance des autres ; mais à laquelle on ne peut jamais parvenir , sans le secours des sciences. N'est-il pas étonnant que ces sciences , si dignes de l'homme , échappent à la plupart des Seigneurs ? On sent qu'ils s'y appliqueroient , avec succès , dès leurs tendres années , on sent qu'ils en feroient par la suite un usage admirable , & on néglige un si beau moyen de procurer à l'univers des pépinières d'hommes illustres & savans. Mon fils , dit un pere , n'est point né pour apprendre la Rhétorique & la Philosophie ; j'en veux

faire un Militaire ou un Ambassadeur ; rien de plus. Quel langage ! L'art de la guerre ne fera donc qu'un mécanisme qui consistera à se battre à coup de canon & d'épée ? une ambassade ne fera donc qu'un voyage d'appareil & qu'une visite de cérémonie ? Mais si l'on vouloit raisonner , on sentiroit que toutes les sciences , pour ainsi dire, entrent dans la définition d'un bon Guerrier ; on sentiroit qu'un Ambassadeur , dénué de talens & de connoissances, n'est qu'un complimenteur imbecille qui va traîner dans une Cour étrangere sa propre honte & celle du Souverain qui l'envoie.

Il ne faut pas entendre ici par le mot de sciences , ces élémens d'inf-

truction qu'on donne dans les Collèges. Comment appellerions-nous sciences ce qui n'en est que l'alphabet ? Tout jeune homme , à la fin de son cours classique , n'est qu'en état d'apprendre. Je nomme sciences , les découvertes de la nature , la connoissance de ses phénomènes , le détail des Nations , de leurs loix , de leurs usages , de leurs mœurs , l'ordre des tems & des événemens. Voilà le grand Livre que doivent feuilleter les Seigneurs. On se rappelle combien un grand Roi , qu'il est inutile de nommer , se repentoit de n'avoir point eu la ressource des Sciences : aussi se dédommagea-t-il de ces contretems , en protégeant tous les Savans, d'une manière distinguée : il rechercha dans

les autres ce qu'il ne pouvoit trouver au dedans de soi. Colbert, Ministre, & presque sexagenaire, retourna au Latin & au Droit. M. le Tellier, Chancelier de France, se faisoit répéter la Logique, pour pouvoir en disputer avec ses petits enfans.

Nous ne voulons certainement pas qu'on fasse d'un jeune Seigneur un Poète, un Orateur, un Géometre ; mais il convient de le familiariser avec la Poésie, la belle Eloquence & la Philosophie ; il convient de former en lui même un cabinet intérieur, orné de différentes connoissances, où il puisse entrer au milieu de la foule, où il puisse s'entretenir en secret, & d'où il puisse tirer des principes & des

conséquences relatives aux besoins de son état. Un jeune homme qui aime à se trouver seul de tems en tems , qui fait rendre son bonheur indépendant des lieux & des compagnies , a fait dans ses études un grand progrès. Soit que le sort le transporte au milieu des campagnes ou sur les mers, il s'en console. Une plume , un livre , un compas deviennent alors sa ressource , & lui tiennent place de tous les spectacles & de tous les jeux.

Les sciences nous accompagnent partout , dit Cicéron ; elles voyagent avec nous, elles dorment avec nous, elles sont nos délices , & nul ne peut nous ravir ce trésor. Heureux trésor ! il satisfait plus l'homme, que toutes les richesses en-

semble. Il le place partout comme dans son centre ; car on ne rencontre point de Pays où l'on ne trouve des Citoyens éclairés, & surtout depuis le siècle dernier, siècle, où le gout des Sciences & des Arts s'est plus ou moins répandu. Chaque partie de l'Europe a su participer au lustre dont le regne de Louis le Grand décora les Sciences & les Savans. Allons à mille lieues, nous entendrons citer les Auteurs qui nous sont familiers, prononcer sur eux le même jugement que nous en portons, répéter les mêmes anecdotes qui nous ont plu, & les mêmes faits qui nous ont frappés ; car, il faut l'avouer, les hommes instruits se ressembloient presque partout : ils se fixent également sur l'a-

gréable & l'utile. Aussi peut-on dire que la Science mérite, encore plus que le Commerce, d'être appelée le lien des Nations. On croiroit que tous les Peuples de concert se sont donné le mot pour estimer tel Livre & pour chérir tel Auteur. Ainsi l'étude réunit dans un même point, une multitude d'esprits tous différens les uns des autres.

Mais que de branches diverses forties de cette science, qui comme un arbre énorme, a sa tige jusques dans les cieux, & ses racines jusques dans les entrailles de la terre ! Le véritable Mentor connoit toutes ces branches, & il en raisonne avec son Eleve.

Commençons par la Logique,

l'art de bien penser. Celle qu'on donnoit jadis , étoit pitoyable , & celle qu'on donne encore quelquefois aujourd'hui , presque inutile. On veut apprendre à la jeunesse à raisonner , & on ne lui apprend qu'à sophistiquer. Notre Logique est souvent un assemblage de distinctions qui rendent tout problématique. Aussi Du Han , Professeur de Philosophie dans le siècle dernier , composa-t'il un Livre intitulé : *Philosophia in utramque partem*. La Logique , si elle étoit véritable , rendroit l'esprit juste : c'est sa fin. Rien de plus nécessaire que cette justesse dans le commerce de la vie. Celui qui , par malheur , ne l'a point en partage , produit le même effet au milieu de la société ,

qu'une cloche fêlée dans une agréable sonnerie. Il trouble l'harmonie, & cette dissonance retentit jusqu'au fond de l'ame de quiconque a du bon sens. Plût à Dieu que cette réflexion passagere engageât les Maîtres à réformer encore leur Logique, & à suivre, par exemple, le plan de celle de Port-Royal ! Mais chaque Maître veut faire une Logique à sa façon. Eh ! qu'en résulte-t'il ? Presque tous les jeunes gens étudient la Logique, & presque tous les jeunes gens ne savent pas raisonner. Le monde fourmille d'esprits hérissés de sophismes & de paradoxes. Nous aurions ici beau champ pour tourner en ridicule ceux qui débitent encore le jargon scholastique ; mais ils sont assez pu-

nis d'enseigner de pareilles inepties avec gravité, & trop punis d'y ajouter foi comme ils osent le faire.

La Morale, l'ame de la Religion & de la vie civile, se défigure de jour en jour. Chacun y ajoute ou en retranche selon sa passion & son caprice. Combien d'erreurs enfantées à cette occasion ! erreurs dont les Payens auroient souvent rougi ! La conscience du véritable Mentor, secondee de Livres exacts, & à l'abri de tout soupçon, dicte des préceptes certains, & guide les mœurs du Pupille. Le fondement de la Morale est cet axiome gravé dans tous les cœurs : *Alteri ne feceris quod tibi fieri non vis*. Axiome, qui renfermant l'amour du prochain, doit renfermer, à plus forte

raison , celui de Dieu , puisque l'un n'est qu'une conséquence de l'autre.

Quant à la Métaphysique , on peut gémir de la voir exilée de l'Univers ; car nous n'avons garde d'honorer d'un si beau nom ce verbiage qu'on débite dans les Collèges. Nous appellons Métaphysique , la connoissance de Dieu , la connoissance de nous-mêmes ; celle , en un mot , que le célèbre Malebranche a si bien expliquée dans sa recherche de la vérité. Mais qui est-ce qui s'applique à cette étude ? On la regarde comme inutile , ou comme le fruit de l'imagination , aussi le Philosophe que nous venons de citer , n'est plus qu'un beau rêveur. Voilà comme on le définit ; non qu'il ait effectivement rê.

vé, mais parcequ'il n'est plus à la mode. Quoi qu'il en soit, la Méta-physique ne cessera point d'être la science par excellence ; & quiconque voudra s'élever au-dessus des sens, s'attachera à ses principes. Ils sont lumineux, ils sont vrais, & ils nous transportent dans une immensité pour laquelle nous nous sentons nés. Je ne connois point d'étude plus propre que celle-ci, à détacher la jeunesse de ses plaisirs ; & voilà pourquoi le Mentor la fait entrer, pour ainsi dire, dans toutes les actions de son Eleve. Alors un Seigneur devient Métaphysicien, sans presque s'en appercevoir, & sans avoir l'inconvénient de pousser jusqu'à l'abstraction.

La Physique, plus perfectionnée

dans le siècle où nous vivons , nous offre une foule de bons Auteurs qui en ont traité. On s'en sert & on les cite comme de riches sources où l'on peut puiser les secrets de la Nature. On familiarise un Disciple avec ces grands Physiciens que l'Angleterre & la France ont produits : on l'accoutume à retenir les noms de Descartes & de Newton , & on lui persuade bien que la Philosophie de ce dernier n'eût jamais existé sans celle du premier , quelques éloges qu'on lui donne aujourd'hui ; mais peut-être Newton feroit-il le plus grand ennemi du Neutonianisme , s'il renaîssoit dans cent ans , comme Descartes combattroit infailliblement son propre système , s'il ressuscitoit à

présent. Ces réflexions , faites devant la jeunesse , l'accoutument à se défier toujours de ce qui n'est qu'hypothèse , & à jeter un coup d'œil sur cette foule de Philosophes que de siècle en siècle on a crus des oracles , & dont on se rit maintenant. Ce n'est point par des leçons en regles qu'on instruit un Seigneur sur des matieres de Physique. Le grand Livre de la Nature , ouvert à tout le monde & à tout moment , fournit , sans cesse , l'occasion d'en parler. La nuit même ne sauroit empêcher de lire dans ce livre , puisque le firmament devient alors la plus belle école où nous puissions étudier. Tycho-Brahé passa les nuits à observer les astres.

Oserons-nous hazarder ici ce que nous pensons des Mathématiques ? Elles ne doivent occuper un Seigneur qu'autant qu'elles contribuent à lui donner du goût pour l'application. Cette Science, quoique immense dans son étendue, n'est peut-être pas aussi généralement utile que le publient ses Panégyristes. On voit tous les jours de grands Mathématiciens ne réduire l'art de tracer des angles, des quarrés, des lignes, qu'à de stériles spéculations, & mourir enfin après des cinquante années d'étude, sans avoir fait d'autres ouvrages que d'inutiles calculs. On se contentera donc de donner quelques élémens d'Algèbre, de Géométrie & d'Arithmétique ; mais on insistera sur
le

le Dessein , sur la connoissance de l'Architecture civile & militaire. Ces choses sont d'usage , & reviennent trop souvent dans le commerce de la vie , pour qu'on puisse les négliger.

La Théologie paroît une science étrangere à tous les Seigneurs , parceque tous les Seigneurs n'en ont gueres d'idée. Ils ne connoissent de Théologie que cette scholastique qu'on enseigne sur les bancs , & qui ne convient , en effet , qu'aux Ecclésiastiques ; mais il est une Théologie familiere que la Noblesse ne doit pas ignorer. Elle a pour objet la connoissance des Dogmes & des Conciles , enfin l'Histoire de l'Eglise. Convient-il que des Chrétiens soient tellement

D

étrangers au Christianisme même, qu'ils n'en sachent ni l'œconomie, ni les combats, ni les victoires ! La plupart des jeunes gens ont à peine une notion des Fêtes qu'on célèbre dans le cours de l'année. Ils assistent aux Offices divins, sans en pénétrer l'esprit; ils confondent les Ouvrages des Peres avec l'Écriture sainte, les conseils avec les préceptes. Quelle honte pour eux & pour ceux qui les ont élevés ! On connoit les Scènes de Théâtre, ses décorations, ses usages, & l'on ignore les cérémonies de l'Eglise & ses coutumes. Ne nous étonnons plus si la jeunesse s'ennuie toujours dans nos Temples : elle s'y trouve comme dans un Pays étranger, où rien ne la frappe, & où rien ne l'inté-

resse : elle ouvre les yeux , & elle ne voit point ; elle prête les oreilles , & elle n'entend point. Cependant que de magnificence & de dignité dans le culte divin ! dit la Bruyere ; que d'élévation dans les Pseaumes ! que de majesté dans les chants ! que de pompe dans les Solemnités ! tout édifie & tout annonce la présence du Saint des Saints.

Nous allons parler maintenant d'une Science bien bornée, en comparaison de la Théologie dont nous venons de dire un mot ; j'entends la Géographie , qui n'ayant rapport qu'à cette Terre , une des plus petites planetes de l'Univers , ne peut être beaucoup étendue ; mais vu les limites de nos connoissances

& l'ordre de la Providence qui nous a placés ici-bas pour quelque tems, & qui nous a rendus habitans de cette vallée de larmes, il est bon d'avoir une idée de notre Globe. C'est, d'ailleurs, parceque la Terre est peu de choses en elle-même, qu'il seroit honteux d'ignorer ce peu de chose. Nous sommes sortis de son sein, & tout à-l'heure nous y devons rentrer; hâtons-nous donc de parcourir sa superficie, de distinguer ses montagnes, ses rivières & ses villes. Un jeune Seigneur est ravi lorsqu'il commence par étendre ses idées sur une région qui semble s'étendre à son tour. On profite de l'impression que cause cette joie; on promène ses pensées avec celles d'un Eleve, & on fait des remar-

qués sur tous les Lieux. On lui représente d'abord la position & la fondation de la Cité qu'il habite, de la Province où il est né, & on le conduit ainsi de degré en degré jusqu'aux extrémités du Monde.

L'Histoire, ce tableau mouvant des vertus & des vices; l'Histoire, ce Livre universel où chacun se retrouve, où chacun lit les progrès des Arts & ceux de l'ambition, le commencement des guerres & leur succession, l'origine des Empires & leur décadence, les intrigues des Cours & leurs révolutions, ne peut échapper aux yeux d'un jeune Seigneur. Tout nous avertit d'apprendre l'Histoire, les tombeaux que nous foulons aux pieds, les maisons que nous habitons, les en-

droits que nous parcourons. Il n'est pas jusqu'à la poussière qui s'élève souvent à notre vue, qu'on ne puisse regarder comme des débris de Conquérans & de leurs armées entières. Un Gouverneur ne manque point de prendre occasion de tous ces objets qui nous environnent, pour instruire son Disciple de l'Histoire. Il lui retrace, d'une manière frappante, chaque événement; il en fixe l'époque, en retrogradant jusqu'au premier Homme, & par-tout il parle comme l'Ouvrage du grand Bossuet sur l'Histoire universelle, Ouvrage où l'on entrevoit à chaque page les traces de la Divinité, qui punit & qui protège, qui élève & qui abaisse, qui édifie & qui renverse. L'étude de

L'Histoire devient , par ce moyen , une source de réflexions. Mais on néglige trop celle de son tems : il semble qu'il n'y ait que les Grecs & les Romains qui doivent nous intéresser , comme si chaque siècle n'étoit pas une répétition du précédent , comme si nos Contemporains n'avoient ni passions , ni vertus , & comme s'il n'y avoit plus de rôle important à jouer aujourd'hui dans l'Univers. Sans doute des événemens , dont je puis être le témoin , m'affecteront davantage que des faits souvent douteux , & qui vont se perdre dans les ténèbres de l'antiquité : c'est pour cette raison qu'on accoutume de bonne heure un Seigneur à lire les Gazettes.

Je fais que, par un ridicule abus , nos Gazetiers se plaisent à remplir les feuilles de mille frivolités. On parcourt ordinairement des pages entières , sans y lire autre chose que tel Souverain a dîné en public , ou qu'il a chassé ; mais je fais qu'au milieu de ces détails même on trouve toujours des faits qu'on ne doit pas ignorer : il y a toujours dans les Royaumes certaines circulations de passions & d'intérêts, dont le récit devient utile par les conséquences qu'on en tire. C'est à ce récit que le Mentor rend son Pupille attentif. Il lui montre comme au doigt & à l'œil , l'agitation des hommes, leurs conseils , leurs projets. Eh ! quel bien n'en résulte-t-il pas ? On connoît ses Contemporains, on ap-

prend ce qu'ils valent & ce qu'ils peuvent; on trouve les uns supérieurs à leur siècle, & les autres inférieurs. Car, qu'on y prenne garde, il n'y a de jugement que par comparaison; de manière que si après avoir vu séparément les objets, on ne les rapproche ensemble pour les revoir, il est impossible de bien décider. Voilà comme un jeune homme apprend insensiblement à connoître les Maisons regnantes, les intérêts de chaque Souverain & ses prétentions. Cette connoissance le rend politique & capable de percer dans l'avenir, mais avec discrétion, crainte d'imiter ces gens oisifs qui reglent les Etats selon leur caprice, & qui voient des colosses où il n'y a que des atômes.

Si les Gouverneurs suivoient ce plan , on ne rencontreroit pas tous les jours des Seigneurs qui ignorent jusqu'aux branches de leurs familles & jusqu'à la succession de leurs ayeux. Ils savent à peine , & dans quel siècle ils vivent , & ce qu'ils font , & à qui ils appartiennent. Le vrai Mentor sent ces inconvéniens , & il les prévient.

Le Droit a trop de rapport avec nos propres intérêts, pour le laisser à l'écart. Il traite des Loix , des Coutumès , & nous met , par conséquent , en état de conserver nos biens , ou de les revendiquer. On fait, à l'aide des connoissances qu'il procure , décider à coup sûr entre le tort & la raison. Il a fallu que le monde intelligent eût des regles ,

ainsi que le monde physique , & que chaque Nation suivît une discipline analogue à son genre de vie & à son climat. Ces regles , recueillies en différens Codes , sont l'objet de l'attention d'un Seigneur qui aime à s'instruire , & qui veut apprendre les bornes & l'étendue de l'autorité qui le gouverne. Il faut , dans cette étude , tenir le milieu entre les Italiens & les François. Les uns étudient trop le Droit , & les autres ne l'étudient point assez. Je n'entends point ici les hommes dont la profession est de savoir la Loi ; on en trouve par-tout qui s'y appliquent avec succès.

Passons maintenant à la Médecine , & convenons que ses élémens doivent faire partie d'un plan d'é

ducation. Notre corps , toujours fragile & toujours plein de besoins, nous demande des remedes qu'il faut connoître. Les plus simples sont les meilleurs , & les plus simples sont ces Simples même qui naissent dans nos jardins. Le Sage nous y renvoie comme à la source des guérisons. Pourquoi négliger des moyens si faciles, & se remettre entre des mains étrangères lorsque la raison est encore à nous ? Un Pilote n'abandonne le gouvernail du vaisseau , que lorsque sa raison l'abandonne lui-même. Tant que nous nous possédons , & que nous connoissons notre mal , nous devons donc être en état d'y remédier. Je fais qu'il faut faire de bonne heure l'apprentissage de cet Art , quoique

l'expérience sur cet article soit le meilleur maître. Cette expérience naît de l'attention que nous donnons aux maladies courantes qui arrivent sous nos yeux, & du soin que nous prenons de nous informer de la manière dont on les traite. Rien de plus ordinaire que de voir des Seigneurs autant effrayés d'une migraine, ou d'une fièvre éphémère, que s'ils avoient une attaque d'apoplexie, ou une fièvre putride. Ils sont hors d'eux-mêmes, & se tranquillisent à peine à l'arrivée d'un Médecin qu'on fait venir à la hâte.

Le Disciple, formé par le véritable Mentor, fait distinguer les maladies journalières de celles qui sont sérieuses. Il connoît la constitution de son corps, & le change-

ment que l'abondance du sang & de la bile , ou enfin le mélange de l'un & de l'autre peuvent y apporter. Ce n'est pas un petit avantage de bien savoir la construction de notre machine & tout le jeu de ses ressorts : on en sent l'utilité dans mille occasions. Qu'on ait besoin, par exemple , de se faire ouvrir la veine au milieu de ces campagnes où l'on ne rencontre souvent que des Chirurgiens tout-à-fait ignorans , & qui savent à peine tenir leur lancette ; on ne leur présente que la Céphalique , cette veine qu'on trouve au bras au-dessus de la Médiane , & où il n'y a point de danger. Qu'on ait besoin d'une médecine , on en règle la dose , & l'on en détermine la qualité , parce-

que l'on connoît son propre tempérament. Il faut s'accoutumer à ne jamais prendre une médecine , sans savoir auparavant de quoi elle est composée , & quelle doit être sa vertu.

Je voudrois que chaque homme étant en santé , écrivît les maladies auxquelles il est sujet , & la cause de ses maladies. Le Médecin à qui l'on remettroit ces détails dans un cas de danger , sauroit à quoi s'en tenir, & appliquer le remède nécessaire ; car rien n'est plus périlleux que de traiter également les mêmes maladies. Ce qui a guéri celui-ci , fera mourir celui là. Les corps ne se ressemblent pas , les forces sont inégales & les humeurs différentes ; mais pour prévenir les

maux , on peut dire , en général , que la diete , l'usage de l'eau & du lait, quand l'estomac le souffre, sont les meilleurs préservatifs. L'eau, quoique plusieurs s'en moquent , (sans doute parceque c'est trop commun) répare l'humeur radicale , sert à toutes les coctions qui se font dans notre corps , distribue l'aliment qui nourrit nos parties , tempere les chaleurs , & dissipe enfin la bile ; elle guérit souvent les fièvres , les maux de tête , de gorge & d'estomac ; mais pourvu qu'on en boive alors en grande quantité. Outre que je parle ici par expérience , j'ai le témoignage de Galien en ma faveur. Il a laissé par écrit , qu'il n'a jamais vu aucune personne attaquée de fièvre ardente , qu'il n'ait

guérie , après lui avoir donné abondamment de l'eau fraîche à boire. M. Hecquet a parlé aussi avantageusement de l'eau dans ces derniers tems , & on a remarqué que les Iroquois , les Hurons & les Algonquins ne vivent pas si longtems , & sont sujets à des maladies surprenantes , depuis qu'on a porté du vin & de l'eau-de-vie , ou plutôt de l'eau-de-mort dans le Canada. Ajoutons à cette digression , que ceux qui ne boivent que de l'eau , ont , pour l'ordinaire , la vue plus perçante , l'esprit plus éclairé , qu'ils aiment davantage les Sciences , & qu'ils sont plus propres au conseil & aux grandes affaires. Le vin , lorsqu'il n'est employé que pour ôter la crudité de l'eau , ou pour ranimer

les esprits de tems en tems , devient une boisson excellente, & c'est alors qu'on peut dire : *Vinum lætificat cor hominis.*

Nous placerons ici une réflexion au hasard ; car nous sentons la difficulté de la réduire en pratique. Si chaque homme prenoit une nourriture qui lui fût propre , chaque homme, je pense, vivroit plus longtemps ; car pourquoi des corps bien constitués dépérissent ils, quoique sans accident avant l'âge de quarante & cinquante ans ? La vie ordinaire devroit s'étendre jusqu'à soixante & dix & quatre-vingts ans, selon la remarque du Prophète ; mais tel, à qui il ne faudroit que l'usage de la viande , mange du poisson , & celui qui devroit ne vi-

vre que de volatilles , mange des bêtes à quatre pieds. Il en est de même à l'égard des œufs , des racines & du laitage , qui ne conviennent pas également à tout le monde. Tous savent que les tempéramens sont différens , & tous se rassemblent à une même table , & prennent les mêmes alimens. Si la difficulté de traiter chaque personne selon ses besoins , rend notre avis comme impraticable , la tempérance doit , au moins , y suppléer , & sur-tout chez les jeunes Seigneurs , qui mangent souvent sans regle & sans nécessité. Cela s'appelle se préparer des maladies , & filtrer sa mort peu à peu. Le Mentor y pourvoit , & empêche ces petits repas indiscrets que le ca-

price ou l'oisiveté des Grands fait imaginer.

Après avoir parlé des Sciences , il faut dire un mot sur la maniere d'en discourir , & c'est ce qu'on ne fera jamais bien sans le secours de la Rhétorique. L'art de bien s'exprimer doit surtout briller chez les Seigneurs obligés de converser plus noblement que le vulgaire. Combien de circonstances où un homme de qualité doit paroître en public , y faire un compliment , & répondre à ceux qu'on lui fait ? Aussi pouvons nous assurer que le savoir le plus nécessaire aux Grands, celui dont ils font plus d'usage , est le talent de bien écrire & de bien parler. Mais quand l'acquerront-ils , s'ils ne prennent les leçons d'un

Guide éloquent ? On fait le succès qu'avoit eu l'éducation donnée à Mr. le Duc de Bourgogne par l'immortel Fénelon. Ce Prince s'exprimoit comme T'élémaque, parcequ'il avoit souvent entendu Mentor ; car il faut se persuader que ce ne sont point des figures de Rhétorique apprises par mémoire, qui forment à l'éloquence naturelle. La lecture des beaux Ouvrages, la conversation des hommes diserts, voilà les moyens de devenir disert soi-même. Ajoutons qu'un Gouverneur indique à son Eleve les véritables sources du beau, & qu'il l'oblige à écrire des lettres sur le ton sérieux & badin, de compliment & de recommandation ; plus ou moins relevées, & plus ou moins

respectueuses. On n'écrit pas à son égal comme à son supérieur. Nous ne saurions donc trop recommander l'usage des lettres. Celles de Madame de Sévigné sont des modèles en ce genre, si l'on en excepte la tendresse outrée qu'elle a pour sa fille.

Quant à ce qui concerne la Poésie, nous la jugeons trop belle pour ne pas fixer quelquefois un Seigneur, & trop peu importante pour le captiver. Il seroit honteux à un certain âge de n'avoir lu, ni Virgile, ni Horace, ni Boileau. On doit même retenir quelques vers de ces Auteurs, non pour les citer en pédant, mais pour répandre l'aménité dans un repas, ou dans une conversation. La Poésie élève l'a-

me , elle inspire des sentimens , elle épure le langage , & il n'est point de vrai Mentor qui n'en conseille la lecture , & qui ne soit charmé de voir son Eleve faire , par hasard , une Chanfounette ou une Epigramme. Louis le Grand ne dédaigna pas de fredonner quelques *im. promptu* de sa façon ; mais il faut que ces vers , pour être bons , naissent de l'occasion. Ainsi sous l'ombrage d'un chêne , ou sur le bord d'un ruisseau , on pourra chanter les douceurs de la solitude , & au milieu d'une fête galante en célébrer les agrémens.

Il y en a qui s'imaginent qu'à force de lire & de parcourir un tas de volumes , on devient savant. Les intempérances de lecture n'ont ja-

mais fait un grand maître. Un Philosophe croyoit faire son éloge en s'appellant, *homo unius libri*; il vouloit par là donner à entendre qu'il n'étudioit jamais plus d'un Livre à la fois. Il feroit à souhaiter d'avoir un abrégé de tout ce que les fameux Auteurs ont écrit de meilleur. Ce feroit comme un élixir qui nous communiqueroit le véritable génie des grands Hommes. On a suivi ce plan dans une Bibliothèque poétique donnée en France depuis peu. On a réduit à quatre volumes tous les Poètes François, parcequ'on n'en a extrait que l'agréable & l'utile. Le véritable Mentor a soin de faire faire ces abrégés, en ne mettant entre les mains de son Disciple qu'un petit nombre de Livres choisis :

sis : ainsi sur la Poésie il donne l'Ouvrage dont nous venons de parler , en y joignant le Paradis Perdu de l'incomparable Milton , & la Jérusalem du Tasse : sur la Médecine , un Traité d'Anatomie ; les Aphorismes de Boerhaave ; & le Dictionnaire de Lémery : sur la Rhétorique , le Discours sur l'Eloquence , par l'élégant Fénelon ; les Oraisons funébres du grand Bossuet , celles de Fléchier , & ses Panégyriques des Saints , avec la Préface de cet Ouvrage , qui vaut encore mieux que l'Ouvrage même ; le Petit Carême de Massillon : sur l'Histoire , le Discours du grand Bossuet , chef-d'œuvre en ce genre ; Tacite ; Tite-Live ; l'Histoire ancienne & Romaine , par Rollin ; les Annales d'I-

talie , par Muratori : sur la Géographie & la Mythologie , l'Ouvrage de l'Abbé Banier : sur la Logique , celle de Port-Royal : sur la Morale , l'Art de se connoître soi-même , par Abadie ; les Caracteres de la Bruyère ; la Conversation avec soi-même , & la Jouissance de soi-même , que je recommanderois plus volontiers , si ces Ouvrages étoient un peu retouchés , & si je n'en étois pas l'Auteur : sur la Métaphysique , l'Homme de Descartes & la Recherche de la Vérité , par le célèbre Mallebranche : sur la Physique , la Pluralité des Mondes de Mr. de Fontenelle ; le Neutonianisme des Dames , par Mr. Algaroti ; le Spectacle de la Nature , par Mr. Pluche : sur la Théologie familière , l'Existence

de Dieu , par Mr. Fénelon ; les Pensées de Pascal ; les Mœurs des Israélites & des Chrétiens par Mr. l'Abbé Fleuri , & ses admirables Discours au sujet de l'Histoire Ecclesiastique ; la Manière de lire & d'étudier chrétiennement les Poètes , par Tomassin ; un petit Traité contre l'Athéisme , par le P. Tournemine ; & le Poème de l'Antilucrèce , par le Cardinal de Polignac : & celui de la Religion , par Mr. Racine ; l'un écrit en Latin , & l'autre en François , ont chacun en leur genre des argumens & des beautés qu'on ne peut assez admirer : sur les Mathématiques , les Elémens de Mr. Rivart ; les Récréations d'Ozanam : sur toutes les Sciences , enfin les Entretiens du

P. Lamy , Livre qu'on ne fauroit trop conseiller ; la Manière d'étudier & d'enseigner, par Mr. Rollin : & parmi les Romans , Télémaque ; c'est le seul qui vaille la peine d'être lu. Les autres , quelque bien écrits qu'ils soient , ne contiennent que des chimères dont notre cœur & notre imagination n'ont pas besoin. Le merveilleux ne doit plaire qu'autant qu'il est vrai , & les Histoires n'en manquent point. Je voudrois aussi qu'on parcourût Moreri, en donnant une heure & demie chaque jour à cette lecture qu'on arrangerait dans sa tête selon l'ordre chronologique.

Voilà , comme on voit, une bien petite Bibliothèque , puisqu'elle ne monte pas à une centaine de volu-

mes ; mais les conversations intéressantes du Mentor y suppléeront. Cette dernière façon d'instruire a beaucoup plus d'analogie avec l'état des jeunes Seigneurs qui ne sont faits ni pour être des Bibliothécaires , ni des Savans d'une érudition consommée. Il suffit qu'ils sachent parler de tout à propos , & qu'ils ne paroissent pas étrangers au langage des hommes érudits, ainsi qu'à leurs Ouvrages. Rien de plus honteux que de voir de jeunes gens bâiller, sitôt qu'on parle science, de voir qu'ils confondent les lieux & les tems , & qu'il ne connoissent absolument rien dans la nature. Pour remédier encore mieux à ces inconvéniens , le Mentor engagera quelque personne capable, à réduire

en forme de catalogue alphabétique, les noms des principaux Auteurs de ces derniers tems, avec une très petite analyse de leurs Ouvrages.

Par exemple, on y liroit à la lettre *B*, Bourdaloue, Jésuite, & fameux Prédicateur François, du siècle dernier, a rétabli le gout de la Chaire. A la lettre *N*, Newton, Philosophe Anglois, qui par l'effort de son génie & de ses recherches, découvrit les plus beaux secrets de la Physique, inconnus jusqu'alors. A la lettre *P*, Pascal, fut un Ecrivain sublime & profond: il confondit les corrupteurs de la Morale, les Déistes & les Athées; il donna dans telle année tel & tel Ouvrage; ainsi du reste.

Tel feroit le catalogue alphabétique , dont l'étendue ne contiendrait peut-être pas trois cens pages ; mais ces pages apprises par cœur , donneroient à un Seigneur une idée des Auteurs & des Ouvrages qu'on cite le plus souvent : elles le mettroient en état de reconnoître , au milieu d'une Bibliothèque , les Ecrivains modernes , & lui feroient souvent naître le desir d'en lire quelques-uns.

Il y a un écueil à craindre chez les Seigneurs qui ont de l'esprit & des connoissances ; écueil qui feroit souvent désirer de les voir ignorans ; c'est la suffisance. Un jeune homme parvenu à avoir quelques notions de la nature & du monde littéraire , se considère soi-même

comme un Aristote. Ses regards , en conséquence , ne sont que des airs de mépris ; son rire , qu'un ris de pitié ; ses paroles , que des railleries ; sa démarche , qu'insolence & fierté. Il s'imagine que toute la science & tout le bon sens logent dans sa tête , qu'il est enfin l'oracle qui a droit de prononcer. Au milieu de ses maîtres il parle seul , & toujours il condamne , il approuve , il décide. Le Mentor habile prévoit ces suites funestes , dès les premiers instans qu'il forme son Elève ; il imprime bien dans son cerveau , & encore plus dans son cœur , que le Philosophe vraiment éclairé , fut celui qui disoit : *J'en sais assez pour savoir que je ne sais rien* ; il lui répète souvent qu'on

feroit un Dictionnaire encore plus ample de ce que les hommes doctes ignorent , que de ce qu'ils ont appris ; que l'esprit le plus brillant n'est qu'une étincelle dont l'éclat se dissipe au moindre accident. La simplicité fut toujours compagne de la véritable science. De fameux Anglois , venus de Londres à Paris , uniquement à dessein de voir le célèbre Mallebranche , le trouverent plus admirable au milieu d'une troupe d'enfans avec lesquels il s'amusoit , que dans ses Ouvrages même.

Nous ne prétendons point ici que le Gouverneur doive lui même enseigner les Sciences dont nous venons de donner une légère idée : c'est l'affaire du Précepteur & des

Maîtres ; mais le Gouverneur se fait un devoir & un plaisir d'interroger son Elève de tems en tems , & de converser amicalement avec lui sur ses études , afin de juger de ses progrès , & de lui fournir de nouvelles réflexions. Le Gouverneur raisonne sur les Sciences , le Précepteur les enseigne ; le Gouverneur fait lire dans le cœur des hommes , le Précepteur dans les livres ; le Gouverneur apprend les usages du monde , le Précepteur fait connoître les mœurs des Anciens ; le Gouverneur forme le cœur & l'élève , le Précepteur cultive l'esprit & l'enrichit ; le Gouverneur ne prend jamais l'air pédant , le Précepteur ne le quitte guères ; le Gouverneur enfin est des-

tiné pour la Société, le Précepteur pour le Cabinet. Telle est la différence. Mais on confond presque par-tout aujourd'hui le Précepteur & le Gouverneur, & l'on ne croit voir également dans l'un & dans l'autre que de la pédanterie & un métier à gages. Cela est même poussé si loin, qu'un Gentilhomme ne peut plus être compagnon de voyage de quelque Seigneur de ses amis, sans être regardé comme un Pédagogue.

Cependant il faut encore distinguer un compagnon de voyage d'un Gouverneur. Celui-ci reste long-tems avec son Elève avant de voyager, & il en prend soin dès l'âge de dix à douze ans; celui-là, au contraire, ne paroît que lors-

qu'il s'agit de passer d'un Pays dans un autre : ainsi plusieurs Officiers , sans être Gouverneurs , sont tous les jours priés de donner un coup d'œil sur les démarches d'un jeune Capitaine ou Lieutenant. C'est de style dans les Armées.

Les peres ne méprisent ordinairement les Gouverneurs de leurs fils , que parcequ'ils ignorent que , selon l'ordre de la nature & de la Religion , ils doivent être les premiers à faire cette fonction. La relation entre un Mentor & son Elève n'est qu'accidentelle ; mais elle est réelle entre un pere & ses enfans. Aussi ne peut-on assez blâmer la conduite de ces parens , qui ne voient leurs fils que par hazard , qui ne leur parlent que pour les gronder ,

ou qui les traitent comme des étrangers. Combien de meres qui connoissent moins leurs enfans que leurs chiens , & qui laissent leur propre famille se consumer de désespoir & d'ennui dans un triste donjon , pendant qu'elles jouent , ou qu'elles perdent le tems à plaire & à babiller !

Cependant on aura beau multiplier les Précepteurs & les Gouverneurs , & surcharger les enfans d'exercices & d'études : on réussira beaucoup moins dans leur éducation , que si l'on s'en mêloit soi-même. Il n'est rien tel que l'œil du pere ; mais cet œil doit être éclairé , & ne pas appercevoir continuellement des défauts où il n'y a que des légéretés. Bien des parens étouf-

fent l'esprit des enfans à force de les gronder , de les intimider & de vouloir les rendre parfaits. Aussi pouvons-nous assurer que personne n'est moins en état de juger des enfans que leurs parens. Ou ils les croient des prodiges, & ils leur permettent tout ; ou ils les croient des monstres, & ils ne peuvent les souffrir. La vertu , qui tient toujours un sage milieu , nous apprend que les jeunes gens ne font pas des hommes accomplis qu'on doit toujours admirer , ni des sujets incorrigibles qu'on doit toujours châtier.

Que les peres ne méprisent donc pas les Gouverneurs , s'ils veulent ne pas se mépriser eux-mêmes ; car le Mentor n'est que la représentation des parens : il n'agit qu'en leur

nom , & finalement il tient leur place. Qu'ils apprennent , s'ils osent avoir de l'orgueil , qu'il ne fauroit être plus mal placé que vis-à-vis d'un Gouverneur , & que tout Gentilhomme est bien plus honoré de faire la fonction de Mentor , que celle de Directeur de Théâtre , c'est-à-dire , de Danseurs , de Musiciens & de Farceurs. Cependant combien de Nobles ne rougissent pas de prendre cet emploi , & le croient égal aux charges les plus distinguées ? La mode est un terrible tyran ; elle fait , sans autres loix que ses caprices , déterminer les degrés de mérite ou d'honneur.

Mais parlons maintenant des Arts , qui doivent naturellement suivre les Sciences , & qui se rédui-

sent à quatre, par rapport aux Seigneurs ; la Musique, les Armes, le Manège & la Danse. Il convient qu'un jeune homme de qualité sache quelque chose de la Musique ; mais en Seigneur qui abandonne le talent d'exceller en ce genre aux Musiciens de profession. Philippe, Roi de Macédoine, disputoit avec un habile Symphoniste de la beauté d'un air. Ce seroit grand dommage, lui dit le Symphoniste, que vous eussiez été assez malheureux pour savoir cela mieux que moi. Sage réponse, qui doit servir de leçon !

Les autres Arts que nous venons de citer, ont l'avantage de rendre le corps souple & dispos ; & c'est un grand point, car le corps devant

être l'interprête de l'ame , il faut l'accoutumer à se plier & à prendre différentes postures selon les circonstances. Ici , c'est un pied , qui glissant l'un devant l'autre avec grace , annonce le respect ; là , c'est un signe de tête , qui bien ordonné , dénote l'approbation. Ici , c'est un regard , qui tombant sans affectation , exprime la modestie ; là , c'est une démarche élégante que produit une noble fierté. On jugera ces détails puériles , & cependant ce sont ces détails qui forment la symétrie des sociétés , ce qu'on appelle enfin le savoir-vivre. C'est pourquoi le Mentor a soin de donner un coup d'œil sur les différens Maîtres chargés des exercices corporels ; crainte qu'ils n'entretien-

nent son Disciple de toute autre chose que de leur profession.

On ne sauroit bien profiter de ces leçons , si l'on ne regle les heures d'une journée. D'ailleurs , qu'est-ce qu'une vie toute en désordre , une vie où le jour devient la nuit , où jamais un moment ne ressemble à ceux qui ont précédés ? Ainsi le sommeil qui ferme nos yeux , & qui suspend l'exercice de nos sens , doit s'écouler dans le tems où la nuit nous dérobe tous les objets. Pierre Czar , ce Philosophe singulier que Paris posséda quelque-tems , dont la Moscovie jouit plusieurs années , & que l'Europe admirera toujours , disoit en voyant le lever de l'aurore : Les hommes sont insensés de ne pas contempler

chaque matin ce spectacle , le plus beau de l'Univers : ils s'amusent à voir un portrait , ouvrage futile d'un mortel , & ils ne regardent pas le tableau de la Divinité même. Pour moi , ajoutoit il , j'étends ma vie le plus que je puis en dormant le moins que je peux.

Si ces réflexions pouvoient percer jusqu'au cœur des jeunes gens , on ne les verroit pas s'abandonner à toute leur mauvaise humeur , lorsqu'on les éveille par hasard , ou pour quelque affaire. C'est au réveil , dit-on , qu'on connoit l'humeur d'une personne , & l'on a raison. L'homme doux & poli s'arrache au sommeil d'une manière douce & tranquille ; le brutal se récrie , & fait éclater tout son mécon-

tentement. C'est pourquoi nous avancerons ici , contre le sentiment de Montagne , qu'il est à propos que le Mentor fasse quelquefois éveiller son Disciple sans nécessité , non au milieu de la nuit , mais le matin. Cela accoutume un jeune Seigneur à quitter le sommeil , comme on quitte une promenade , avec le même sang froid & la même indifférence.

Le réveil nous engage à suivre la journée , & à dire un mot de ce que la jeunesse qui se trouve à la maison paternelle , doit faire chaque jour. Il faut distribuer le tems de maniere qu'il fournisse le loisir de lire quelques Ouvrages qui traitent des Sciences ; il faut étudier l'Histoire & la Géographie , par-

courir quelques endroits des meilleurs Orateurs & des meilleurs Poètes Latins & François. Par ce moyen on entremêle des lectures amusantes à des lectures sérieuses, & on apprend tout à la fois, sans presque s'en appercevoir, à connoître les Sciences & la belle Eloquence. On ménagera quelques instans pour les donner au Dessin, à la composition d'une Lettre, au moins, par jour, & il y aura une conversation réglée qui roulera sur ce qu'on aura lu. Le tems, quoique rapide, devient long, quand on fait le ménager.

On suivra le même ordre les Dimanches & les Fêtes, à la différence que les Offices divins prendront la place des études sérieuses,

& que l'Histoire sainte & l'Histoire ecclésiastique remplaceront la Géographie & l'Histoire profane. Il y a des Poésies sacrées dont on réservera la lecture pour pareils jours, comme celles de Santeuil, Poète Latin.

Nous supposons que l'étude des Langues a déjà précédé l'éducation dont nous parlons ici. Il est bien plus facile de les apprendre dans les premières années, & il n'est pas permis de négliger ce moyen de converser avec les différentes Nations. Aussi ne sauroit-on trop s'étonner de voir les François attentifs d'ailleurs à bien s'instruire, ne s'appliquer qu'à leur propre Langue. Je fais que cette Langue est devenue presque universelle ; je fais qu'au-

jourd'hui tout veut être François, comme autrefois tout étoit Grec & Romain ; car toujours il y eut dans le monde une Nation privilégiée qui donna le ton ; mais ne doit-on pas se mettre en état de lire dans les sources , les bons Auteurs Italiens , Anglois & Allemands , & d'expliquer ses besoins lorsqu'on voyage chez les Etrangers ?

Quant aux récréations toujours nécessaires après les exercices & les études , la chasse , la pêche , la course , les jeux de billard & du ballon sont celles qui conviennent. La chasse , de tout tems , fut le divertissement des grands Seigneurs & des Souverains même , & il faut avouer que c'est un agréable amusement , tant qu'il ne dégénere point

en passion. Mais rien de plus ordinaire que de voir de jeunes gens de qualité perdre tout le fruit d'une heureuse éducation à la poursuite d'un lievre ou d'un sanglier. Ils ne datent plus leurs jours que par les pieces de gibier qu'ils ont tué. Quel malheur ! Ainsi le vernis qu'on donne aux tableaux , ne dure que quelque tems ; il s'évapore , & l'on n'appperçoit que de la toile & du bois.

Malgré la nécessité d'une vie sagement distribuée en différentes études & en différentes récréations , ce seroit une puérilité chez un Gouverneur de s'y astreindre au point d'être à la minute. Il faut une certaine aisance dans les occupations , qui les rende gracieuses.

Loin

Loin de nous ces Gouverneurs, disons mieux, Précepteurs, qui comptent les quarts d'heure par les doigts, qui ne parlent qu'à trois tems, & qui ont l'œil & le visage toujours apprêtés. Si l'heure sonne, ils arrachent leur Pupille d'une compagnie, & ne lui laissent pas le loisir d'entendre une histoire déjà commencée. On peut bien définir ces pédans, des hommes solemnels; car ils semblent toujours représenter une décoration de fête ou de spectacle. Aussi les jeunes Seigneurs ne sauroient s'accoutumer à les voir tous les jours; ils ne peuvent même les souffrir, & ils n'ont pas tout le tort. Il faut engager un Eleve à s'acquitter de ses devoirs par amour, lui laisser la liberté de

se lever quelquefois plutôt ou plus tard , converser enfin avec lui au lieu d'étudier , si , par hasard , l'occasion s'en présente. Qu'un jeune homme cherche à reculer une heure d'étude de tems en tems , & même à l'éviter , ce n'est ni un vice , ni un phénomène ; mais le mensonge qu'il emploie souvent pour s'excuser , en pareil cas , ne sauroit être toléré.

Nous sommes nés pour rendre témoignage à la vérité , de façon que quiconque ose l'altérer , est un mal-honnête homme. Aussi le plus grand affront qu'on puisse faire à quelqu'un , c'est de lui donner un démenti. Le Mentor prévient un tel défaut , en parlant toujours vrai à son Disciple , en dissipant tous

les préjugés , dont les Nourrices & les Gouvernantes ont nourri son enfance , & en lui répétant souvent que l'excuse mensongere est une nouvelle faute souvent pire que celle qu'on dissimule.

On ne sauroit croire combien un Gouverneur doit paroître au fait de toutes les finesse d'un jeune Seigneur. Il faut même qu'il lui dise : j'ai été jeune ainsi que vous , & j'ai vécu autrefois dans le centre de la jeunesse , environné de tous mes condisciples : ainsi je ne puis ignorer toutes les ruses dont un Ecolier est capable. Je fais qu'à l'aide d'un domestique vous me déroberiez la connoissance de certains discours & de certaines démarches ; je fais qu'en ma présence vous affec-

terez un air composé , & que hors delà vous serez opiniâtre & dissipé ; je fais qu'en telle occasion vous me donnerez telle réponse ; que vous pourrez feindre des maladies ; mais qu'y gagnerez-vous ? votre triomphe , en pareil cas , sera votre propre perte. Je ne desire que d'être votre meilleur ami ; rendez-moi donc le confident de vos petits plaisirs & de vos petits chagrins. Je vous dirai de cœur , si telle action convient , si telle visite est à propos , si tel discours est à sa place ; & pour peu qu'il y ait moyen , je me prêterai à votre volonté ; car je ne mets pas ma gloire à vous gêner , mais à vous mériter l'estime de tous les honnêtes gens. L'esprit de dissimulation , ajoutera t-il,

n'est que le partage des ames vulgaires.

De telles réflexions , semées à propos , sont excellentes , d'autant mieux que les jeunes gens ne cherchent qu'à surprendre & qu'à s'échapper. On les apperçoit , dès qu'ils ont commis quelques fautes qu'ils soupçonnent être reprehensibles , roder autour de leur Gouverneur , le prévenir , le caresser. Ils affectent alors de lui faire quelque confidence , pensant que par cette adresse , ils éviteront une réprimande , ou un nouveau règlement , & qu'enfin ils dissiperont le souvenir qu'on peut avoir de leur conduite. Le Gouverneur habile n'est point dupe , & il voit venir de loin son Disciple :

*Frustra jacitur rete ante oculos pen-
natorum.*

Par-tout on remarque les ruses des jeunes gens. Leur conversation découfue , qu'on croiroit l'effet du hafard , a souvent pour fin d'empêcher un entretien sérieux ; car toujours attentifs à fuivre leurs petites fantaisies, ils font ingénieux à retomber fur des bagatelles , & voilà pourquoi lorsqu'ils n'y peuvent parvenir par des paroles , ils chantent , & laiffent à penser que les discours intéreffans ne fauroient leur plaire. C'est dans ces rencontres , comme en bien d'autres , que le Gouverneur doit souvent fermer les yeux. Tout voir , difoit un Empereur , diffimuler bien des chofes , en punir peu ; c'est le moyen de

regner avec sagesse : *Omnia videre, multa dissimulare, pauca punire*, & c'est le moyen aussi, peut-on ajouter, de diriger la jeunesse avec prudence.

Certainement l'aversion que nous avons pour les choses sérieuses, dans nos premières années, naît en partie de ce qu'on ne donne point alors assez d'effort à l'esprit : cette saison où l'âme pétille, & ne cherche qu'à se faire jour, se passe entre les bagatelles, les jeux, les papillotes & les miroirs; car bien des Gouverneurs, loin de suivre le règlement que nous avons tracé, abandonnent leurs Elèves pendant la moitié du jour, aux valets de chambre & aux perruquiers. On tortille des cheveux, on les poudre

à plusieurs reprises , on les parfume enfin , & voici déjà la matinée écoulée dans cette étude que les Seigneurs préfèrent à toute autre. Le vrai Mentor interdira-t-il cet usage ? non , sans doute ; mais il abrégera les momens qu'on y emploie ; il inspirera à son Pupille ces sentimens philosophiques qui font regarder l'ajustement comme un esclavage ; il lui rappellera souvent l'exemple d'un grand Roi qui règne aujourd'hui , & qui ne donne qu'avec peine un quart d'heure à sa toilette. Peut-être ne feroit-il pas hors de propos d'avoir un Lecteur qui liroit quelque Ouvrage amusant, lorsqu'on frise les jeunes gens : leur tête , par ce moyen , s'orneroit au dedans & au dehors.

L'occasion se présente si naturellement ici de dire un mot des habillemens , que nous la saisissons. Comment l'homme a-t-il mis sa vanité dans ce qui l'humilie d'avantage ! Le velours le plus magnifique n'est qu'un misérable filament dérobé à l'insecte qu'on foule aux pieds , & l'or le mieux travaillé , qu'une vile matiere arrachée aux entrailles de la terre. Aussi n'y a-t-il que les fots qui se glorifient de leur parure , & qui n'estiment les personnes qu'à proportion de leurs habits ; mais , par malheur , ces fots font le grand nombre. Lorsque j'apperçois un Prince , ou lorsque je lui parle , dit le Philosophe , je renvoie l'argent dont il est chamarré , aux antres d'où on l'a tiré ; la

soie dont il est vêtu, aux vers qui l'ont produite ; les serviteurs qui l'environnent, aux familles d'où ils sont sortis ; il ne me reste enfin que sa personne. Je l'observe, je l'analyse, & par ce moyen je ne prens jamais le change sur son compte ; car il faut l'avouer, la pompe des Grands s'incorpore tellement avec eux, qu'on confond le tout ensemble.

Si l'on dépouilloit ainsi les Seigneurs en idée, combien d'eux paroitraient dénués de talens & de vertus ! On n'accorderoit qu'à leur rang un respect qu'on croit souvent rendre à leur mérite.

Heureux le jeune homme assez éclairé pour ne considérer la parure que comme un tribut dû au

rang & à la fociété , & non comme un fujet de triomphe ! L'oifeau chaque matin fait fa toilette d'un coup de bec & en fecouant fon plumage , & nous , quoique nés pour commander à tous les animaux , nous n'avons pas cet avantage : il faut que notre vie , toute courte qu'elle eft , fe raccourciffe encore plus de la moitié par tous les foins qu'on donne à un misérable corps. Le grand art confifte à n'étendre ces foins qu'à proportion de ce que chacun de nous doit à fa propre confervation & au poste qu'il occupe dans le monde.

Il y a long-tems que nous ménageons l'inftant d'arriver à ce monde ; mais il convenoit d'aller par degrés ; il convenoit que la con-

noissance de Dieu précédât la connoissance de soi-même , & celle-ci la connoissance des autres ; il convenoit qu'on étudiât des Livres avant d'étudier les hommes : car tel est le plan de cet Ouvrage. L'instruction domestique , donnée par le vrai Mentor , a servi d'introduction au commerce du monde : ce qu'il a dit jusqu'ici préparoit son Eleve à paroître sur ce grand théâtre dont il seroit impossible de peindre tous les mouvemens. En effet , à chaque instant la scene varie , & le labyrinthe même de Dédale n'eut pas tant de détours & de sinuosités. C'est là que les cœurs se plient & se replient en mille manieres différentes ; c'est là que les génies , aussi variés que les visages , exigent que

tantôt on pleure & que tantôt on rie, que tantôt on approuve & que tantôt on condamne; c'est là que les passions se travestissent, & prennent la forme & le nom même des vertus; c'est là enfin que la louange & la fatyre exercent leur rôle tour à tour, & quelquefois toutes deux ensemble. Quel contraste ! quel cahos !

La connoissance du monde est une science de proportion & de discernement. Science de proportion, qui nous engage à rendre à chacun ce qui lui appartient, & qui nous empêche de confondre le Prince avec le Gentilhomme, le Gentilhomme avec l'Artisan; science de discernement, qui entrevoit d'un clin d'œil, le moment de se présen-

ter ou de se retirer, de se taire ou de parler, d'accepter ou de refuser, d'applaudir ou de censurer. Qu'on juge à présent du risque & de l'embarras d'un jeune Seigneur abandonné à ses propres réflexions.

Il est vrai que la Divinité se peignant au dedans de nous, nous apprend à nous peindre aux yeux des autres; il est vrai que nos conversations ne sont, en quelque sorte, que des copies de nous-mêmes; mais n'y a-t-il pas de l'imprudence à nous dévoiler sans discrétion? Eh! quand nous voudrions le faire, notre cœur qui nous échappe & qui nous trahit, nous laisseroit-il toujours libres sur cet article? Il faut donc recourir au Mentor, dont la présence devient ici plus néces-

faire que jamais. C'est lui , qui , se frayant une route jusqu'au cœur d'un jeune homme , vient à bout d'ébaucher au dedans de lui la conversation telle qu'on doit la tenir au dehors ; c'est lui qui apprend comment on doit se confier aux hommes & s'en défier, comment on peut fuir, le monde & le rechercher, respecter ses modes & les mépriser, devenir en un mot sincere & complaisant, sérieux & enjoué, méditatif & agissant ; c'est lui qui réglant l'extérieur, le compose de manière à ne pas nous trahir dans une compagnie par un ris indiscret , ou par un geste inconsideré.

La société est un assemblage d'esprits ; mais ces esprits ne peuvent communiquer entre eux qu'à

l'aide des signes , des paroles , des gestes , des postures & des regards. L'ame se fait jour à travers ces organes matériels ; ils nous expliquent ses affections & ils nous interprètent ses desirs. Ainsi l'habileté d'un homme du monde consiste à ne point équivoquer sur ces signes , à ne les employer que décemment & à propos : autrement on parle en sot , on décide en ignorant , on agit en dupe , on se présente en étourdi.

Ce qui empêche ordinairement la jeunesse de suivre ces regles de société , c'est son humuer. On entend par humeur , un je ne sais quoi qui tantôt ride le visage & tantôt l'épanouit , qui tantôt nous rend odieux & tantôt aimables. Si les

conséquences en sont telles, quelle attention ne doit-on pas apporter, pour se procurer une humeur toujours gracieuse ! Aussi le Mentor ôte toute l'âcreté qui peut se trouver dans celle de son Disciple ; & pour y réussir, il examine son cœur, il en suit les mouvemens , ou il les arrête. Les ressorts qui font agir un jeune homme , sont invisibles , jusqu'à ce qu'on en ait découvert le mobile. Si c'est la fierté , il faut humilier ; si c'est l'obstination , il faut contrarier ; si c'est la paresse , il faut éguillonner ; si c'est l'indocilité , il faut dompter. Les Seigneurs chez qui on a laissé fortifier une humeur atrabilaire , ou dominer une trop grande vivacité , deviennent les fléaux de la société. On les redou-

te , on les évite , & personne , pas même un Domestique, ne veut traiter avec eux. En vain ils auroient raison ; on suppose toujours qu'ils ont tort , & toujours on ne se trompe pas , puisque c'est un grand tort que celui d'abonder dans son sens , & de parler avec aigreur.

D'une humeur toujours enjouée dérive naturellement cette politesse qu'on peut appeller l'ame de la société ; car , hélas ! que seroit la société sans ses agrémens , sinon un commerce d'hommes bizarres , qui ne se rencontreroient que pour se heurter , & qui ne se parleroient que pour s'injurier ? Veut on plaire , il faut agir avec civilité ; mais de cette civilité qui n'est ni grimace , ni affectation ; de cette civilité qui

n'a rien de gênant, ni d'outré. Rien ne fatigue plus dans l'usage de la vie, que cette suite de cérémonies superflues, si usitées parmi les Orientaux. Laissons ces Peuples s'appeller *les Freres de la Lune & du Soleil*; laissons-les tomber aux pieds les uns des autres, & s'affervir à cet esclavage. Chaque Pays a ses mœurs & ses usages. Notre politesse, heureusement dégagée de cette contrainte & de celles des anciennes Cours, où tout étoit guindé, ne consiste aujourd'hui qu'à se saluer & à se visiter à propos, qu'à se prévenir enfin lorsqu'il en nait l'occasion. Mais plus l'exercice de cette politesse est facile, plus il est honteux de ne pas s'y conformer, & sur-tout pour les Grands, qui ne

sont véritablement grands qu'à proportion de ce qu'ils s'humanisent, & qu'autant qu'ils rendent le salut à chacun. Combien Pline, dans son beau Panégyrique de Trajan, n'a-t-il pas fait valoir l'affabilité de cet Empereur ! Il le peint comme prévenant tout le monde par un sourire, comme ne proférant que des paroles obligeantes & gracieuses.

L'exemple d'un Gouverneur poli contribuera plus que toutes les leçons, à former son Disciple à la politesse. Qu'il commence donc par lever son chapeau, par employer ces expressions : *Faites-moi le plaisir, je vous prie* ; & bientôt, j'en suis sûr, cette manière d'agir aura plus de succès que toutes les réprimandes.

C'est ici le lieu de parler des visites , la politesse en étant le prélude. Personne n'ignore qu'il y a des visites de nécessité absolue , de simple bienfaisance , & enfin de délassement. Les premières sur-tout sont réglées par le Mentor , qui en fixe les instans & qui les diffère le moins qu'il peut. C'est alors que le respect, & en même-tems une certaine dignité doivent briller, sans aucune affectation. Il feroit beau voir en cette rencontre ces révérences en *pirouettemens* , ces contorsions d'épaules & de visage , ces airs dédaigneux, ces signes de tête moqueurs, ce manège enfin de Petits-mâtres, aussi pitoyable qu'impertinent. Le Gouverneur doit, dans l'occasion, diriger, d'un clin d'œil, une révé-

rence faite à propos , ou une réponse placée comme il convient. Souvent il est le soleil qui fait rendre des sons à la statue de Memnon , l'éguille d'une pendule qui regle les heures , & qui se remue d'une maniere imperceptible. Nous combattons ici un paradoxe trop accrédité , parceque c'est sur tout pendant les visites dont nous traitons , qu'on en sent davantage le faux. On ne se repent jamais , nous dit une foule de livres & de personnes , de n'avoir pas parlé. Mais qui doute que , faute d'avoir parlé aux Grands dans une circonstance favorable , on a perdu ses affaires , & souvent manqué sa fortune ? Qui doute qu'il y a mille occasions où l'on doit répondre , interroger , &

même imposer silence ? Disons qu'on ne se repent jamais d'avoir parlé à propos , & la proposition sera vraie en tout sens.

On remarque , sans cesse , dans un jeune Seigneur bien élevé , l'impression de la main qui l'a formé. On admire comme il se présente avec grace , comme il est simple dans ses manieres , comme il écoute avec attention , comme il parle avec circonspection : telle doit être la maniere de se comporter dans les visites de bienfaisance. C'est là qu'il faut pleurer avec ceux qui pleurent , rire avec ceux qui rient , accommoder enfin son visage aux complimens de condoléance , ou de félicitation qu'on doit faire. C'est un art de bien distinguer le

cérémonial du monde, & cet art est nécessaire : autrement on se donne un ridicule , qui, tout puérile qu'il paroît, rend souvent un jeune Seigneur l'objet du mépris, ou, du moins, de la raillerie. Le monde est fou, j'y consens ; mais c'est être plus fou que lui de l'irriter sans raison.

Quant aux visites de délassement, comme elles se font ordinairement chez nos amis, elles nous laissent plus de liberté. On ne doit cependant pas entendre par cette liberté, le droit que se donnent les jeunes gens de promener par-tout leurs yeux & leurs mains. Il faut qu'ils voient tout, qu'ils touchent à tout, & souvent au risque de rompre des meubles précieux : ils font, en un mot,

mot, l'inventaire même des Livres & des papiers. La premiere regle de la civilité est de ne pas même ouvrir un livre sans la permission de celui à qui il appartient.

Il ne faut pas être moins circonspect dans les visites qu'on reçoit : mais comment faire entendre raison sur cet article à un jeune Seigneur ? rien ne le fixe alors. Au lieu de regarder la personne qui vient le voir, il se met à la fenêtre ; on lui parle, il ne répond pas, ou il répond à un autre ; on lui conte une histoire, il s'amuse avec un violon ; on lui fait un compliment, il badine avec un chien ; infatué d'un Opéra qu'il a entendu la veille, il en fredonne quelques airs. Il fait plus ; le moment vient de re-

conduire celui qui l'a visité , il dis-
paroit, & va s'entretenir avec un
laquais. Voilà, dans la plus exacte
vérité, le ton sur lequel sont mon-
tés la plupart des jeunes Seigneurs;
ton qu'il ne faut pas leur faire per-
dre, mais qu'il faut leur empêcher
de jamais prendre; car quand on a
malheureusement débuté dans le
monde par être fait, on soutient jus-
qu'à la fin, ce digne personnage.
On prévient ces abus en couvrant
souvent de ridicule, l'étourdi qui
agit de la sorte; car quel autre nom
donner à de semblables façons?

Aux visites succèdent les repas,
puisque ce sont elles qui les font naî-
tre; mais que seront ces repas, si l'on
n'a soin de s'y comporter avec dé-
cence? Nous prenons des alimens

ainsi que les animaux ; la sobriété seule nous distingue. Mais, par malheur , on ne voit que trop de Seigneurs esclaves de la sensualité au point de se placer les premiers à table d'un air affamé , de se servir avant tous les autres , & de s'abandonner à des excès d'intempérance. Ceux-là n'ont jamais eu d'éducation , ou n'en ont tiré aucun avantage ; car quel Mentor , tel qu'il soit , laissera son Eleve faire assaut de vins & de liqueurs ! quel Mentor l'exposera à la raillerie des convives ? On ne fauroit trop inculquer à un jeune homme qu'un repas ne fauroit être estimable parcequ'il est repas , mais parcequ'il devient le centre & le lien d'une aimable société. Chaque Seigneur,

en conséquence, lorsqu'il invite ou lorsqu'il est invité , doit paroître plus occupé de ce qu'on dit que de ce qu'on mange: il doit faire les honneurs , ou les recevoir d'un air attentif & gracieux; il doit enfin proportionner ses remerciemens & ses politesses au rang & au mérite d'un chacun. Une table servie avec ordre , plutôt égayée par des discours assaisonnés d'esprit & de politesse , que par la délicatesse des vins , devient un spectacle aimable pour quiconque chérit la bonne société. Le corps prend sa subsistance , & l'esprit se nourrit en même-tems de choses utiles & agréables. Telle a été la cause de l'institution des festins; autrement chacun dans son particulier , eût satisfait au besoin

de manger , comme on fatisfait aux autres befoins de la nature.

Il n'est point à craindre que des Seigneurs , sous la direction du vrai Mentor , se placent à table avant lui : ou qu'ils en sortent de même. Je parle ici de ces repas qui se font en voyage , par exemple , & non de ceux où l'on est invité. C'est au Gouverneur à en regler l'heure , & à la prolonger , si bon lui semble ; c'est à lui à prendre soin que la même décence s'observe alors , que s'il y avoit compagnie. La bonne éducation se fait par-tout sentir en particulier comme en public : c'est le moyen d'ailleurs de ne la jamais oublier.

On me permettra d'ajouter ici une réflexion. Si les Grands pen-

soient bien sérieusement , lorsqu'ils se présentent à ces dîners succulents & somptueux , qu'il y a des milliers de leurs frères qui ne dînent pas, faute de secours , ils retrancheroient de leur superflu en faveur des pauvres : voilà la vraie grandeur. Le Mentor n'oublie point de le représenter dans l'occasion ; mais les paroles s'envolent , & le riche continue d'opprimer le malheureux , & de boire souvent ses pleurs dans des coupes d'or & d'argent.

La profusion contre laquelle je parle , n'a rien de commun avec la générosité. La prodigalité est une folie ; la générosité , la vertu spéciale d'une grande ame. Le Seigneur qui n'est point généreux ,

doit avoir honte de se présenter en public. Les Princes ne sont l'image de Dieu , qu'autant qu'ils répandent leurs biens & leurs favéurs. Aussi le Mentor emploie-t-il tous les moyens pour familiariser son Eleve avec des sentimens de générosité. Il veut qu'elle lui devienne naturelle au point de sentir ses entrailles émues de compassion à l'aspect de tout homme qui souffre. Un Seigneur n'est-il pas bien fortuné de trouver dans un aussi vil objet que l'argent , le moyen de s'illustrer , & de mériter les bénédictions de tout un Peuple? Le grand Vendôme entendant beaucoup de bruit que faisoient ses gens, parut à la fenêtre , & voyant qu'il s'agissoit d'un domestique arrêté,

parcequ'il emportoit deux plats d'argent , cria tout-à-coup : *Voilà bien du tumulte pour peu de chose ; qu'on laisse aller cet homme avec son argenterie , & qu'on me donne patience.* Cet exemple , quoique beaucoup plus admirable qu'imitable , prouve une façon de penser qu'on ne sauroit s'empêcher d'estimer ; tant il est vrai que les beaux sentimens sont toujours sûrs de plaire.

Quelle foule de réflexions n'offriroit point ici l'inhumanité de la plupart des Grands ! Il semble que c'est leur arracher l'ame , que d'exiger seulement d'eux un sourire , ou un signe de tête. Cependant si tous ceux qu'ils méprisent , venoient à les abandonner , ils se verroient dé-

pouillés de leur pompe & de leur cortege.

L'amour-propre des Seigneurs, ainsi que leur grandeur, dépend absolument de tous ces gens qu'ils daignent à peine envifager. Ce sont eux qui forment leurs vafaux, leurs sentinelles, leurs courtifans, & qui fervent, par conféquent, à leur décoration : voilà ce qu'il faut préfenter de bonne heure à la jeunefle. Le Créateur fe laiffe approcher de toutes fes créatures, & l'homme, qui n'eft qu'un ver de terre, a honte de jeter un regard fur d'autres hommes. Quel contraste !

Je fais qu'il ne faut point de familiarité entre des maîtres & les domestiques ; je fais que le Gouver-

neur doit être extrêmement attentif sur cet article ; mais il faut beaucoup d'humanité. Les serviteurs font-ils donc d'une nature différente de la nôtre ? Hélas ! ils eurent le même Dieu pour pere ; ils ont une ame immortelle ainsi que nous ; & ils auront une éternelle récompense , s'ils s'acquittent de leur devoir ; de sorte que chacun doit dire en les voyant : par quel hafard ne suis-je point à leur place ? Il n'y a souvent eu que la probité de leurs peres , plus exacte que celle de nos ayeux , qui les a empêchés de parvenir. Pensons toujours que la liberté est l'appanage de tous les hommes , & qu'il n'en n'ait aucun d'eux pour vivre à la chaîne comme l'ours & le lion. Aimons nos freres , pleu-

rons sur leurs maux , soulageons-les , & croyons que la société ne fait qu'un corps dont chaque membre mérite des soins & des égards. Le Cardinal Cibo , mort à Rome en 1742 , préféra d'être enseveli au milieu de ses domestiques , qu'il avoit chéris pendant leur vie , & même estimés , à toute la pompe des mausolées consacrés à l'honneur de sa Maison. Hélas ! il trouva dans cette sépulture autant qu'il auroit trouvé dans celle de ses ancêtres , de la poussière & des vers ; car telle est la destinée des Grands comme des Petits.

De tels exemples , rapportés à propos , démontrent tout-à-coup l'échafaudage de grandeur que les Seigneurs commencent à élever

dès leurs tendres années. Nés , par malheur , au milieu des richesses & des chimères , ils poufferoient jusqu'à la folie , si l'on ne guériffoit de bonne heure leur ivresse : aussi doit-on souvent leur faire oublier qu'ils sont Princes. Un personnage fameux , qui avoit travaillé pendant vingt ans , à la direction des Grands , me disoit un jour ce qui ne sortira jamais de ma mémoire , & ce que depuis long-tems je cherche à répéter : *Je voulus d'abord en faire des Chrétiens ; mais bientôt j'abandonnai l'entreprise ; je ne pensai plus qu'à les rendre des hommes , & je ne pus également en venir à bout.*

Ceci prouve la grande difficulté d'inspirer à la plupart des Seigneurs des sentimens d'humanité. Cepen-

dant le vrai Mentor ne se rebute point : il fait que la naissance & l'éducation ont une grande vertu pour corriger les vices ; il fait que s'il y a des Grands qu'on peut appeller des fléaux de Dieu, il y en a aussi qu'on peut envisager comme ses dons les plus précieux.

Plusieurs ont dit, & plusieurs disent encore, que les Spectacles sont les meilleures leçons pour élever l'ame des jeunes gens, pour la former, & que, par conséquent, il faut s'en reposer sur ces exercices par rapport aux sentimens. Je ne considérerai point ici ces Spectacles d'un œil de religion, mais d'un œil philosophique ; car autrement je dirois qu'il n'y a que l'ignorance ou la folie qui ait pu s'auto-

rifer de la Religion pour les soutenir ou les excuser ; je dirois que s'il y a un Livre qui proscrive les Théâtres, c'est l'Évangile, qui nous recommande de prier sans cesse, de porter notre croix, enfin de pleurer & de gémir ; que s'il y a un lieu où soient étalées les maximes & les pompes du monde auxquelles nous avons solennellement renoncé, c'est sur le Théâtre ; je dirois que la vie des Comédiens, leurs danses lascives, leurs passions embellies, leurs paroles tendres & souvent équivoques, ne peuvent qu'embraser de jeunes cœurs déjà trop prompts à s'enflammer ; je dirois enfin que la correction des Théâtres les rend encore plus dangereux, puisque plus les passions

font finement voilées & les sentimens délicats , & plus l'amour profane nous enchante & nous pénètre , cet amour, dont on a bien de la peine à se défendre au milieu des lieux même consacrés à la vertu. Et qu'on ne s'imagine pas que notre langage soit emprunté des Peres de l'Eglise. Buffy Rabutin , ce Courtisan fameux par ses disgraces, conjura ses enfans , étant au lit de la mort , de fuir les Spectacles comme un endroit contagieux où il avoit perdu son innocence ; & le célèbre Jean-Jacques Rousseau vient de parler sur cette matiere comme auroit fait Diogene lui-même , dont il semble renouveler l'esprit. Il peint les Spectacles dans une Lettre au célèbre d'Alembert ,

comme des occasions sûres & prochaines de débauche ; il se félicite de ce que Geneve , sa chere Patrie, ne connoît point encore ces divertissemens dangereux , qu'il appelle l'école du libertinage , le fruit de l'oisiveté & la ruine de la Société. Que n'auroit pas dit ce judicieux Ecrivain , s'il eut vu le fanatisme des Italiens pour les Spectacles ? Il eût , sans doute , plaint ce Peuple ingénieux , d'employer si mal son esprit.

Mais il s'agit seulement ici d'examiner si les déclamations théatrales font naître les grands sentimens. Je ne fus jamais de cette opinion. Chacun fait que ceux qui déclament , ne sont nullement pénétrés de ce qu'ils disent , & chacun , par

conséquent, ne se met point en peine de réformer ses mœurs sur des impostures; le Théâtre étant lui-même le premier imposteur du monde. Il travestit tout à nos yeux. Je dis plus. J'avance que les Héros des Tragédies étant presque toujours boursoufflés, ne feroient que des Don Quichotte, si l'on s'y conformoit. Croira-t-on, d'ailleurs, que ces pleurs qu'on verse, soient des pleurs qui naissent du fond du cœur? le plus libertin, & qui a le moins envie de se convertir, en verse de même au Sermon. Les leçons qu'on donne à la Jeunesse, ne doivent être, ni pompeuses, ni tumultueuses: on ne s'attache qu'à ces dehors qui frappent; & voilà pourquoi la Comédie Françoise,

qui souvent feroit une bonne morale , ne fait pas d'impression. L'attention se partage entre les gestes , les déclamations , les habits , les visages , au lieu de se réunir toute entière vers les préceptes qu'on débite.

Disons donc simplement qu'on fréquente les Spectacles comme le passe-tems du jour , comme le rendez-vous de la Société , & nous dirons vrai ; mais avancer que les Spectacles influent sur les mœurs pour les corriger , c'est avancer un paradoxe. Je n'ai jamais vu les jeunes gens en revenir que plus amateurs d'eux-mêmes & plus dissipés. L'amour du véritable honneur , par exemple , feroit long-tems à naître chez un jeune Sei-

gneur , si l'on attendoit ce succès du Théâtre.

Qu'il y auroit d'observations à faire sur ce véritable honneur ! Peu de personnes en ont une juste notion. Les unes le confondent avec les plus misérables préjugés ; les autres ne connoissent que lui pour toute religion. Ce que nous pouvons avancer en deux mots , c'est que le véritable honneur , aussi pur que le jour où il s'annonce , se produit par-tout sans rien craindre ; c'est qu'il s'écrit sur le tombeau de ceux qui meurent pour sa défense , & que leurs Parens s'en glorifient ; c'est que les Romains , ces vrais Héros , ne connurent point d'autre gloire que celle de verser leur sang pour la Patrie.

Les hommes sont bien singuliers. Selon eux , c'est une insigne lâcheté de s'associer deux ou trois pour se battre contre un seul , & c'est un honneur de rassembler cent mille hommes contre vingt , & d'avoir l'avantage. Selon eux , c'est une indignité d'aller prendre son ennemi en traître , & de l'attaquer lorsqu'il n'est point prévenu , & c'est un triomphe d'aller surprendre une armée & de la défaire à l'imprévu. Avouons donc que la gloire , telle que nous la concevons , n'est qu'une chimere uniquement embellie par nos préjugés.

Je prévois l'objection qu'on va faire ; mais pour ne point entrer dans des détails superflus , je me contente d'ajouter qu'un jeune Sei-

gneur doit toujours se faire un bouclier de sa prudence, ne parler qu'avec beaucoup de circonspection, & ne fréquenter que des personnes respectables par leur naissance & leur bonne éducation. On évite, par ce moyen, ces circonstances critiques où l'on dira bien présentement ce qu'il faut faire, mais où l'on ne peut répondre de ce qu'on feroit alors. Ce proverbe, tout trivial qu'il est: *Dis-moi qui tu fréquentes, je te dirai qui tu es*, renferme un grand sens: aussi est-ce peut-être une des parties à laquelle s'applique davantage le véritable Mentor. Il démêle ceux qui environnent son Eleve, il les observe, il les suit, & lorsque quelques-uns d'eux sont querelleurs, témérai-

res , il les écarte adroitement. C'est sur-tout au jeu où se forment les liaisons les plus mauvaises ; car le jeu , centre des passions & des intérêts , introduit chez les Grands même , des hommes fort équivoques. Il suffit qu'ils répandent de l'argent ; on n'en demande pas davantage.

Mais comment traiterons-nous cet article du jeu ? Joue-t-on ? on se creuse souvent bien des précipices : ne joue-t-on point ? on s'interdit mille bonnes compagnies , & l'on passe pour ridicule. Ce qu'il y a de certain , c'est qu'il est honteux de concentrer sa félicité dans un aussi futile amusement. Nous ne sommes nés , ni pour jouer , ni pour entendre chanter. Ces récréations

inventées comme un délassément utile après l'étude, sont malheureusement devenues l'étude même. Le jour & la nuit ne durent point assez au gré de la plupart des Joueurs. En vain la santé en souffre, le patrimoine périclite, les enfans gémissent; rien n'arrête; on s'accable de dettes, & l'on ruine des familles. Le jeu de hazard, imaginé par une sordide cupidité, appauvrit presque tout le monde. Mais ne fixons pas même nos regards sur ce désordre que toutes les Loix ne fauroient trop réprimer & punir; parlons des jeux de commerce. Le Mentor veut que son Eleve joue ceux-là, parcequ'il veut lui faire observer toutes les bienséances d'usage.

Le commerce du monde , dont un Seigneur fait partie , & souvent partie importante , mérite certainement des égards. Chacun lui doit un tribut plus ou moins étendu , selon sa naissance & son rang. Le mépriser , ce n'est pas le connoître ; l'idolâtrer , c'est se moquer de lui. Le juste milieu devient donc la situation d'un jeune Seigneur ; situation qu'un sage Gouverneur fait toujours maintenir. On ne le voit point rejeter , d'un air stoïque , des coutumes que la mode autorise : il est le premier à mener , comme par la main , son Pupille au milieu des compagnies , à favoriser les plaisirs innocens qu'on y peut goûter , & même à les exciter , si la circonstance le permet.

c'est

C'est au jeu, dit-on communément, que se peint le caractère, parceque c'est au jeu que se développent les passions. Qu'on bannisse sur-tout celle de l'intérêt. Veut-on perdre sans regret ? il faut s'imaginer avoir perdu avant même qu'on joue, & ne plus compter absolument sur la somme qu'on destine ; car tels sont les risques du jeu, on joue le sûr contre l'incertain : ainsi il n'y a nulle parité. La douceur & la politesse doivent faire l'agrément du jeu, & le front doit être alors comme le siège de ces deux qualités. C'est là qu'on démêle tout-à-coup l'impression que fait sur nous la perte ou le gain ; c'est là qu'on porte les regards à mesure que la fortune devient contraire ou favorable.

H

Un grand Prince gagnant une somme considérable au jeu , & entendant un Officier dire à l'oreille de son voisin : Cet argent feroit ma fortune ; se tourna sur le champ , & proféra ces paroles dignes d'être écrites en tous les cœurs : *Que je m'estime heureux de contribuer à la fortune d'un galant homme tel que vous ! Prenez cette somme , & félicitez-moi de ce que j'ai pu seconder vos desirs.*

Mais finissons l'article du jeu ; c'est nous étendre sur un objet sur lequel le monde ne s'étend que trop : aussi l'abandonnons-nous , comme nous voudrions que chacun l'abandonnât , pour faire une réflexion ; elle naît ici du sujet.

Le tems doit nous être bien plus

précieux que tout l'or, & cependant on prodigue ce tems pour tâcher d'acquérir un peu d'or. Il faut tuer le tems, disent ordinairement les gens du monde, & c'est le tems qui nous tue; car enfin notre vie, composée de jours, d'heures & de minutes, s'envole avec chacune de ces minutes, de maniere que cet instant même où j'écris, va se perdre sans aucune esperance de le voir renaître. Aussi pour peu qu'on voulût réfléchir, on n'entendrait jamais sonner une horloge, sans ressentir quelque émotion. Encore si la perte du tems nous rendoit satisfaits; mais c'est sa perte même qui engendre notre ennui. On baille, on soupire, on chante, on rit, on tourne une carte, on caresse un

chien , on visite un voisin pour voir
& pour être vû , on desire l'avenir ,
& cet avenir ne plaît plus lorsqu'il
arrive , parcequ'il est alors le pré-
sent ; on se couche enfin , avec in-
tention de recommencer le lende-
main jusqu'au terme où l'on cesse
de vivre , & où l'on peut se deman-
der alors à soi-même : Mais qu'ai-
je fait sur la terre ? mon existence
n'a servi aux autres , ni à moi : au-
tant eut-il valu être né arbre ou
animal.

Le meilleur pinceau ne sauroit
être assez bon pour bien peindre à
la jeunesse la valeur & la rapidité
de ce tems qu'on prodigue en ba-
gatelles. La jeunesse s' imagine qu'il
n'y a de vie que la jouissance des
plaisirs , & ce sont ces plaisirs qui

tranchent la vie. Combien de Seigneurs fondus dans les délices, & réduits aux tisanes & aux consommés dès l'âge de vingt-cinq ans ? Ils ont ruiné toutes les forces & toute la chaleur destinées à leur fournir peut-être une carrière de quatre-vingts années, pour boire d'un seul trait toute la volupté, & ils se sont usés, sans goûter les délices qu'ils se promettoient. Le plaisir ne se trouve que dans l'instant où l'on va jouir, & jamais dans celui où l'on jouit : ainsi il nous est impossible d'arriver à lui. Ces réflexions, tirées de la nature même des choses, & rendues familières à un jeune Seigneur par un habile Mentor, le dégoutent, de bonne heure, de ces prétendues satisfac-

tions qu'on croit admirables dans l'imagination, & qui ne sont absolument rien dans la réalité. Le plaisir pour être plaisir, doit toujours être inhérent à l'ame, & ne dépendre, par conséquent, ni d'une fête, ni d'un jeu, ni d'un spectacle, ni de la présence d'un objet. Un Philosophe disoit qu'il s'abstenoit des voluptés, non par tempérance, mais par volupté même ; parce que les chagrins qu'elles entraînent après elles, sont incomparablement plus grands que les plaisirs d'où ces chagrins naissent.

Tel est ce monde où tout semble riant, de manière que si l'on pouvoit percer tout-à-coup cette première écorce qui n'offre aux yeux que joie & plaisir, que pompe

& magnificence , on ne verroit que des malheureux ; on verroit le pere divisé d'avec l'enfant , l'époux d'avec l'épouse , le frere dresser des embuches au frere , l'ami se défier de son ami ; on verroit le secret des familles ne cacher que des antipathies , des jaloufies , des murmures ; on verroit enfin les liaifons troublées par l'inconftance , les engagements les plus tendres finir par la haine & par la perfidie , les fortunes les plus brillantes ne faifoient sentir que le chagrin de ne pouvoir monter plus haut.

Voilà bien des miferes & bien des écueils , & cependant cette peinture n'eft encore rien en comparaison des Cours. Là , le menfonge paffe pour politique , l'or-

gueil pour dignité, la vengeance pour une honnête revanche, la rudesse pour fermeté, l'hypocrisie pour religion; là, l'homme d'esprit n'est qu'un homme ordinaire; là, tout est piège & tout est grimace. On voudroit pleurer, mais il faut rire; on voudroit blâmer, mais il faut flatter. Le moindre geste de vient un crime; la moindre parole retentit de toutes parts. Chacun vous interroge pour vous perdre, chacun vous caresse pour vous blesser. Telle est la vaste mer où doit souvent voguer un jeune Seigneur dès l'âge de vingt ans.

Quels périls ne courra-t-il pas, si un Mentor habile ne lui a donné des avis qui lui tiennent lieu d'expérience? Il faut donc qu'à l'aspect

de ces Cours dont nous n'avons pas même ébauché le portrait, un Gouverneur puisse en donner une juste idée ; il faut qu'il s'étende sur le respect toujours dû aux Souverains , sur la politesse nécessaire envers tout le monde , sur la discrétion absolument essentielle au milieu des ennemis & des jaloux.

Parler peu de soi-même , jamais des autres ; dire toujours la vérité , sans dire toute vérité ; faire des révérences à chacun & des confidences presque à personne ; ne débiter aucune nouvelle ; étouffer tous les bons mots ; n'avoir qu'un visage toujours serein ; désirer le bien public plutôt que sa fortune ; demander des graces sobrement ; ne s'occuper enfin que de soi , & ne re-

H v

chercher le secret de qui que ce soit. Voilà l'espece de Code qu'on doit observer dans les Cours ; autrement on se précipite , & l'on ne s'est élevé que pour rendre sa chute plus éclatante.

Le véritable Mentor ne sauroit être indifférent sur tous ces points de vue ; car il n'est point de Seigneur qui ne puisse devenir Cour-
tisan , Ambassadeur , Favori du Sou-
verain , & même son Ministre. Aussi la prudence exige que le Gouver-
neur prévoie , pour ainsi dire , ces dignités , & qu'il suive déjà comme des yeux , son Eleve par-tout où la fortune peut le porter. D'abord il forme en lui le vrai Chrétien , comme nous l'avons dit , & ensuite il ébauche l'homme d'Eglise &

d'Etat , l'homme de Guerre & l'homme de Cour.

N'est-ce pas un grand avantage pour un jeune Seigneur de trouver en lui-même le germe des connoissances dont il a besoin, lorsqu'il se voit en place ? Il sent, à chaque instant, l'impression de la main qui l'a façonné, & il benit la mémoire du Guide qui l'a dirigé dans ses premières années. S'il se voit placé parmi les Princes de l'Eglise, il fait un saint usage de ses revenus, parcequ'on lui a inspiré de bonne heure une véritable horreur pour ces Pasteurs mercenaires, qui dissipent en jeux & en faste le patrimoine des pauvres : s'il devient Ministre, il se rend l'ami du Peuple, & il ouvre jusqu'au Trône les sentiers à la

vérité , parcequ'il a appris que le Ministre flatteur est en exécration devant Dieu & devant les hommes : s'il est enfin nommé à quelque ambassade , il pense à représenter dignement le Souverain qui l'envoie , à étudier le caractère de la Nation au milieu de laquelle il va vivre , à obliger enfin ses Compatriotes , lorsque l'occasion s'offrira , parcequ'on lui a souvent répété que l'Envoyé d'une Couronne ne sauroit trop avoir de connoissances , de politesse & d'affabilité. C'est en conséquence que le Mentor met entre les mains de son Disciple , & le *Devoir des Evêques*, par *M. du Guet* , & la *Politique tirée des Livres saints* , par le grand Bossuet , & le Livre intitulé , le par fai

Ambassadeur. Les premières leçons se gravent facilement dans le cœur & dans la mémoire, & rarement on les oublie. Plût à Dieu qu'on instruisît la Noblesse de la sorte ! Nous verrions des Prélats, la lumière du monde & le sel de la terre, retracer les Apôtres ; nous verrions des Ministres, médiateurs entre les Peuples & les Rois, ne connoître d'autre langage que la vérité, protéger enfin les Sciences & les Arts ; nous verrions des Ambassadeurs soutenir majestueusement les intérêts de leurs Souverains, pacifier les troubles d'un seul trait de plume ou d'un seul mot, se rendre l'asyle de leurs Compatriotes, que des revers de fortune expatrient, & ne pas les éviter,

comme s'il n'étoit pas honteux de méconnoître sa propre Nation , & de manquer à la secourir. Tout Ambassadeur doit , sans doute, être en garde contre les Avanturiers ; mais cette précaution ne doit pas aller jusqu'à la pusillanimité ; elle ne doit pas les exposer à confondre le galant homme avec le scélérat , ni les engager , par conséquent , à fermer indifféremment leurs Palais aux personnes de leur propre Pays.

On ne sauroit trop insister sur la nécessité d'orner l'esprit d'un jeune Seigneur de la science relative ! & aux Cours & aux Etats ; on ne sauroit trop tôt en jeter les semences dans les cœurs nés pour de grandes choses. Cela se développe dans son

tems , & rapporte son fruit à propos. Plusieurs grands hommes furent en abrégé , dès leur adolescence , ce qu'ils ont paru dans l'âge viril. On remarquoit , jusques dans leurs récréations même , des linéamens de leur future grandeur. David, encore enfant, cherchoit parmi les lions & les ours une matiere à sa valeur. Le vrai Mentor , en habile Architecte, pose de solides fondemens ; autrement l'espace d'un an ou deux détruit l'édifice : c'est ce que nous ne voyons que trop chez les Seigneurs. Le Gouverneur s'est il retiré ; le Disciple tel qu'un automate , ne peut plus se mouvoir. Privé du mécanisme qui mettoit en jeu ses ressorts , il ne rend plus aucun son. Le Seigneur,

au contraire , formé par la main du vrai Mentor , trouve dans l'abondance des préceptes qu'il a reçus & qu'il a retenus , dequoi le dédommager de l'éloignement de son Guide. Il n'en a perdu que la présence sensible , parceque tout son cœur est plein des bonnes choses qu'il lui a entendu dire , & des bons exemples qu'il lui a donnés.

Il faut convenir qu'on ne peut trop exalter l'efficacité des exemples. On a peine à y résister , & voilà pourquoi les Chinois disent d'un de leurs Empereurs qu'il gouverna comme le ciel , c'est-à-dire , par son exemple. Le ciel , en effet , ne nous dit mot ; mais toujours constant & toujours unifor-

me, il est un prédicateur excellent. Ces astres qui paroissent tour à tour, & qui annoncent le jour à la nuit, sont le plus parfait modele de l'ordre que nous devons observer.

Avouons cependant, malgré la force des discours & des exemples, la difficulté de bien élever les Seigneurs. Il seroit à souhaiter pour leur bien, qu'ils ignorassent leur fortune jusqu'à vingt ans, & qu'ils crussent que leur situation à venir dépend absolument de leur éducation : on les verroit s'appliquer tout autrement, & regarder comme facile ce qu'ils jugent insurmontable; car le grand mal de la jeunesse est l'oisiveté. Il faut que le vice entre dans un cœur, lorsque ce cœur n'a

rien qui le fixe & qui l'intéresse. L'esprit alors erre de toutes parts , & se prête aux desirs de cette misérable concupiscence , qui nous inspire, sans cesse , l'amour d'un lâche repos , tandis que nous sommes nés pour travailler. Heureux le jeune homme dont les jours sont pleins ; il en goûtera les fruits dans sa vieillesse , & il n'aura jamais honte de jeter les yeux sur ses premières années. Voilà pourquoi le Mentor doit toujours tenir son Disciple en haleine , & partager sa vie entre mille exercices , sans qu'il y ait d'intervalle que des récréations qui sont elles mêmes des exercices.

N'attribuons qu'à l'oisiveté cette ignorance dont tant de Seigneurs font , en quelque sorte, profession :

c'est elle qui leur inspire de l'horreur même à la vue d'un Livre ; c'est elle qui engourdit entièrement leur esprit.

Je fais que lorsque le cœur est pur , que lorsqu'il est droit , il est , sans doute , préférable à l'esprit ; car le cœur forme tout l'homme , & l'esprit n'est souvent chez lui qu'une chose accidentelle qui tantôt brille & tantôt s'éteint. Mais où trouver ce cœur bien réglé , surtout chez les jeunes gens qui concentrent malheureusement dans eux-mêmes tous les goûts dépravés ? Où trouver ce cœur , sans le secours des préceptes & sans les lumières de l'esprit ? Le cœur ne réfléchit point ; il lui faut donc des réflexions qui dirigent ses mouve-

mens & qui les précédent ; & c'est par cette raison que tant de Seigneurs manquent à leur parole.

Toutes ces réflexions engendrent une foule d'avis & de préceptes que le Mentor doit donner à son Eleve ; mais qu'il doit donner avec beaucoup de prudence & de discrétion. Rien ne déplaît tant à un jeune Seigneur & ne le fatigue davantage , que des répétitions de conseils & de réprimandes. Il fait bon gré , au contraire , lorsqu'on lui fait sentir qu'on lui a épargné un avis dans telle circonstance. Tout dépend de bien la choisir. Le plus beau sermon à contretems , n'est qu'un son perdu. Il y a des momens où un jeune homme se feroit écorcher , plutôt que de cé-

der. Il faudroit être de bien mauvaise humeur pour s'obstiner alors contre lui , & ne pas laisser passer ce quart d'heure. Ce n'est jamais le lieu, par exemple, ou, du moins, presque jamais de reprendre en public. On doit attendre le moment, & quelquefois ce moment ne doit arriver que deux ou trois jours après, en un mot, que lorsque l'occasion s'en présente. Le Mentor a dû accoutumer son Disciple de bonne heure à l'entendre à demi mot, à interpréter ses signes & ses regards. Les yeux sont les miroirs de l'ame, & c'est là qu'un jeune homme peut quelquefois apprendre ses devoirs d'un Gouverneur qui fait menager la bienfaisance & la délicatesse.

Le vrai Mentor fait plus ; il fait valoir son Eleve en compagnie ; il le rend estimable à ceux qui le voient & qui le fréquentent , de maniere que si le jeune Seigneur dit une parole bien placée , il la relève adroitement ; & s'il hasarde quelques propos , il les répète d'une façon différente , & laisse à entendre que c'est la pensée de son Pupille , ou enfin il l'interrompt poliment , mais de maniere à ne rien faire entrevoir. Il faut autant avoir égard aux révérences & aux postures d'un jeune homme , qu'à ses discours. J'ai vu peu de personnes se bien présenter dans une compagnie , & y conserver cette élégance & cette modestie qui doivent annoncer un cavalier. L'attention du

Gouverneur s'étend à tout , & il n'omet rien de ce qui peut contribuer à faire estimer son Eleve.

Si l'ambition est à craindre comme un poison qui infecte le cœur , l'émulation doit animer nos desirs. Quelle différence entre l'une & l'autre ! L'une est l'ame des intrigues , le principe de la jalousie , la cause des troubles & des révolutions ; l'autre élève les sentimens , annoblit le cœur & porte l'esprit vers des objets pour lesquels il se sent né. Un Gouverneur étouffe donc , autant qu'il peut , toute étincelle d'ambition , tandis qu'il excite de son mieux l'émulation , & qu'il la rend un des mobiles de son Pupille. On est toujours petit , quand on n'est grand que par vani-

té ; & voilà l'ambitieux : on est toujours grand , quand on s'efforce de mériter les plus hautes dignités ; & voilà l'homme animé d'émulation. La piété même , qui a en horreur l'ambition , permet , disons mieux , loue l'émulation , parceque la piété n'est point une profession de paresse & de pusillanimité. Aussi voyons-nous les Rois les plus pieux & les Conquérans les plus modestes surpasser tous les Héros.

La flatterie , ce vice qui corrompt presque tous les Grands , ne sauroit être qu'en exécration aux yeux du Mentor. Que ne fait-il pas pour peindre à son Eleve le danger d'un Seigneur sensible aux louanges ? Que ne met-il pas en œuvre pour écarter cette foule d'adulateurs ,

teurs, qui, sous le nom d'amis, de courtisans, & même de serviteurs, travestissent le mensonge en vérité, & ne cherchent qu'à surprendre la bonne foi d'un jeune homme ? car ils commencent par empoisonner son cœur, par lui cacher les périls & les horreurs du crime, par se rendre enfin les ministres de ses plaisirs. Prenez garde, dit sans cesse, Mentor à Télémaque, à ces enchanteurs qui vous flattent & vous caressent : plus vous vous rendrez digne d'être loué, plus vous mépriserez les louanges. Pensez que les flatteurs haïssent toujours la personne, & n'aiment que les faveurs. Evitez, avec le même soin, la prévention, & regardez le délateur comme un malheureux, qui

voulant être honoré de la confiance d'un seul, demeure chargé de l'indignation de tout le Public. Examinez les choses par vous-même, & remontez toujours à la source des rapports qu'on vous fera, afin de connoître l'innocent, & de punir sévèrement le calomniateur. C'est l'adulation, qui, à force de louer les foibleſſes des Grands, rend leurs vertus même mépriſables. Combien n'est-il donc pas important de parler ſans fard à la jeuneſſe, & de l'accoutumer de bonne heure à l'amour de la vérité ! Un grand Seigneur ayant achevé ſes études & ſes exercices, on demanda à un de ſes Domestiques ce qu'il avoit le mieux appris. *A monter à cheval*, répondit-il, *parceque*

ses chevaux ne l'ont point flatté. Belle réponse , qui devoit couvrir de honte tous les adulateurs !

O heureux le Seigneur livré à la vérité dès ses tendres années ! ô heureux le Mentor qui fait la rendre aimable à son Pupille ! Mais que de travail , que de prudence , que d'habileté ! *Hoc opus , hic labor est.* Aussi la science du Gouverneur n'est pas l'apprentissage d'un jour : elle suppose bien des années , quoiqu'il soit nécessaire de choisir un Gouverneur , ni trop jeune, ni trop vieux. Est-il trop jeune ! son peu d'expérience , joint à son air peu imposant , le met hors d'état de remplir les grandes parties d'un Guide. Est-il trop âgé ? il ne peut plus se plier au gré de la jeunesse ;

tout le blesse , tout l'inquiète sans cesse , & , admirateur de son tems , il n'approuve que ce qu'on faisoit alors , & il fatigue souvent par ses répétitions. Aussi pensons-nous que le tems propre à faire la fonction de Gouverneur , est depuis trente à trente-cinq ans jusqu'à cinquante. Un homme , pour l'ordinaire , est à trente ans ce qu'il doit être le reste de sa vie , & si à cet âge on peut gouverner un Diocèse , commander une Armée , on pourra , sans doute , conduire un Eleve : à cinquante ans , au contraire , on commence à ressentir des infirmités , & l'on supporte avec peine les voyages.

A Dieu ne plaise que nous ayons intention de décrier ici la vieillesse ,

& diminuer les avantages qu'on retire souvent de son entretien. Nous avons fait nos délices de fréquenter les Vieillards dès notre première jeunesse, & tous les jours nous en goutons le fruit. Il est même à propos que le Mentor excite dans l'esprit des jeunes gens, la vénération qu'on leur doit. Hélas ! ils ont été ce que nous sommes, & dans peu nous serons comme eux, si la mort ne nous enleve dans notre carrière.

Nous ajouterons qu'un Gouverneur âgé de plus de cinquante ans, ne veut plus recevoir d'avis de personne, & très souvent il est nécessaire que le Mentor prenne conseil des parens, qu'il les interroge & qu'il les écoute. Ce qu'il y a de

plus critique , c'est lorsqu'il doit se roidir contre eux pour détruire des abus , ou pour introduire des réglemens nécessaires. La voie la plus propre est l'insinuation , à moins qu'il n'y eut des désordres qu'on ne voulût point réformer , & en ce cas le véritable Mentor prendroit le parti de se retirer , plutôt que de souffrir le mal sous ses yeux ; car on ne peut approuver , ni même excuser ces Gouverneurs qui se répandent en invectives , & qui décrient par-tout les Seigneurs chez qui ils demeurent , ainsi que leurs Eleves. Ces fortes d'hommes aigrissent le mal plutôt que de le guérir , & se rendent par-tout méprisables.

L'ordre que nous nous sommes

proposé, d'aller par degrés de la maison paternelle au commerce du Monde & des Cours, nous conduit maintenant à celui des différentes Nations. Ici se renouvellent les soins & les embarras du Mentor. Eh! quels embarras! Il faut qu'il représente le Pere de son Eleve par la fermeté, la Mere par les attentions & par la tendresse; il faut qu'il se reproduise en mille occasions, pour ainsi dire, & qu'il se multiplie en étendant sa vigilance jusques sur le dernier des serviteurs, en réglant des comptes, en faisant des dispositions pour les voyages, en écrivant aux parens de son Disciple, & en le faisant écrire lui-même de tems en tems. Ces détails sont immenses, & ne laissent

au Gouverneur aucun moment dont il puisse disposer à son gré.

Il commence par dire à son Eleve, à la vue de l'Europe qu'il doit parcourir : Songez que les yeux des Cours, ces yeux si sévères & si perçans , vont s'ouvrir sur votre conduite ; songez qu'on va faire le parallele entre vous & ceux de votre Nation qui ont fait le même voyage ; songez enfin que votre réputation dépend, & de la maniere de vous bien annoncer dans les Villes, & de vous y bien comporter. Il ne s'agit plus de paroître en jeune homme, mais en Seigneur déjà tout formé. Vous n'êtes à rien de moins obligé qu'à représenter dignement vos ayeux qui se sont illustrés ; vous devez profiter de tout

ce que vous pourrez entendre & voir , afin de revenir dans votre propre Patrie , orné de connoissances & de vertus. Je vous avertis que vous trouverez des scandales ; car , hélas ! où n'y en a-t-il pas ? Je vous préviens même que peut-être on voudra vous entraîner & vous séduire ; mais tenez-vous fidelement attaché à moi ; suivez mes conseils ; je suis votre ami ; je n'ai que votre gloire en vue , & je vous préserverai de tout écueil.

C'est ainsi que le Mentor excite une confiance qu'il a déjà acquise ; c'est ainsi qu'il élève l'ame de son Pupille , & qu'il l'encourage à l'amour du véritable honneur : il le console par ses bontés , sur son éloignement de la maison pater-

nelle , & il lui fait un tableau de tout ce qui doit se présenter à ses yeux ; car quel spectacle que celui des Nations ! On voit au milieu d'elles les passions lutter , sans cesse , les unes contre les autres ; on voit les chagrins & les plaisirs , l'indigence & les richesses , les guerres & la paix , l'ignorance & l'industrie , la vie enfin & la mort exciter des ris & des pleurs. Quelle bigarrure parmi tant de loix , de mœurs & de coutumes différentes ! Les uns enveloppés de peaux d'ours , & les autres couverts de taffetas , ceux-ci tout le jour la pipe à la bouche , & ceux-là tout le jour étendus dans leur lit , forment le contraste le plus singulier. Tel est l'effet des climats , qui plus chauds &

plus froids , engagent les hommes à divers ufages ; & voilà pourquoi le François , heureusement né dans un Pays tempéré , où il n'a befoin , ni de pipes , ni de peliffes , ni de dormir le jour , ni de fe promener la nuit , censure plus facilement que tout autre ces fortes de coutumes.

Mais comment voir , avec discernement, l'afTemblage de ces Peuples que nous venons de désigner ? comment en prendre le bon , & laisser le mauvais ? Ou les voyageurs ont les yeux comme des microscopes , & tout leur paroît colofal ; ou ils n'apperçoivent absolument rien , & reviennent chez eux tels qu'ils étoient partis. Delà ces relations auffi différentes que les différentes personnes qui les font ;

delà cette difficulté que nous avons à croire ce qu'on nous rapporte des Payslointains.

Il y a trois choses que doit observer tout homme qui voyage avec réflexion : le physique, le moral, & le politique de chaque endroit. Par le physique, on apprend à connoître la vertu du climat & du terrain, & on juge combien les éléments & les alimens influent sur les mœurs des hommes, sur leur caractère & sur leur esprit. Des organes plus ou moins grossiers, des fibres plus ou moins mobiles, dirigent l'ame, &, par conséquent, les différens degrés de froid ou de chaud contribuent beaucoup à nous rendre ce que nous paroïssons. Ainsi le moral résulte en partie du

physique , & de ces deux choses naissent les systêmes politiques , ou l'administration des Etats.

C'est ainsi que dans la nature il y a une connexion admirable entre tout ce qui vegete & tout ce qui pense ; de sorte qu'il s'agit de suivre l'ordre des choses , pour reconnoître une chaîne de merveilles qui remonte jusqu'au Créateur.

Le vrai Mentor voit & veut que son Eleve voie avec réflexion : aussi ne fait-il point dépendre son jugement d'un clin d'œil ; il examine , & il expose son examen aux yeux du jeune Seigneur dont il a soin. Chaque pas devient intéressant au milieu d'une campagne lorsqu'on s'y promene en Philosophe. Il sort du sein de la terre tant de beautés

éparfes , foit au milieu de fes vallons , foit fur fes montagnes , foit dans fes eaux , que tout y mérite l'attention. Ici , c'eft le criftal d'un fleuve couronné de forêts ; là , c'eft le magnifique tapis d'une prairie entremêlée de pourpre & de verdure : ici , c'eft l'amphitéâtre d'une vigne couverte de pampres ; là , c'eft un mélange admirable de légumes & de fruits. Des troupeaux bondiffant dans les plaines , des oifeaux gazouillant fur les arbres , des infectes voltigeant par les airs , des rochers transformés en antres , des antres distribués en forme de palais , des coquillages , vraies médailles du déluge , répandus fur les plus hautes montagnes , des eaux cryftallifées , des bois pétrifiés , ces

fables parsemés de paillettes d'or, voilà le livre de la Nature, livre qui exerce l'attention du Mentor. Il anatomise jusqu'à l'herbe, pour ainsi dire, mais en se jouant, il parle de la tiffure des feuilles & de la nature des fruits; il raisonne sur la structure des animaux, & il détruit l'opinion de ceux qui font assez généreux pour leur donner une ame; en un mot, tantôt Moraliste & tantôt Physicien, il se sert des créatures visibles pour s'élever aux choses incréées & invisibles. Ces réflexions semées à propos & d'un air d'enjouement, instruisent & réjouissent un jeune Seigneur tout à la fois: il est charmé d'apprendre en se promenant, & sans aucun effort, une multitude de connoissances neces-

faïres dans l'usage de la vie. Telles sont les occupations auxquelles on se livre pendant la route , & tel est le passage des campagnes dans les Villes. Je me les représente, ces Villes, où la curiosité doit être aidée du savoir & de l'expérience, ces Villes où la politique & la politesse, le plaisir & l'intérêt jouent leur rôle avec éclat. Celles-ci plus policées, celles-là plus savantes ; celles-ci plus bruyantes, celles-là plus laborieuses, forment un coup d'œil qui étonne & réjouit : ainsi Rome & Paris, Naples & Vienne, Venise & Genes, Londres & La Haye, paroissent des scènes & des décorations qui n'ont entre elles presque aucun rapport.

Rome paroît ici la première ,

parceque Rome de tout tems eut la prééminence dans l'univers. Il a toujours semblé, dit le célèbre Rollin, à l'occasion d'Annibal qui s'arrête tout-à-coup, prêt à saccager Rome, que Dieu a eu de grands desseins sur cette Ville. En effet, après l'avoir rendu la Capitale du monde, il a voulu qu'elle devînt le centre de la vraie Religion. C'est là que son premier Apôtre a planté la Foi au prix de ses sueurs & de son sang, & c'est là que ses Successeurs, sous le nom de Pape, de souverain Pontife & de Saint Pere, ont conservé leur siege jusqu'à ce jour, où Clement XIII regne à la gloire de l'Eglise & à la grande satisfaction de toutes les Nations.

Quatre objets doivent occuper

pendant le séjour qu'on fait à Rome. Les progrès que le Christianisme y a faits, & dont on apperçoit les vestiges de toutes parts ; les antiquités précieuses en elles-mêmes , & précieuses en tant que ce sont les restes d'un Peuple à jamais mémorable ; les Bibliothèques célèbres , par leurs rares manuscrits ; la politique enfin des Citoyens , qui dans cette partie surpassent de beaucoup leurs voisins.

Qui ne seroit pas frappé du triomphe de l'Évangile dans cette Ville superbe, qui donnoit des loix à tout le monde, & qui n'en vouloit recevoir de personne, dans cette Ville où la morale d'un Homme crucifié l'a emporté sur toute la gloire des plus fameux Conquérans ? Saint

Chysoftôme disoit autrefois dans un divin enthousiasme : qui me donnera de voir ces lieux consacrés par le martyre de Pierre & de Paul ? qui me donnera de baiser la terre encore teinte de leur sang ? qui me donnera d'admirer leurs reliques précieuses , & de voir ces bouches saintes qui prononcèrent les oracles éternels , qui désarmèrent les tyrans , & terrassèrent les démons ? C'est avec le même esprit qui animoit ce Pere de l'Eglise , que chaque Catholique doit se rendre au tombeau des Apôtres , & qu'il doit y renouveler le sacrifice de sa Foi. Tout annonce la vérité du Christianisme , tout y retrace ses miracles. Rome est pleine des ossemens de ces dignes Témoins ,

qui ont vu, qui ont entendu & qui se sont laissé égorger pour sceller leur témoignage ; elle est pleine en même-tems des débris des Idoles qu'elle adoroit auparavant, & qu'elle anathématise aujourd'hui. En vain le Mahometisme nous vante son antiquité & son étendue. Outre qu'il n'est que le songe d'un ignorant, qui a travesti l'ancien & le nouveau Testament, il ne doit ses progrès qu'à la licence qu'il enseigne & qu'aux armes qui l'ont introduit. L'Eglise peut n'avoir pas tant de terrain que les Sectes ; mais elle sera toujours plus répandue, parceque ses enfans se trouvent dispersés sur toute la terre, & voilà pourquoi le titre de Catholique doit, par préférence, lui être ac-

cordé , titre qui confondra à jamais tous les Hérétiques.

C'est de Rome qu'il faut jetter un coup d'œil sur tous ces rameaux sans sève & sans vie , qui se sont séparés de la communion. On voit avec admiration , comme , de siècle en siècle , cette mere des Eglises a frappé d'anathême les fauteurs des nouvelles opinions. Elle n'a eu égard ni à leurs forces , ni à leur grand nombre , pensant que ces secours extérieurs ne sont nullement nécessaires pour soutenir une pierre contre laquelle toutes les puissances de l'Enfer doivent se briser. Elle a dit aux Ariens comme aux Pélagiens , aux Albigeois comme aux Calvinistes : vous n'étiez pas hier , vous ne commencez qu'au-

jourd'hui , & vous vous séparez de l'Epouse fidelle , avec qui Jesus-Christ est tous les jours de sa vie , & jusqu'à la consommation des siècles.

Quel vaste champ pour le vrai Mentor , qui ne cherche qu'à introduire la Religion dans le cœur de son Eleve , & à l'y établir par principes ! Il prend delà occasion de faire passer , comme en revue , les grandes preuves de cette Religion , qui descendant depuis Adam jusqu'à nous , n'a souffert ni éclipse , ni altération. Il la peint , & dans la Loi de nature qui consacra des fruits , & dans la Loi écrite qui ensanglanta des Autels , & enfin dans la Loi de grace qui embrase des cœurs ; car voilà l'économie du

Christianisme que nous professons. Toutes les cérémonies qui étoient avant lui , n'étoient que des figures de ce qu'il est ; mais nous n'entre-rons point dans un examen qui confondroit les incrédules de nos jours , s'ils étoient en état d'écouter la raison , parceque cet examen se trouve en une infinité d'excellens Livres. Le *Traité de la Religion Chrétienne* par *Abadie* , servira au Mentor pour développer les motifs de crédibilité qui rendent la Foi Chrétienne indubitable.

Nous ajouterons que Rome envisagée de cette maniere , ne fera que confirmer un Seigneur dans l'amour qu'il doit à l'Eglise , & le respect qu'il faut toujours rendre à l'Episcopat , au Sacerdoce , à l'état

Religieux. Un Prince n'est jamais plus grand que lorsqu'il s'humilie sous la main des Ministres du Très-Haut ; jamais plus heureux que lorsqu'il jouit de la paix d'une bonne conscience , & qu'il fréquente les Sacremens ; jamais plus admiré que lorsqu'il paroît modeste dans les Temples , & appliqué à méditer la Loi du Seigneur. Je fais que par la dépravation d'un siècle pervers , & en cela bien différent des siècles passés , on donne un ridicule aux plus saints exercices. Mais , quoi qu'il en soit , la satire des libertins n'ôtera jamais à la vraie piété sa gloire & sa splendeur ; car on doit bien distinguer celle-ci du cagotisme , qui ose en emprunter les dehors , & que tout homme doit

doit avoir en horreur. Le Mentor, en conséquence, rendra la vertu de son Disciple une vertu mâle & non puérile; il aura soin qu'il s'approche des Sacremens, mais avec les dispositions nécessaires, lui répétant souvent qu'on ne doit jamais communier par routine, mais avec toute la préparation. Les Seigneurs sont ordinairement peu instruits sur cet article: ils s'imaginent qu'un Confesseur ne sauroit leur refuser l'absolution, comme si Jesus-Christ n'avoit pas recommandé aux Prêtres de lier & de délier, de retenir les péchés, ainsi que de les remettre. Il faut que tout homme s'éprouve, & qu'il sache discerner le corps du Seigneur: *Probet autem seipsum homo.*

Nous viendrons maintenant aux antiquités, qui attirent dans Rome tant d'étrangers. Je ne prétends certainement pas qu'un Gouverneur borne toute l'attention de son Disciple à l'examen de mille antiquités, qui n'ont d'autre mérite que d'être des Antiques. Ce seroit vouloir ressembler à ces hommes idolâtres du vieux tems, au point d'adorer tout ce qui nous en reste. Si, par exemple, une médaille est belle, il faut, sans doute, l'admirer, mais avec la discrétion qu'exigent ces sortes de choses. Cependant tant de temples, de colonnes, d'arcs de triomphe, enfin de statues que le tems a jusqu'ici respectés, méritent aussi du respect de notre part. Outre que ces ouvrages annoncent

le genie des Anciens , & qu'ils nous instruisent de leur goût, ce sont des monumens érigés à l'honneur des vertus de l'homme illustre. Jamais, dans quelque Pays qu'on le suppose , on ne s'est avisé d'éterniser la cruauté d'un Prince par une statue érigée sous ce nom. Voilà un point de vue auquel le Mentor rendra son Eleve attentif , & qui lui inspirera un nouvel amour pour la vraie sagesse. La Peinture & la Sculpture , étalées dans des ouvrages aussi parfaits que ceux du Vatican , donnent occasion de faire connoître ces deux Arts , de tout tems admirés. De tout tems les Seigneurs curieux ont estimé l'art qui anime le marbre , & qui fait respirer la toile ; de tout tems ils en ont fait l'ornement

de leur Palais. On est charmé de voir éclore d'un fond rembruni, des fleurs & des fruits capables de tromper les abeilles & les papillons, de voir l'ordonnance d'une chasse, d'un repas, & comment tout y est animé; de voir enfin une histoire, où chaque personnage a son attitude, & sa carnation, au milieu des ombres & des dégradations de couleurs qui le rendent parlant.

Mais passons à d'autres tableaux, qui sont beaucoup plus précieux que ceux-ci, je veux dire, les Livres où toute l'ame des Auteurs est comme recueillie, tandis que la poussière de leur corps est éparsee de toutes parts. On a toujours cheri dans Rome les Sciences & les Savans; aussi les Bibliothèques y sont-

elles magnifiques. Là existent des Manuscrits dignes de toute l'attention des Curieux; là sont des collections de Livres uniques, & les plus belles éditions de différens Pays, avec des estampes admirables.

Le beau coup d'œil pour un jeune Seigneur qui aime l'étude & qui cherche à s'instruire! le vaste théâtre pour le Mentor qui, sans cesse, épie l'occasion de représenter les Sciences & les Savans dans toute leur pompe! Il se promene dans ces lieux comme dans leur empire, & il y fait les observations les plus importantes; il excite enfin l'émulation de son Pupille, & il l'encourage, par la vue d'un tel spectacle, à se former par la suite

une Bibliothèque en ordre, mais bien différemment de ces Seigneurs qui assemblent des volumes à grands frais, & qui vivent ensuite au milieu d'eux comme Tantale au milieu des eaux.

La politique des Romains est bien digne de captiver l'attention d'un étranger. On voit des Cardinaux, qui consommés dans les affaires où ils ont blanchi, dans les relations que leurs nonciatures leur ont données avec toutes les Cours, sont des oracles qu'on ne peut trop écouter, & des modèles qu'on ne sauroit assez admirer. Les Ambassadeurs de chaque Cour, lorsqu'ils ont fini leur tems, deviennent souvent simples Particuliers & des Seigneurs isolés; mais dans Rome tous

ces différens Nonces qui en sont fortis, reviennent unir ensemble leur expérience & leur savoir, former enfin ce sacré College qu'on peut appeller un Consistoire de Rois & un Concile perpétuel : & voilà, ce me semble, d'où vient que la politique des Romains l'emporte sur toute autre. De jeunes Seigneurs doivent s'empressez à faire une cour assidue aux Cardinaux, qui se font un plaisir de tenir leurs Palais ouverts : ils apprendront comment on peut être politique & vrai, grand & affable, appliqué aux devoirs de Religion & aux bienféances du monde, homme public enfin & homme de cabinet. Mon cœur ici m'échappe, & je ne puis m'empêcher de nommer S. E.

M. le Cardinal Portocarrero, qui sans jamais rien perdre de sa sincérité, ni de sa simplicité, a trouvé le moyen de se conserver l'ami de toutes les Cours: il n'y a point d'Etranger, qui sorte de Rome sans lui devoir un tribut de reconnoissance & d'admiration; car il n'y a point de Ministre qui reçoive aussi gracieusement les personnes de distinction & en aussi grand nombre. On ne sauroit donner à Rome moins de cinq ou six mois, & il faut s'y trouver pour voir les cérémonies de la Semaine sainte.

Naples offre, sans doute, dans la magnificence de sa Cour & de ses grands Seigneurs, une perspective digne de toute admiration; mais comme ces objets sont connus de

tout le monde , nous fixons notre vue sur les phénomènes toujours renaissans , qui font de Naples une Ville bâtie au milieu des feux , comme Venise l'est au milieu des eaux : le Mont Vésuve mérite toute l'attention du Voyageur. Il ne faudra pas manquer d'aller avec un Virgile en main , voir les Champs Elisés , la Grotte de la Sybille de Cumès , & le fleuve de l'Achéron , que ce Poète inimitable a décrit d'une manière si frappante. Quinze ou vingt jours suffiront pour voir les curiosités de Naples , dont nous ne donnons aucun détail , parcequ'on en trouve une infinité de relations.

Genes la superbe , ou plutôt la laborieuse , car ce n'est que sous le

dernier titre que nous la considérons, renferme des Manufactures de soies qu'il faut observer. Il n'est point de métier, si vil qu'on le suppose, indigne de notre application. On doit descendre dans les détails, s'informer de l'usage & du nom des parties les plus essentielles, & voir travailler sous ses yeux le velours & le satin. On remarquera l'utilité de connoître les Arts mécaniques dans le nouveau Dictionnaire de l'Encyclopédie, & le détail de ces Arts même. Il y a beaucoup de Seigneurs puissans qui voyagent, & qui peuvent par la suite ériger des Manufactures dans leur dépendance. Ces établissemens apportent l'abondance en détruisant l'oisiveté, source ordinaire de l'indigence,

comme elle l'est de tous les vices. Genes peut être vu dans l'espace de quinze jours.

Bologne, qui paroît être le séjour des Sciences & la résidence des Savans, devient un spectacle bien intéressant. Il y a une émulation étonnante dans cette Ville, quoique les récompenses y soient fort rares. On y voit jusqu'à des femmes, être Membres de l'Académie, & donner des leçons publiques de Philosophie. L'Université feroit une des plus fameuses, si, par un abus intolérable, on n'avoit pas créé dans l'Italie presque autant d'Universités qu'il y a de Villes. Le *Casino*, qui est un endroit qu'on loue, & où toute la Noblesse se rassemble les soirs, mérite de

servir de modèle. Chaque Ville devroit en avoir un de la sorte ; car on est libre d'y aller , ou non , & il n'y a point de maître qu'on doive saluer ou remercier par préférence ; enfin , on y converse , au lieu que dans bien des Pays on ne fait que jouer , c'est-à-dire , végéter autour d'un tapis.

Venise , admirable par sa position , l'est encore davantage par sa liberté ; & c'est là qu'un Mentor , à l'aspect des Seigneurs qui marchent sans faste , sans livrée , sans suite , qui paroissent enfin égaux avec le Peuple , fait sentir à son Eleve le prix de la simplicité. Elle est telle cette simplicité , que nous avons nommé son regne l'âge d'or , & qui ne fut ainsi nommé que

parcequ'il n'y avoit point d'or alors. On prétend qu'une colonie de Bretons, sortie de Vannes, vint autrefois fonder Venise. Quoi qu'il en soit, je place ici cette réflexion pour avoir droit d'insinuer qu'il faut dans chaque Ville s'informer de sa fondation & des événemens singuliers qui ont pu y arriver. Il me semble que le séjour de Venise exige tout au plus, un mois.

Turin passera toujours pour un séjour aussi riant que commode, & les étrangers le quitteront avec un regret égal au plaisir qu'ils auront eu d'y demeurer. La sagesse du Ministère qui y regne, & la médiocrité où vivent ceux qui ont le maniement des deniers publics, sont le fruit d'un heureux Gouver-

nement , & le sujet d'une véritable admiration pour quiconque voyage avec réflexion. L'Académie de Turin , si bien ordonnée par la vigilance du Souverain même , est devenue une des belles Ecoles de l'Europe , & nous ne faurions trop conseiller aux jeunes Seigneurs d'y prendre des leçons. L'exercice de monter à cheval entra de tout tems dans l'éducation d'un Homme de qualité , & l'on doit s'y appliquer.

Vienne annonce un Peuple mâle , qui toujours robuste & toujours belliqueux , ne voulut jamais s'occuper d'édifices. La Tour de la Cathédrale est un magnifique gothique , & il faut y monter , ainsi que sur toutes celles des grandes Villes. On juge, par ce coup d'œil ,

de l'étendue d'une Cité & de ses environs. La Bibliothèque Impériale étonne & ravit. On ne sauroit trop l'examiner , de même que le Cabinet de l'Empereur , où la Nature semble reproduire ses phénomènes aux yeux des curieux , & rendre hommage à un Prince dont les connoissances illustrent notre siècle , font honneur aux Savans , & encouragent les beaux Arts. Ce seroit, sans doute ici , le lieu d'exalter les vertus d'une Impératrice immortalisée dans les Histoires, à raison de ses lumières, de son courage & de sa piété ; mais la louange, qui languit auprès des grands noms , & qui est muette à la vue d'un mérite aussi sublime & aussi rare , ne nous permet que d'admirer. Vienne

exige , au moins , deux mois. La Noblesse y vit avec magnificence , & y reçoit les étrangers avec dignité ; & ces nobles usages ne manqueront pas de se perpétuer , puisque des Academies & des Colleges en tout genre servent à former la jeunesse d'une maniere brillante. On trouve par tout des Ecoles militaires , où la valeur & l'amour de la Patrie s'excitent à l'envi , & où MARIE-THERÈSE , plus illustre encore que tous ses Augustes Prédécesseurs , a gravé la gloire de son regne d'une maniere ineffaçable. Il n'y a pas de Savant qui ne lui doive des tributs de reconnoissance , puisque cette Reine incomparable a fait ériger des Palais en l'honneur de toutes les Sciences , & a fondé des

Universités dignes de sa Religion
& de ses lumieres.

Varsovie annonce une Nation libre, qui tient ses frontieres ouvertes à tous les étrangers, & qui en cela semble les inviter à venir gouter dans son sein les charmes de la douceur & de l'affabilité. On ne peut voir la Pologne, sans avouer que la Noblesse y vit avec magnificence, & sans reconnoître qu'il n'y a point de Peuple dans l'univers qui exerce l'hospitalité plus fréquemment & plus généreusement que les Polonois. Le séjour de Varsovie, où l'on ne doit aller qu'en tems de Diète, exige alors qu'on y passe au moins deux mois. On y trouve présentement, grace aux lumieres & à la générosité de

Son Altesse Monseigneur Zaluski ,
Evêque & Prince de Cracovie , & à
la vigilance de M. son frere , Ré-
ferendaire de la Couronne , une Bi-
bliothèque publique , parfaitement
enrichie. Il y a des Livres Polonois,
écrits en tout genre , qui prouvent
que la Nation Polonoise a eu ses
Philosophes , ses Poètes & ses Ora-
teurs. Les Peres des Ecoles pieu-
ses ont à Varsovie , grace aux soins
& aux lumieres du R. P. Stanislas
Konarki , un College supérieur à
ceux même de Rome & de Paris.
On y enseigne quatre à cinq Lan-
gues , à monter à cheval , à faire des
armes , en un mot , tout ce qu'une
jeune Noblesse peut apprendre. Il
n'y a point de voyageur qui ne
doive visiter ce College , dont l'em-

bellissement , l'ordre & la propreté ravissent.

Saint-Petersbourg est devenu si célèbre depuis Pierre le Grand , & plus encore depuis le regne de son auguste fille l'Impératrice Elisabeth , qu'on doit y aller pour concevoir ce que peut l'éducation. La Cour y est superbe , & les Seigneurs se font un honneur de bien accueillir l'étranger.

On fera bien de voir Moskow , pour y admirer la nouvelle Université , & pour y prendre connoissance du Rit Grec , célèbre par son antiquité.

Constantinople , dont le coup d'œil est unique , & dont on paie la vue par un voyage bien risquable & bien pénible , semble un monde

tout nouveau. Il n'y a pas un exemple plus frappant de l'ignorance & de la mollesse qu'entraînent les plaisirs des sens , que cette Ville immense , où l'on ne trouve , ni Savans , ni Bibliothèques , ni Imprimeries. C'est au défaut d'Imprimeurs , n'en doutons pas , qu'on doit attribuer la grossièreté Turque. Par tout où brillent ces Artistes , le bon gout se fait sentir , de maniere que les États ne fauroient trop récompenser un bon Imprimeur qui transmet à la postérité le fruit des études & des découvertes. Combien ne regrettons-nous pas , avec raison , les Elzevirs & les Etiennes , que la Hollande & Paris même n'ont point encore égalés ?

Londres , où l'on restera trois se-

maines, forme deux Villes dans chaque jour, celle du matin, où tout est Bourgeois, & celle du soir, où tout est Milord. Ce contraste qu'on juge ridicule au premier coup d'œil, a beaucoup d'utilité. Chacun, par ce moyen, commence par vaquer à ses affaires, & ensuite on se pare pour se livrer au délassement. La Philosophie profonde a beaucoup de Disciples en Angleterre; mais plusieurs la poussent trop loin. L'esprit humain a des bornes, & il faut savoir s'arrêter. La liberté, qui, parmi le Peuple Anglois, dégénere dans une licence effrénée, doit bien convaincre le voyageur qu'on n'est pas heureux parcequ'on est libre, mais lorsqu'on fait un bon usage de la liber-

té , de même qu'on n'est pas Philosophe parcequ'on ne dit mot , mais lorsqu'on pense bien , & qu'on communique ses pensées.

Amsterdam , grande & magnifique Ville , où l'on trouve , le long des rues , des fleuves & des bois , & où l'œil ravi apperçoit une propreté enchantée , mérite toute l'attention des curieux. Le Port forme un spectacle qui surprend , & qui joint à toute la Hollande , qu'on nomme , avec raison , un charmant parterre , interresse les étrangers & les attache. Un mois suffit pour parcourir ce Pays , quoiqu'il soit unique ; car les Hollandois , occupés de leur commerce , n'ont pas le loisir d'amuser les voyageurs. L'utilité des Barques , qui partent tou-

jours à la même heure pour aller d'une Ville à une autre , & la fidélité de ceux qui les conduisent , & qui ne demandent jamais une obole au delà de leur salaire , prouvent une sage administration. Les Ecluses , les Diguees & les Moulins qui tiennent l'eau suspendue & qui sont le fruit d'une belle industrie , méritent un examen réfléchi. On fait que Pierre le Grand , tout Empereur qu'il étoit , travailla lui-même à la construction des Navires , qu'on doit étudier.

La Flandre , théâtre militaire où l'immortel Vauban grava son nom sur les remparts de plus de trois cens forteresses , devient la meilleure école de guerre pour un jeune Seigneur. Là , secondé de son Mentor ,

il va voir en exécution ce qu'il n'a vu que sur le papier ; là, il tire des plans , & il trace avec un crayon la position & l'ouvrage de chaque Place. Les arsenaux, comme des galeries où il se promene , lui facilitent la nécessité de bien connoître les différentes armes offensives & défensives , & chaque partie d'un canon. Il examine enfin le terrain ; il considere les endroits propres à être minés & contreminés ; il se fait raconter comment dans les dernieres guerres on dispoſoit les Armées , comment on s'attaquoit, & comme on se défendoit. Trois mois ne font rien de trop , lorsqu'on veut les employer à voir la Flandre avec profit. L'air du Pays inspire un gout militaire , qui fait qu'on est charmé de
tout

tout ce qui se présente à la vue. On peut regarder la terre, qu'on y foule aux pieds, comme le cimetière des Héros. Aussi le Mentor tire-t-il avantage de ce lieu pour donner une juste idée des cinq corps de Troupes qui composent les Armées, l'Infanterie, la Cavalerie, le Génie, l'Artillerie & les Troupes Légères.

L'Infanterie embrasse seule toutes les parties de la Guerre, & fait la force des Empires. Elle se coule & s'insinue à travers des défilés impénétrables à un Escadron ; elle s'enfonce dans le creux des vallons ; elle atteint, en gravissant, la cime des montagnes, & marche comme en l'air sur le penchant des précipices ; elle débouche à la file par

L

des gorges inaccessibles ; elle appla-
nit , la pique à la main , les voies à
la Cavalerie ; elle suit l'ennemi de
poste en poste , le chasse , le débus-
que & l'enveloppe. Ainsi le Fan-
tassin , héros d'hiver , héros d'été ,
héros dans la plaine , héros sur les
montagnes , héros jusques dans l'é-
paisseur des forêts , va par-tout cueil-
lir des lauriers jusques sur la pointe
des rochers & parmi les glaces de
l'hiver. Il n'en est pas de même
du Cavalier , qui dépend de l'ins-
tinct aveugle d'un animal , & qui
doit s'arrêter où le cheval s'arrête
& ne peut passer. Si la Pologne n'a
pas atteint cet état de forces & de
puissance que semble lui promettre
la vaste étendue de son terrain , à
qui s'en prendre ? à la bravoure de

la Nation ? non , fans doute , car il n'est rien de plus guerrier que la Noblesse Polonoise ; mais il lui manque , pour faire trembler ses voisins , de l'Infanterie. Nous ne craignons point de le dire , qu'on démonte cette brave Noblesse , & on la rendra invincible. On vit sous les Rois François de la troisieme Race , la fameuse Gendarmerie , accoutumée jusqu'alors à combattre à cheval , mettre pied à terre dans les grandes occasions , se mesurer d'homme à homme : on vit aux batailles de Cressy & d'Azincourt , au combat Cocherel , les Gendarmes Anglois & François quitter l'étrier & se ranger comme de concert en bataillon. La Cavalerie se métamorphosa d'elle-même en Infante-

rie , & le génie fantassin gagna de proche en proche les parties de l'Europe , & devint enfin le génie dominant.

La Cavalerie , quoique plus bornée que l'Infanterie dans ses opérations , mérite le second rang dans les Armées. Elle influe à sa manière sur tous les services militaires ; elle sert de sauve-garde & d'appui à l'Infanterie ; elle couvre le Génie & l'Artillerie contre les sorties de l'Assiégé & les insultes de la campagne. Le Cavalier a pour lui les deux grands ressorts de la guerre , la vitesse & la rapidité dans les mouvemens , l'impétuosité dans le choc & dans l'exécution. Le moment de la victoire fuit comme un éclair , si on ne le saisit sur-le-champ,

Polybe nous rapporte que la Cavalerie du vainqueur de Cannes porta les plus grands coups ; que ce furent ses Escadrons mobiles qui détachèrent la victoire des Romains, & qui ouvrirent dans Cannes le tombeau à plus de quarante mille. On fut prêt de voir alors Rome même s'ensevelir avec eux, ainsi que les Destins qui lui promettoient l'Empire du monde. L'Infanterie est comme un roc immobile que rien ne peut renverser ; la Cavalerie est une vague menaçante qui renverse tout. L'une a plus de lenteur & de symétrie ; l'autre a plus de fougue & de faillie. Le Bataillon enfonce & fait plier ; l'Escadron culbute & précipite dans un instant : d'où il faut conclure

qu'une Armée sans Cavalerie ne sauroit profiter de ses triomphes, ni réparer ses pertes; que sa déroute enfin est assurée, parcequ'elle ne peut échapper à l'ennemi vainqueur.

Le Génie est absolument nécessaire à la guerre, parceque la guerre n'a rien de solide, si elle n'a pour terme l'attaque & la défense des Places, & qu'elle ne sauroit réussir dans ce double objet qu'elle se propose, sans le secours du Génie. C'est lui qui passe rapidement du cabinet à la tranchée, qui puise dans les Livres les principes spéculatifs, & applique sur les remparts les conséquences pratiques; c'est lui qui donne à la régularité des figures géométriques, l'épaisseur & la

faillie du relief , qui invente & dirige le projet d'une Place de guerre , le devis d'une Forteresse , qui en assortit toutes les parties , fait servir à l'économie de son ouvrage jusqu'aux irrégularités du terrain , & force la Nature , malgré qu'elle en ait, de se plier aux règles de son art ; c'est le Génie enfin , qui également versé dans l'attaque & dans la défense , devient la sûreté de sa Patrie , dont il couvre les limites ; la terreur de l'ennemi , dont il ouvre les frontieres ; qui par les prestiges de son art , s'ouvre par-tout un accès , & rend tout inaccessible ; qui par une force souterraine déracine & fait disparoître le rempart & les défenseurs. Si nous ouvrons les Archives militaires, nous trou-

verons à chaque page les opérations du Génie & les secours qu'on en tire. Ces fameuses Catapultes, & sur-tout celle de Syracuse, d'où partoient des masses énormes, qui après avoir fendu les airs avec un sifflement épouvantable, vinrent écraser sous leur poids la Sambatque de Marcellus, furent l'ouvrage du Génie. Les inventions de nos modernes Ingénieurs, quoique plus simples, ont par leur simplicité même surpassé tout le merveilleux des Anciens : aussi la science de l'Ingénieur est-elle immense dans son étendue ; il faut qu'elle corresponde à son intrépidité ; intrépidité qui laisse à peine échapper un Ingénieur à quatre ou cinq sièges. Aussi n'en voit-on presque point

atteindre, pour mourir, le déclin des années. Malgré ces talens, malgré cette valeur, le Corps des Ingénieurs ne passe, selon l'ordre militaire, qu'après l'Infanterie & la Cavalerie.

L'Artillerie doit au Génie, sans contredit, une grande partie de son mérite: aussi ne peut-elle, avec justice, lui disputer la prééminence. C'est l'Ingénieur qui lui trace dans les sièges le plan de son attaque, ou de sa défense; c'est lui qui dirige l'emplacement des batteries, c'est à-dire, l'opération la plus délicate du service de l'artillerie. Quant à celle-ci personne n'ignore les prodiges qu'elle opere, & l'habileté de ses manœuvres. Ici, il faut presser le feu sans le prodiguer, le ména-

ger fans l'affoiblir ; là, il faut l'éten-
dre fans le partager , le diriger vers
la partie la plus foible , & l'y con-
duire par la ligne la plus directe ,
pour donner à la batterie un front
parallele à l'ouvrage attaqué , pour
enfiler la Place , & se dérober à
l'enfilade , pour écraser par le feu
parabolique , l'intérieur d'un ou-
vrage inaccessible au feu direct ,
pour faire tomber , avec justesse ,
le coup qu'on médite. Que n'ajou-
terions nous point ici sur les mer-
veilles de l'Artillerie ? Jusqu'en
rase campagne on a lieu de les ad-
mirer. Rien de plus efficace qu'un
boulet de canon pour labourer un
Bataillon ennemi , & nettoyer un
champ de bataille ; rien de plus
terrible que ces bouches à feu , qui

bien différentes de l'arme blanche, ne laissent aucune ressource à l'ennemi, ni pour esquiver, ni pour parer; rien de plus propre que la construction des batteries tantôt enterrées, tantôt croisées, tantôt en barbe, tantôt en écharpe, tantôt par enfilades, tantôt, par ricochets, pour abréger un siège. L'Artillerie fait foudroyer les murailles tout-à-coup, à l'aide d'une poudre victorieuse, & que l'ignorance de certains siècles eut nommé magique: elle perce la pierre & le ciment; elle détruit les plus anciens ouvrages, de façon qu'il n'est point de rempart, qui par sa chute précipitée, ne rende hommage à l'Artillerie, lorsqu'elle fait employer ses avantages à propos. Les Trou-

pes legeres, quoique admirables dans plusieurs rencontres, ne sauroient balancer les grandes exécutions de l'Artillerie : voilà pourquoi nous lui avons donné la préférence. Rien n'est comparable à l'activité & à l'adresse d'un Hufard en campagne. A pied, à cheval, en course, en embuscade, il fait souvent lui seul la fonction des deux Corps militaires d'Infanterie & de Cavalerie. Tantôt c'est un convoi sur lequel il fond comme l'épervier sur sa proie; tantôt c'est un fourage avec les fourrageurs, qu'il moissonne le sabre à la main; tantôt c'est un corps-de-garde ennemi qu'il met pour toujours hors d'état de veiller, avant que la sentinelle ait seulement eu le loisir de

crier : *Qui vive ?* On croit un Officier de Troupes légères au camp, & déjà il est aux prises avec l'ennemi ; on ignore encore le succès de la première expédition, qu'il a commencé la troisième & songé à la quatrième.

Ainsi, comme il est aisé de le voir, chaque Corps militaire a de grandes parties à remplir, & chaque Corps militaire, quoique partagé dans des classes différentes, est nécessaire pour composer une bonne armée. Ces Corps se prêtent mutuellement secours, & servent d'appui les uns aux autres. Voilà ce que doit faire envisager le Mentor à son Eleve, & voilà l'idée qu'il lui doit donner de l'Art militaire ; cet Art qui forme les Hé-

ros, & les rend dignes de vivre dans l'Histoire. Mais reprenons la suite de nos voyages.

Madrid, qu'on iroit voir avec plaisir, si les routes en Espagne étoient plus pratiquées, & les Auberges plus commodes, offre aux yeux des curieux, le spectacle d'une Noblesse qui pense & qui agit avec dignité. Rien ne surpasse la générosité des Espagnols. Il y a des traits uniques de cette Nation, grande en tout genre, & qui le feroit encore davantage, si elle vouloit s'appliquer aux Sciences. L'Escorial & ses Jardins méritent d'être vus, & notés comme un monument digne de la majesté des Rois. On juge, en voyant l'Espagne, si les richesses du nouveau Monde lui sont plus

nuifibles que profitables. Il eft certain qu'une bonne population, & qu'une bonne agriculture enrichiffent un pays plus que tous les tréfors.

Paris, cette ville immenfe, ou plutôt ce monde, qu'on cite de toutes parts, & dont on n'a l'idée que lorsqu'on l'a pratiqué, fournit lui feul la plûpart des connoiffances & des avantages qu'on ne trouve ailleurs qu'en parties. Il eft le féjour des Sciences & des Arts, l'afyle des Savans, l'affemblage des Langues de tout Pays; il eft le centre, en un mot, de la piété & de l'irréligion, de la fageffe & du libertinage, du fafte & de la fimpli-
cité, du papillotage & de la gravité. Il renferme dans fon enceinte

des Jardins & des Palais , chefs-d'œuvre de l'art , qui dans l'univers même , ne se trouvent répétés qu'à Versailles. Tout à Paris mérite attention : la plus petite boutique contient souvent des merveilles. Les François , de tout tems amis des modes & des commodités , ont rendu leur Capitale telle qu'on nous peint le Palais des Fées. D'un coup d'œil on dispose la symmétrie des repas les plus splendides & les plus délicieux , d'un seul geste on fait paroître une fête des plus galantes & des mieux ordonnées. Aussi de Paris, comme d'une source féconde, s'est il répandu dans l'Europe tout ce que nous y trouvons de commode & de gracieux. Mais ce n'est pas à ce point de vue que
nous

nous fixerons un jeune Seigneur, quoiqu'il soit souvent très à propos qu'il examine ces sortes de choses, & qu'il les imite. Si les Grands, qui ont voyagé, avoient suivi ce plan, on ne trouveroit pas chez eux des appartemens où tout manque, & où il n'y a pas même une chaise pour s'asseoir; on ne verroit pas des tables où il n'y a ni ordre, ni propreté, ni goût; & voilà pourquoi le François, né au milieu des commodités, regrette sans cesse sa Patrie, lorsqu'il vit chez l'étranger. L'utilité des voyages consiste à prendre le bon d'une Nation & à s'en servir.

Pierre le Grand voulut voir le Parlement exercer ses fonctions, & il assista à une de ses séances. Il

convient qu'un Seigneur ait idée de ce Tribunal toujours fameux, & toujours fidele à ses Rois : on y plaide avec éloquence, on y prononce avec dignité. Il semble qu'on se retrouve au milieu de ce Sénat Romain, si célèbre dans les Histoires. La Science du Barreau fait partie d'une noble éducation, & il faut en avoir une teinture. Les Plaidoyers de M. le Maître, d'Olivier Patru, suffiront pour connoître le genre d'éloquence qui convient au Palais. Il y a aussi dans le Recueil des Causes célèbres quelque chose d'intéressant sur cet article.

La Sorbonne, comme un Corps auguste, créé pour enfanter des Docteurs, mérite qu'on assiste à une de ses Theses; on verra comme

on y traite avec dignité les questions importantes de la Théologie. Delà on pourra passer dans un Collège de l'Université, & prendre une idée des exercices classiques qui s'y font. Le Mentor ne néglige point ces sortes de visites : il va même avec son Elève jusques chez l'Imprimeur & le Libraire , afin de connoître le goût du pays dans les Livres qui sont le plus à la mode. On ne doit pas douter , après ce détail, que l'Observatoire, les Académies , les Bibliothèques enfin, & sur-tout celle du Roi , ne deviennent des objets importans aux yeux d'un Gouverneur. Quand on suit ce plan dans les différens Pays , on peut comparer le plus ou le moins de progrès que les Peuples ont fait

dans les études. On voit les uns qui ne sont encore qu'à la porte des Sciences, & les autres qui rendent des oracles dans leur sanctuaire. Ceux-ci plus avancés que Descartes & Newton même, pénètrent dans de nouveaux sentiers; ceux-là cheminent encore lentement avec Aristote : d'où il faut conclure qu'il y a quelques Nations qui pensent trop, quelques autres point assez, & qu'il s'en trouve enfin qui ne pensent point du tout.

Le Jardin du Roi ne sauroit échapper à la curiosité du Mentor : il conduit son disciple en cet endroit fameux, où l'œil étonné voit toute la Nature en abrégé. Les plantes, les minéraux, les fossiles, les coquillages, les insectes étalent

leurs propriétés & leurs phénomènes dans un ordre qui ravit. Plusieurs cabinets particuliers offrent, quoique avec moins de magnificence, le même spectacle, & méritent, par conséquent, d'être vus : ces perspectives exciteront naturellement l'envie de se procurer l'Histoire naturelle & l'Histoire des Insectes ; car un Mentor a soin de prendre une liste des meilleurs Ouvrages, & de la remettre ensuite à son Eleve. Un Seigneur, par ce moyen, connoît les bons Livres modernes, & il peut les acheter, quand bon lui semble. Mais ce n'est pas assez de connoître les productions des Savans ; il faut connoître les Savans mêmes. Voilà des médailles vivantes, qu'on ne peut trop

respecter & trop observer : ainsi l'on fait des visites aux hommes illustres par leurs talens. Il réfléchit des rayons de lumière sur ceux qui cultivent ces génies heureux, qui courent à l'immortalité. La seule conversation des Philosophes, animée par leurs regards, soutenue par l'éclat de leur réputation, étend l'ame de quiconque les écoute, l'orne & l'élève.

Je voudrois, en conséquence, que la table d'un Seigneur qui parcourt l'Europe, fût souvent décorée d'un Savant. Il s'en trouve heureusement dans chaque Pays. Par ce moyen on se familiarise avec les Sciences, on retourne dans sa Patrie plein d'excellentes choses qu'on a entendu dire, & l'on goûte un

plaisir indicible , lorsqu'à la lecture des nouvelles publiques , on voit cité un Savant qu'on a connu & qu'on a pratiqué. La connoissance du monde littéraire doit autant intéresser que celle du monde politique , & ce sont deux mondes qu'il faut étudier de bonne heure , pour le faire avec succès. Les Grands doivent respecter & ménager les Ecrivains , plus qu'ils ne s'imaginent ; car ce sont ces Auteurs qui transmettent à la postérité , & la gloire de leurs exploits , & la noblesse de leur maison. Avec quel empressement n'iroit-on pas au-devant de Platon & de Socrate , de Virgile & de Cicéron , si ces grands hommes renaissent ? Chacun voudroit les voir & leur

parler. Voyons donc les Platons & les Virgiles de notre siècle, & jouissons d'un avantage que la postérité nous enviera ; mais tel est le sort des plus célèbres Ecrivains ; on ne connoît bien tout ce qu'ils valent que lorsqu'ils ne sont plus.

Le véritable Mentor aura soin de s'informer dans chaque Ville des Savans qui y résident, & de les faire connoître à son Disciple. Il aura soin d'en tenir une espece de catalogue, & de s'informer d'eux des faits relatifs à leur Patrie & à leur savoir.

Christine Reine de Suède, passant à Lyon, lorsqu'elle alloit à Rome, demanda, avec empressement, le célèbre Pere Ménestrier, Jésuite, comme un Savant digne d'être

d'être connu. Elle le vit & l'admira. Louis le Grand, lui-même, lors de son passage à Toulouse, se fit gloire d'aller visiter la cellule du Pere Maignan, Minime, ce célèbre Mathématicien, & d'examiner toutes les différentes machines que ce Religieux avoit faites. Il en fut frappé, & voulut, en conséquence, l'attirer à Paris. Beaux exemples ! mais qui condamnent la dissipation de tant de jeunes Seigneurs qui se croient perdus, lorsqu'ils mettent le pied dans un Cloître. On ne fera pas moins attentif à visiter les tombeaux des illustres Personnages dont nous pleurons la perte. Ainsi à Rome on ira voir l'endroit où le Tasse est enseveli, à Paris, on ira lire l'épita-

M

phe de Descartes. On trouve une sorte de plaisir jusques dans les larmes mêmes qu'on verse sur le mausolée des grands Hommes, & l'on s'occupe du contraste qui se rencontre entre le petit espace que contient leur corps, & la carrière immense que parcourt encore leur esprit : *Volitat per ora vivorum.*

Les visites que le Mentor fait aux Savans, ne dérangent en rien les visites qu'un jeune Seigneur doit aux Grands de chaque Pays : celles-ci sont les premières dont il s'acquitte. Il convient toujours de commencer par l'Ambassadeur de son Souverain : c'est lui qui introduit dans les bonnes compagnies, & qui présente un étranger dans les Cours. Il ne faut dans ces sortes de

présentations que beaucoup de respect de la part d'un jeune Seigneur, & une honnête hardiesse, qui lui laisse la liberté de répondre avec dignité aux Têtes couronnées, si elles daignent l'interroger.

Plusieurs peres redoutent le séjour de Paris pour leurs enfans, comme l'écueil des mœurs & de la Religion, comme un endroit, en un mot, d'où les jeunes gens reviennent suffisans, volages, amateurs de leur petite figure & de mille manieres ridicules. Nous ne prétendons point diminuer ces défauts, & disconvenir de ces écueils: nous allons même commencer par en faire une peinture; mais nous ajouterons qu'il est facile d'en garantir la jeunesse au milieu même de Paris.

M ij

Oui, il faut l'avouer, le débordement de tous les Peuples qui abondent dans Paris , y a introduit une confusion pire que celle de Babel. C'est là que des pelottons d'animaux , hommes & femmelettes tout-à-la-fois , & qu'on nomme *petits-mâtres* , voulant mettre leur esprit & leur foi à la mode ainsi que leurs habits , ont pris le parti de ne plus croire une Religion qui a commencé avec le monde. Ils ont voulu que les sentimens sur cet article si essentiel, suivissent la variété de leurs frisures & la bigarrure de leurs vêtemens. Ainsi dans le siècle dernier , le Calvinisme devoit être à la mode comme les longues per-ruques ; & dans celui-ci , le Déisme sera en usage comme les cheveux

en *béquille* ou en *vergette*. Tel est l'homme, disoit Sénèque, tel est son langage : *Talis vir, talis oratio*. Penser comme un payfan, prier Dieu à sa maniere, ce feroit s'avilir, ont dit ces petits hommes superbes ; mais, par malheur, leur prétendue philosophie née tout-à-coup dans un Caffé ou devant un miroir, n'a ni principes, ni conséquences ; car au moment qu'ils croient se ravalier en agissant comme le Peuple, ils se rangent dans la classe des bêtes même. Nul d'entre eux qui ne publie à haute voix, que tout meurt avec lui, & qu'il est de même nature que la taupe & le hibou. Quelle extravagance ! quel contraste !

Il y a dans chaque siècle des dé-

fauts , ainsi que des maladies. Celui qui domine en France aujourd'hui , c'est donc l'impertinence du petit-maître ; nom qu'on a donné par dérision , parceque ceux qui le méritent , n'ont ni le génie , ni l'élévation qui forment les grands maîtres. On les connoît au premier coup d'œil ; car toute leur habileté se réduit à faire de leur tête une girouette , de tout leur corps un pantin , de leur langage un jargon précieusement ridicule. Ce sont eux qui ont imaginé les termes *éduquer* , *perfißler* , *impressionner* , & tant d'autres inconnus jusqu'alors ; ce sont eux , qui depuis plus de trente ans , sont les premiers Comédiens de Paris ; disons mieux , des Pantomimes. Ils ont des mou-

vemens réglés, des contorsions de cérémonie ; de sorte que jamais Marionnette ne joua mieux son personnage. Quoi qu'il en soit, on n'a pu encore les détruire à fond : de toutes parts ils se reproduisent, ainsi que les insectes se multiplient tout-à-coup au milieu des chaleurs. Il n'est pas jusqu'à une Nation tout-à-fait sérieuse & philosophe, qui n'imité aujourd'hui les airs de petit-maître, & qui en cela excite un ris de pitié ; car il faut convenir que la copie d'un mauvais original devient pire que l'original même, & que quiconque veut imiter le François dans l'art du petit-maître, rappelle la fable de l'Ane qui veut imiter son maître.

Le ridicule dont nous venons de

M iv

donner une idée , n'est pas le seul inconvénient qu'on trouve à Paris ; car nous ne voulons rien dissimuler. Des milliers d'hommes équivoques sous les noms de *Marquis*, de *Comte* , de *Chevalier*, de *Baron*, n'y cherchent qu'à faire des dupes. Des milliers de femmes même de qualité , ruinées par leur luxe & par leur jeu , ou rajeunissent des charmes surannés , ou s'associent de petites foubrettes , qu'elles traînent par-tout pour surprendre dans leurs filets la jeune Noblesse. On se persuade , au moyen de certains titres qui font illusion , qu'on est dans le centre de la bonne compagnie ; & l'on se trouve au milieu des rapines & des vices. Ainsi l'on est perdu lorsque dans Paris on

donne dans l'avanture , lorsqu'on se livre au jeu & à la galanterie. Bientôt la dépense vous ruine , la débauche vous consume , & vous vous avilissez plus que le dernier des hommes. Voilà cependant ce qu'une jeunesse imprudente & aveugle appelle *bonne fortune*. La belle fortune de précipiter ainsi sa bourse , sa réputation & sa vie ! car c'est toujours la fin de la scene , ainsi qu'un mariage est la fin des Romans.

Mais si ces périls font à redouter, ce n'est point pour un Seigneur conduit par le parfait Mentor , qui a l'expérience du monde , & surtout d'un Pays tel que Paris. Il ne laisse son Eleve se faufiler qu'avec la Noblesse vraiment distinguée par la vertu ; il ne l'introduit que dans

ces sociétés avouées par une réputation hors d'atteinte ; il ne tourne ses yeux que du côté des bons exemples ; il couvre d'un ridicule éternel tout ce qui a la moindre apparence de petit-maître ; il en contre-fait les manières, mais en les exprimant de la façon la plus ironique ; il fuit ces Caffés & ces Académies de jeu, où des tas de jeunes libertins de toute espèce, osent s'élever contre la science de Dieu, sans avoir même celle des hommes les moins savans. Comment les sophismes de l'incrédule pourroient-ils alors parvenir aux oreilles de son Disciple ? Il ne sort qu'avec lui, il le couvre, pour ainsi dire, de ses aîles, & ne lui laisse former de liaisons que celles qu'il fait lui être utiles. Il af-

fecte enfin de combler d'éloges les jeunes gens vertueux, & de ne nommer qu'avec indignation & horreur les monstres du vice.

Ce n'est point le séjour de Paris qu'on doit appeller contagieux ; mais la mauvaise compagnie à laquelle on se livre , mais les passions qu'on y porte. Un jeune Seigneur fort ordinairement de la maison paternelle avec le cœur déjà tout corrompu ; il revient des Pays étrangers quatre ans après : alors il explique, sans contrainte, des passions que la timidité de son âge l'obligeoit de taire auparavant, & l'on en conclut que le séjour de Paris l'a gâté. Si les parens veilloient davantage sur leurs enfans ; s'ils les suivoient des yeux , ils s'apperce-

vroient que les domestiques les ont ordinairement pervertis avant leur départ, & ils n'attribueroient qu'à eux-mêmes le malheur qu'ils rejettent sur Paris. Le Parisien, naturellement bon parent, bon ami, bon Citoyen, remplit exactement ses devoirs d'honnête homme & de Chrétien. Aussi le Peuple de Paris vaut-il mieux que la Noblesse même de bien des Pays. Il n'y a que des étrangers qui viennent de toutes parts semer leurs préjugés & leurs dissolutions au milieu des vertus des Citoyens. Où vit-on, en effet, plus de décence dans le Clergé, plus de modestie dans les Eglises, plus de personnes édifiantes qu'à Paris? Où les fatyres contre les petits maîtres sont-elles plus vives &

plus fréquentes ? On les turlupine sur les théâtres , on en rit à la Ville & à la Cour, on les décrie dans tous les Livres ; de maniere qu'ils n'oseroient paroître , s'ils savoient rougir.

Plusieurs Hôtels, où l'on ne joue jamais , & dont les Seigneurs ont soin de rassembler les Nouvellistes & les Savans, sont des asyles contre le libertinage. Un Etranger y est volontiers admis , & il y apprend le ton de la bonne conversation ; ce ton qui consiste à ne point crier, à ne point disputer , à ne point dogmatifer ; mais à garder la réserve sans contrainte , à répandre l'enjouement sans bouffonnerie , à se faire entendre sans bruit, à écouter sans distraction. Plusieurs Dames

de qualité , sans être précieuses ridicules , tiennent pareilles conversations, & ce n'est pas un petit avantage; car il faut avouer que le commerce des personnes du sexe qui sont bien nées, contribue beaucoup à la bonne éducation d'un jeune Seigneur. C'est l'école de la décence & de la circonspection; école dont la jeunesse d'aujourd'hui a grand besoin pour mettre un frein à sa langue. On n'entendit jamais tant d'horreurs sortir de la bouche des jeunes gens que dans ces jours malheureux. A peine ont-ils atteint l'âge de dix ans , que leurs lèvres prononcent des mots infames: leur gosier est déjà un sépulchre qui de toutes parts exhale l'infection. Ainsi devient-on la copie du vice ,

avant que d'avoir seulement entrevu la vertu. On parle comme les hommes de la lie du Peuple, & l'on se persuade que c'est du bel air. Quel contraste dans les sociétés du monde ! Quelqu'un entretient-il les autres avec complaisance d'un bon repas qu'il a fait ; on se moque de lui, on le méprise comme un gourmand, quoiqu'un repas se prenne en public, & qu'on se fasse honneur d'y assister. Quelqu'un, au contraire, raconte-t-il certaines actions deshonnêtes, on lui applaudit, on l'écoute, & cependant il a fallu se cacher même de son meilleur ami, pour se livrer à de telles débauches. Siècle pervers, tu nous donnes à douter qu'il vienne jamais après toi un tems

aussi funeste aux mœurs & à l'innocence ! Nos peres , où êtes-vous ? Ah ! vous ne le pourriez croire.

J'ai remarqué que le dérangement des Seigneurs qui voyagent , naissoit ordinairement des assemblées nocturnes , & que pour y remédier , il falloit établir chez soi un souper tous les soirs , excepté certaines occasions où l'on ne peut se refuser à une fête de Cour , ou à un repas solennel. Le Mentor , en conséquence , rappelle son Disciple vers les huit ou neuf heures du soir , & il l'arrache à la dissipation des compagnies. On revient à la maison , on soupe , la nuit s'avance , le sommeil vient , on s'y livre , & l'on a évité bien des inconven-

niens , & ménagé une fanté que les veilles alterent toujours.

Ce n'est pas un soin qu'on doive négliger que celui de conserver sa fanté. Combien de jeunes Seigneurs périssent de débauches par la faute de leurs Guides ? Combien en reviennent chez eux épuisés de maladies ? Le vrai Mentor a des yeux qui lui servent de sentinelles : il les promene par-tout ; il examine les démarches des Domestiques, & il les avertit de l'expulsion qui s'en-suivra , si jamais ils se prêtent à la moindre intrigue. Sans avoir des espions , il a des personnes de confiance qui l'instruisent de ce qui se passe ; & au cas qu'il y ait des maladies feintes de la part du Disciple , qui , toujours rusé, prend tou-

tes fortes de moyens , le Mentor alors , encore plus rusé , reste à la maison , & n'abandonne point le prétendu malade. Mais enfin , si , malgré ces précautions , il se formoit quelque liaison suspecte avec ces personnes de qualité , dont on ne peut décemment interdire l'entrevue ; c'est alors que Mentor arrache brusquement Télémaque à l'Ile d'Eucharis. Le grand point est de persuader à un jeune homme qu'il ne doit rien faire dont il puisse se repentir. On ne voit que trop de personnes à la mort , qui crient à haute voix : Je me repens d'avoir vécu en libertin , d'avoir perdu le tems de ma jeunesse ; & jamais on n'en a entendu dire : Je me repens d'avoir pratiqué la vertu , d'avoir

consacré mes premières années à l'étude & à la sagesse.

Quand un Gouverneur est aussi attentif, un jeune Seigneur doit passer un an à Paris ; car il ne s'agit pas de voyager comme la plupart des Seigneurs, qui font beaucoup de dépense, & qui en reviennent sans avoir vu autre chose que des maisons & des clochers. Il faut, par exemple, à Paris apprendre bien la vraie politesse qui y regne, s'y familiariser avec le goût du bon & du beau, savoir dîner chez le Financier comme chez le Prince, avec une civilité proportionnée à chacun, connoître, en un mot, la décence & les commodités avec lesquelles y vit le Bourgeois & même l'Artisan. Il faut prendre

une idée des promenades publiques , y considérer l'épanouissement des fleurs & des visages. Il faut enfin passer , au moins, un hiver & un printems dans Paris ; l'hiver pour y admirer Paris dans son lustre , & le printems pour voir les Châteaux des environs , égayés alors par le jeu des eaux & la verdure des Jardins.

On ne fauroit vivre quelque tems à Paris , sans y goûter la société la plus agréable ; car il faut convenir que ce même François , qui , selon M. de Voltaire , paroît tout étourdi dans le Pays étranger , est tout aimable chez lui.

Un des événemens les plus critiques dans un voyage , c'est la maladie ; car , hélas ! la mort qui nous

environne, est, fans cesse, aux prises avec les enfans d'Adam. Partout on la rencontre, & par-tout on en voit l'image : les voyages même ne font que nous la peindre plus vivement, puisqu'aujourd'hui on y meurt à une Ville qu'on ne reverra plus, & demain à des personnes qu'on ne retrouvera jamais. Chaque absence & chaque adieu font autant de préludes de la séparation universelle que bientôt il nous faudra faire. Chaque ligne que je trace maintenant, m'annonce que ma vie suit la rapidité de ma plume ; qu'enfin tout passe, & le tems que j'ai employé à composer cet Ouvrage, & le tems qu'un Lecteur mettra à le parcourir.

Nous supposons donc qu'un jeune Seigneur tombe malade en route : si c'est au milieu d'une Ville, le Mentor fait venir le meilleur Médecin ; si c'est au milieu d'une campagne, il envoie aux environs chercher le plus renommé. Il rapporte, avec fidélité , le commencement de la maladie, & il donne une idée du tempéramment de son Disciple, de ses goûts & de sa manière de vivre. Afin de ne rien prendre sur lui-même , il prie quelqu'un des Grands à qui il est adressé , de vouloir bien envoyer une personne de sa part , au cas qu'on se trouve dans une Ville ; car il est bon, en pareille occasion , d'avoir des témoins respectables qui puissent certifier toute l'attention du Gouverneur. Il a soin

que le malade observe le régime qu'on lui prescrit , & qu'il ne se livre point à ses appétits particuliers, ni à ses fantaisies. Il lui tient fidelle compagnie, il le console, & il place autour de lui des personnes attentives & expérimentées. Si , malgré ces soins , le mal augmente, il avertit lui-même son Eleve de se disposer à recevoir les Sacremens, il l'exhorte, il lui procure un Confesseur zélé, enfin il se conforme à tous les événemens , & la mort même ne peut le détacher de celui dont il a été comme le Pere & comme le Tuteur. On ne manque pas , lorsqu'il y a deux ou trois Seigneurs , de les écarter, & de les placer même dans différentes maisons, au cas que la maladie fût contagieuse.

Mais quant à ce nombre de plusieurs Seigneurs , un parfait Gouverneur ne s'en charge pas , à moins qu'ils ne soient freres , ou qu'il ne soit bien assuré par lui - même du sujet qu'on associe à son Pupille. Rarement ce mélange réussit. Les jeunes gens se joignent ensemble ; ils cabalent , ils font des projets , & si l'un est mécontent , il communique sa mauvaise humeur aux autres , & les fait entrer dans ses intérêts. Plus il y a de passions réunies , plus il y a de désordre.

Je voudrois aussi qu'on ne donnât point de grade militaire à un Seigneur lorsqu'il est prêt de voyager. Il s'autorise ordinairement de ce titre , pour prendre un ascendant. Il n'y a point de jeune homme,

me , qui se sachant Colonel , ne se croie déjà Général d'Armée , & ne s'imagine , en conséquence , avoir droit de donner des ordres à tout le monde , & de n'en recevoir de personne. Situation critique pour le Mentor , qui doit toujours avoir l'autorité toute entiere ; & voilà pourquoi il est contre toutes les regles , qu'un Disciple détermine le tems du séjour ou du départ. Il n'y a que des Gouverneurs imbécilles qui puissent tolérer de pareils écarts. C'est au Gouverneur qu'il appartient de régler les jours & les heures , de partir quand bon lui semble , ou de s'arrêter ; parcequ'il est à présumer que des parens judicieux & éclairés le laissent maître de prolonger les séjours dans cha-

que Pays , ou de les abrégier. Si un jeune Seigneur doit apprendre en voyage plusieurs exercices , il peut en prendre des leçons dans différentes Villes. Il voit par-là l'endroit où l'on enseigne mieux. Nous pensons qu'on ne doit pas laisser un jeune Seigneur sans argent , & que le Gouverneur , lorsqu'il sera content de lui , doit lui donner tant par mois. On connoit , par ce moyen , si un jeune homme est avare ou généreux , & on l'empêche d'emprunter d'un Domestique , & de faire de la dépense en cachette ; ce qui devient un double inconvénient. L'argent qu'on donnoit à feu Monseigneur le Duc de Berry , lui fournit la facilité de montrer un bel exemple de générosité. Il gra-

tifia de trente louis destinés pour ses menus plaisirs , un pauvre Soldat , en disant : J'aime bien mieux me priver de jouer , que de manquer à soulager un malheureux qui expose sa vie pour le bien public. Ainsi l'argent qu'on accorde à la jeunesse , l'accoutume à aimer les pauvres , & à les assister ; car le Mentor doit suivre des yeux l'usage que son Pupille fait de sa petite bourse.

Ceci nous conduit à parler de la maniere dont le Gouverneur lui-même doit être économe & généreux. Il pense que l'argent qu'il a entre les mains , n'est qu'un dépôt sacré , & qu'il ne peut l'employer que pour faire honneur à son Eleve , & dans des occasions in-

dispensables. Ainsi il tiendra un compte exact de toute la dépense, bien détaillé article par article. Il est à propos qu'un jeune Seigneur ne fache point l'argent qu'on fait tenir pour ses voyages : cela l'engageroit souvent à vouloir dépenser beaucoup en faste & en bagatelles. L'œconomie dont un Gouverneur, qui a de la probité, ne sauroit jamais se départir, ne doit pas l'engager à faire crier les domestiques d'une Auberge, lorsqu'on en sort, faute de quelques misérables pieces de monnoie. Cent ducats peut-être répandus à propos dans tout le cours d'un voyage, empêchent pareilles plaintes toujours deshonorantes pour des Seigneurs.

Nous dirons un mot du journal que doit faire un jeune voyageur , & de la maniere de le faire ; car nous voulons entrer dans tous les détails. Ce journal contiendra des remarques. Le Mentor obligera donc son Eleve à écrire chaque soir un abrégé de ce qu'on aura vu dans la journée , & à mettre exactement la date du jour. Par ce moyen , on se rappelle d'année en année , à tel jour je visitois tel endroit , j'assistois à telle cérémonie , je fus présenté à tel Souverain : ce souvenir cause un plaisir indicible. Ce ne seront pas seulement les Eglises , les Antiquités , les Palais qui feront la matiere du journal en question ; mais les fêtes des Cours & leur cérémonial , la singularité de certaines

coutumes & de certains habillemens , la liste de certains Livres modernes , & les noms des Savans qu'on aura vus , avec un portrait de leur caractère & de leur physionomie. Voici l'ordre qu'on donnera à ce journal. On distribuera plusieurs feuilles par Chapitres alphabétiques : ainsi sur la lettre *A* , on lira *in capite* : Académies , Antiquités , Arsenaux ; sur la lettre *B* , Bâtimens , Bibliothèques ; sur la lettre *C* , Colonnes , Cours , Coutumes , & ainsi sur toutes les lettres suivantes. Les parens doivent recommander exactement aux jeunes gens qui vont voyager , de leur présenter à leur retour , un journal fait de la sorte , & orné des plans de certaines Villes & de certaines curiosités les

plus remarquables. Cet ordre tient un jeune Seigneur en haleine, & le rend attentif à tout ce qu'il voit. Le Gouverneur ne manquera point de lui répéter souvent, qu'on jugera du fruit de ses voyages par la maniere dont il écrira ses observations.

Le registre qu'on tient ainsi de tout ce qui paroît intéressant, a encore une autre utilité; c'est de mettre un Seigneur en état de répondre à propos aux interrogations qu'on lui fait. Il n'est gueres de Grand qui ne demande à un jeune étranger qu'on lui présente, ce qu'il a vu & ce qui l'a frappé davantage. Quel chagrin pour un Gouverneur qui pense, d'être souvent triste témoin de l'embarras & de la stupi-

dité d'un Disciple qui ne fait pas donner une réponse , ou qui en donne une toute de travers ! Cela n'arrive que trop fréquemment. J'en citerai un exemple. Un Seigneur répondit à un Pape qui l'interrogeoit sur son séjour à Rome : J'ai tout vu, Très-Saint-Pere , & je n'ai plus rien à desirer que de voir un Conclave. On prévient de tels inconvéniens , en accoutumant la jeunesse à ne parler qu'avec jugement & circonspection. La précipitation des paroles engendre toujours des inepties , & elle suppose un étourdi. Le Sage , dit l'Ecriture , tourne plusieurs fois sa langue avant que de s'exprimer ; mais un jeune homme ne goute pas volontiers cette morale ; il croit qu'à l'abri

de son nom , d'une chevelure bien étagée, & d'un habit chamarré d'or, il a droit de dire tout ce qu'il veut , & de rendre bon tout ce qu'il dit. Cependant rien n'avilit plus un Seigneur que de parler & d'agir sans retenue. Il se met alors au niveau du vulgaire , & il mérite qu'on ne le respecte pas davantage. Ces maux naissent en partie de la grande familiarité des jeunes gens de qualité avec les domestiques. Ils s'accoutument à écouter tous leurs fots discours , & insensiblement ils copient leurs façons , & ils imitent leur jargon. Le Gouverneur fait y mettre ordre , en empêchant une communication qui suppose une ame basse & un petit génie ; car lorsqu'on a les sentimens relevés & l'es-

prit étendu , on ne recherche que la conversation des personnes distinguées, & l'entretien avec de bons Livres.

Il y a un autre excès , qui ne devient que trop à la mode , & qui consiste à se faire un langage de Roman , & à ne plus parler qu'en *précieuse ridicule*. Heureuse justesse d'esprit, vous qui savez si bien tenir un juste milieu, comment êtes-vous si rare ? On n'étudie , on ne lit , on ne voyage que pour vous acquérir , & cependant la plupart vous abandonnent pour courir après un prétendu bel esprit, qu'on peut nommer le délire de la raison. Ce mal n'étend point sa contagion sur le Seigneur formé par le parfait Gouverneur ; parcequ'on y

donne ses soins , & qu'on use de puissans préservatifs. Les meilleurs font l'ironie , & l'attention d'écarter au loin tout ce qui pourroit ressembler le petit Maître.

Malgré toutes ces attentions de la part du Mentor , il aura des ennemis , & peut-être n'aura-t'il pas encore l'art de plaire aux parens. On donnera de mauvaises couleurs à ses démarches , on lui supposera des torts , ou des vices qu'il n'a pas : car tel est le malheur des Grands ; ils se laissent souvent prévenir contre l'homme de bien ; & ils donnent leur confiance à de mauvais Sujets. Ne nous en étonnons pas. Un homme vrai , un homme philosophe ne fait pas faire assiduellement fa-
cour : il regrette le tems perdu

dans une antichambre ; ou dans d'insipides complimens. Un adulateur , au contraire , gratte , sans cesse , à la porte d'un Prince , & se tourne toujours de son côté comme l'héliotrope vers le soleil. Mais qu'importe au véritable Mentor ? Qu'on l'approuve , qu'on le condamne , il se tient en paix , parcequ'il n'agit ni par amour des louanges , ni par appréhension du blâme. Sa conscience est son guide , son honneur est sa règle , & rien de plus.

Ce n'est pas que le parfait Gouverneur ne puisse faire des fautes. Il en fait , puisque la foiblesse est l'appanage de notre humanité : *Omnis homo mendax*. Il ne réussira même pas dans l'éducation de son

Eleve, s'il n'a entre ses mains un Disciple qui ait reçu une belle ame en partage : *Sortitus animam bonam*. Mais telle est la fatalité de cette vie : les bons Gouverneurs ont souvent les plus mauvais Sujets, & les Guides sans talens ont des prodiges d'esprit & de vertu sous leur conduite. Cela fait que parmi les jeunes gens les uns ne profitent en rien, & les autres avortent & se pervertissent.

Cependant le plus grand bien qui puisse arriver aux enfans, c'est d'avoir des parens qui sachent trouver le Mentor que nous avons dépeint, & s'en reposer sur lui ; mais cela arrive rarement ; & quand ce bonheur arrive, des parens, tout vertueux qu'ils sont, abondent sou-

vent dans leur propre sens , & veulent qu'on fuive leurs idées , plutôt que de déférer aux avis du Mentor. On doit néanmoins le laisser maître de diriger les études & les voyages , & lui donner plein pouvoir d'agir selon les circonstances. Il faut qu'un pere dise à son fils avant son départ pour les Pays étrangers , ce qu'un Seigneur bien respectable dit au sien en pareille circonstance : *Mon fils , voilà votre maître , celui-là même qui doit me représenter en tout & par tout. Je lui confie toute mon autorité ; il pourra , en conséquence , prendre les voies les plus fortes , au cas que vous méconnoissiez son commandement , & que vous fassiez quelque démarche contraire à votre nom , qui puisse vous deshonor*

dans le Public. Si vous êtes jamais assez hardi pour m'écrire contre votre Gouverneur, & pour vouloir surprendre ma religion, je vous fais revenir sur-le-champ, & vous trouverez une prison dans ma propre maison. Si enfin je reçois des plaintes graves sur votre maniere de vous comporter, je vous menace de toute ma disgrâce, & vous en sentirez les effets tant que je vivrai, & peut-être même encore après ma mort. Telles furent les paroles de ce digne pere, & telle sera la façon d'agir de tous les parens qui seront jaloux de la bonne éducation de leurs enfans.

Nous n'avons point assez de présomption pour croire avoir épuisé la matiere à ce sujet, mais nous avons assez d'expérience pour as-

surer qu'il y a tout lieu d'espérer qu'on rendra un Seigneur honnête homme & bon Citoyen , si l'on suit notre plan.

Un Mentor qui le suivra , formera son Eleve selon le cœur de Dieu, & le fera respecter & chérir des hommes. Il l'engagera à maintenir les constitutions de son Roïaume , & à ne se départir jamais de l'obéissance dûe aux légitimes Souverains ; il lui apprendra la véritable prudence , & dans le choix des amis, & dans l'administration des affaires ; il le rendra propre à garder fidèlement un secret , & à entretenir le bon ordre, quand il aura l'autorité en main ; en un mot, à devenir dans la suite digne époux & bon pere de famille.

Les voyages étant achevés, le Mentor ramenera son Eleve à la maison paternelle, & en le remettant entre les mains de ses parens, il pourra dire alors ce que Jacob dit autrefois à Laban, lorsqu'il lui remit ses troupeaux : J'ai souffert le chaud & le froid, j'ai supporté des fatigues de toutes façons, & je n'ai rien perdu de ce que vous m'avez confié. *Die noctuque æstu urebar & gelu, fugiebatque somnus ab oculis meis, sicque servivi tibi.*

Ensuite il se retirera, plus sensible au bonheur d'avoir formé un Citoyen pour la Patrie & un Disciple pour la Vertu, qu'à toutes les récompenses dont on pourra le gratifier. Il aura mis son Eleve en état

de dire avec vérité pendant toute sa vie : Ce n'est pas un homme ordinaire qui m'a conduit , mais un Sage par excellence , mais un Mentor plus que Minerve même ; puisque celle-ci ne fut qu'une divinité payenne , & que mon Gouverneur fut un véritable Chrétien. Que ce titre deviendrait précieux à tous les mortels , s'ils en connoissoient bien toute la dignité ! Quoi de plus grand que de voir un homme tenir , pour ainsi dire , son ame entre ses mains , régler ses démarches , mesurer ses mouvemens , ne se permettre rien d'indigne du cœur , maîtriser ses sens , les ramener au joug de la Loi , étouffer mille désirs qui flattent , mille espérances qui séduisent , tenir contre la force des exemples ,

ne permettre enfin à son cœur aucune bassesse capable de deshonnorer un héritier du Ciel ! Tels sont les effets de la Religion , sans laquelle tout Gouverneur, quelque habile qu'il soit , ne fera jamais de son Disciple qu'un sépulchre blanchi.

Si le véritable Mentor a le malheur d'avoir un mauvais Sujet , ou , du moins , un jeune homme indifférent à ses conseils & entièrement dissipé , il retombe sur sa conscience , qui le console , & il pense , avec raison , que l'Eleve qui a cru le tromper , n'a trompé que soi même. En effet , la jeunesse s' imagine avoir remporté de grandes victoires , lorsqu'elle a évité des occasions de s'instruire & de pra-

tiquer le bien , & elle ne voit pas que ces prétendues victoires font son ignominie. Le Mentor n'en est ni moins favant ni moins respectable.

F I N.

3410







Caraccioli, Louis-Antoine,

Le veritable Mentor

Liège 1761

Paed.th. 764

urn:nbn:de:bvb:12-bsb10762436-0